

Nos compagnons en esprit *Adam Bittleston*

Introduction

Si nous prêtons l'oreille à de telles choses, nous rencontrerons souvent des personnes qui ont traversé des expériences, à quelque moment de leur vie, qui vont bien au-delà du registre des sentiments familiers. Il peut arriver qu'elles se soient éprouvées hors de leur corps physique, qu'elles aient eu des rêves qui leur laissèrent l'impression d'une rencontre avec une réalité autrement inconnue d'eux, qu'elles aient ressenti la présence et l'aide d'un ami ou d'un parent décédé. Leurs expériences furent souvent perturbatrices, et elles peuvent effectivement trouver difficile d'avoir à en parler. Et cependant, il peut s'avérer aussi évident que de tels moments eurent finalement une forte influence sur leurs vies.

Notre civilisation n'a pas d'espace pour accueillir de telles expériences, ou seulement, si elles deviennent perturbatrices, elle propose quelque traitement de maladie mentale. Parmi les jeunes gens, et en particulier parmi ceux qui n'ont pas encore trouvé de situation pour eux-mêmes dans le monde, des problèmes dévastateurs peuvent survenir de cette manière. Il y a un grand besoin de personnes capables d'entendre parler d'expériences inhabituelles sans émotion et sans jugement hâtif. Nous avons besoin de la reconnaissance générale que des mondes existent, tout autour de nous, pour lesquels il n'y a pas de cartes géographiques reconnues ou admises. En réalité de telles cartes ont toujours existé cependant, quoique pas dans le sens de lignes tracées sur du papier, mais elles furent présentes longtemps avant que les continents et océans de la Terre furent cartographiés. Nous les avons oubliées et nous ne les retrouverons pas, ou bien nous ne les retracerons pas nous-mêmes, avant que leur nécessité ne soit profondément et suffisamment ressentie en nous.

C'est autre chose qui est survenu, quoique bien incomplètement. Dans l'univers, tel qu'il est conçu par l'astronome d'aujourd'hui, il n'y a aucune raison pour qu'il n'existe pas des millions de planètes recelant la vie, bien que nos voisinages immédiats nous semblent plutôt inhospitaliers. Et beaucoup d'entre elles pourraient abriter des êtres intelligents qui les habitent depuis plus longtemps que la Terre est elle-même habitée. Pourquoi n'avons-nous donc pas de preuve d'intelligences supérieures, disposant de technologies beaucoup plus avancées que les nôtres, communiquant avec nous et nous offrant, éventuellement, le bénéfice de leurs conseils ? En vérité, le sentiment existe qu'il peut y avoir des failles dans cette conjecture ; elle n'est pas déraisonnable, toutefois, étant donnée l'image de l'univers qui existe aujourd'hui. On peut avancer un peu plus loin dans ce sentiment ; nous pouvons nous demander ce que penseraient des intelligences qui nous seraient vraiment supérieures, au sujet de notre civilisation. Peut-être la désapprouveraient-elles et donc nous pourrions alors en ressentir une gêne. Peut-être qu'elles nous demanderaient si nous voulons communiquer avec elles ; et si cela serait bon pour nous qu'elles le fissent ?

On oublie souvent combien l'époque est récente où la plupart des gens sur Terre étaient certains qu'existaient des intelligences supérieures qui communiquaient avec nous et nous offraient le bénéfice de leurs conseils. Les grandes changements de mentalité sont graduels et les preuves qu'on peut en avoir offrent de multiples facettes. Pour ne considérer, pour l'instant, que la partie de l'Europe s'étendant à l'Ouest de la Pologne et de la Hongrie, on peut éventuellement dire qu'en 1450, la plupart de gens croyait que les Anges gardaient et guidaient les êtres humains et qu'à partir de 1700, un très grand nombre déjà n'y croyait plus. Au quinzième siècle, les

peintres et sculpteurs européens représentaient des Anges dans leurs oeuvres avec chaleur et conviction ; au dix-huitième siècle, à l'exception de William Blake, ils ne le font plus guère. Il serait de fait, difficile d'obtenir un bon conseil de la part d'un Ange en marbre datant de l'époque baroque.

En raison de cette perte de croyance dans les Hiérarchies angéliques, l'idée de Dieu et l'idée de l'homme en ont en même temps pâti et se sont modifiées. Sans la perspective donnée par la conception d'êtres spirituels disposés en ordres successifs, depuis les Anges, jusqu'aux Séraphins, il devint possible de penser beaucoup plus égoïstement à Dieu et en étant satisfait de soi, tel un conseiller personnel ayant qualité pour approuver l'un et désapprouver l'autre. Pas plus tard qu'à la fin du dix-septième siècle, ce phénomène s'était déjà terriblement répandu. Et l'on put penser à soi comme à une créature favorisée de Dieu, la seule dans ce cas de toutes les autres créatures intelligentes.

Au même moment à peu près, voire même un peu plus tôt, la conscience humaine s'était également appauvrie d'une autre manière. Tous ces êtres-là avaient disparu, qui avaient été ressentis comme peuplant les bois et les cours d'eau immédiatement de l'autre côté de ce qui est à la portée de nos yeux et de nos oreilles et l'esprit humain n'en tint plus compte. Les êtres élémentaires sont désormais relégués à l'imaginaire poétique et l'on a rapidement oublié que les gens simples croyaient en eux et même les connaissaient parfaitement. Et pourtant ce sont seulement les têtes des hommes qui les rejettent vraiment. Les sens et le cerveau qui affirment qu'ils ne sont pas là. Dans nos sentiments et dans notre volonté nous sommes encore avec eux, parfois aidés, parfois ridiculisés par eux, une énigme croissante pour nous-mêmes. D'abord dans nos maisons et dans nos villes, puis même dans les champs et les bois, nous ne les entendons plus et nous ne nous rappelons même plus leurs noms et encore beaucoup moins leurs formes. Il avait toujours été ardu de représenter extérieurement ou dans l'esprit des êtres aussi constants dans leurs changements.

Vers le tournant du quinzième au seizième siècle, il y eut quelques affirmations remarquables sur la réalité des Hiérarchies célestes et des êtres élémentaires. La plupart d'entre elles ne furent pas très remarquées, ou furent même dissimulées par les gens qui les firent : le climat de l'opinion était en train de changer rapidement à leur encontre.

Survint alors un témoin qui fut écouté et est écouté partout aujourd'hui. Mais il ne fut pas, ni n'est toujours pas, considéré comme un témoin de réalités spirituelles. Pour Shakespeare, l'homme est toujours entouré par les Anges, les élémentaires et les défunts qu'il le sache ou non. Ce n'est pas seulement dans *le songe d'une nuit d'été* où sur « l'île de Prospero » que la nature est abondamment peuplée par des esprits. L'homme dans les moments d'épreuve est toujours conduit dans des lieux où les arbres parlent et les ruisseaux apportent réconfort et sagesse ; que ce soit au Pays de Galles, ou sur les côtes de Bohême, ou même dans le Temple de Diane à Éphèse. Dans ce livre, Shakespeare sera cité en référence beaucoup plus que tout autre écrivain anglais. Sa grandeur peut apparaître comme n'ayant que peu à faire avec les Hiérarchies angéliques - mais cette grandeur s'enracine dans son sentiment de la dépendance humaine d'un univers spirituel peuplé d'êtres vivants. Nulle part ailleurs dans la littérature anglaise nous ne rencontrons vraiment une créativité imaginative qui soit autant en harmonie avec l'œuvre créatrice des neuf Hiérarchies rendue manifeste dans la nature et dans les destinées humaines. Bien sûr, ceci ne peut pas être prouvé ; mais c'est l'un des objectifs de ce livre que de montrer comment on peut en arriver à une telle conviction.

Nous ne rencontrons pas souvent les noms des Hiérarchies chez Shakespeare, bien qu'elles étaient déjà profondément ressenties et comprises par un londonien, John Colet, quelques années seulement avant son époque. Colet était doyen de St Paul, un grand prédicateur, érudit en

histoire du Christianisme et profondément inquiet au sujet de la situation spirituelle critique de son temps. Il connaissait bien *Les Hiérarchies célestes*, et en rédigea un commentaire senti, une œuvre attribuée à Denys l'Aéropagite, le disciple de St Paul. Cet écrit, et d'autres attribués à Denys, avaient joui d'une grande autorité pendant à peu près mille ans, en influençant profondément des hommes comme John Scot Érigène, Thomas d'Aquin et Dante - mais à l'époque, elles commençaient à tomber en discrédit. Le lettré italien, Lorenzo Valla, ayant soutenu qu'elles devaient avoir été rédigées beaucoup plus tard qu'au premier siècle. Il est actuellement généralement admis qu'elles proviennent de la première moitié du sixième siècle ou par là. Mais leur valeur intrinsèque demeure, et elles peuvent tout aussi bien être reliés par une tradition ésotérique continue avec l'école de St Paul à Athènes.

Lorsque Denis ou Colet écrivaient au sujet des hiérarchies, c'est comme s'ils décrivaient des amis profondément respectés et honorés. Ils ressentaient une crainte mêlée de respect à leur égard, mais leur amour parvint à surmonter cette crainte, de sorte qu'ils osèrent prendre la plume. Et que pouvait-on leur reprocher? Comme prêtres, ils ne faisaient que ce qu'on attendait d'eux, à savoir qu'ils parlassent de Dieu et de ses Anges. Par contre, ce n'était pas cela qu'on attendait d'un auteur dramatique londonien sous le règne d'Elisabeth. Et de fait, les autorités civiles puritaines de Londres réagirent. Shakespeare évite généralement aussi bien le nom de Dieu que le nom du Christ. Mais il possède le même sens de la proximité du monde spirituel que J Colet, Thomas More, ou à son époque, le sensible et charitable théologien Richard Hooker. Il savait aussi que le contact avec le monde spirituel pouvait être à l'origine de graves perturbations intérieures. Ceux qui ne sont pas avertis d'un contact avec l'esprit peuvent facilement s'irriter des incertitudes d'Hamlet. Mais, les visions du fantôme de son père étaient-elles envoyées par les cieux, par l'enfer, ou par un lieu intermédiaire? Pour beaucoup de gens d'aujourd'hui, il s'agit d'un problème réel et attristant; comment réagir à ce qui semble être un contact réel avec quelqu'un qui est mort et qui amène en même temps des tentations, des contraintes, des fardeaux avec lui? La nécessité d'acquérir certaines connaissances au sujet de l'environnement de la mort peut alors s'avérer, indispensable. Shakespeare considère que les vivants, autant que les défunts, suivent des sentiers qui mènent au travers d'une purification, vers la maturité. Les âmes humaines peuvent dans l'un ou l'autre état, et par étapes successives, s'élever de la contemplation des Anges jusqu'au Trône de Dieu. Mais sur Terre, parler de ces êtres ou s'entretenir avec eux, sera toujours une lutte avec des mots. C'est une caractéristique extraordinaire de l'œuvre de Shakespeare, qu'il rende toujours apparent, pour quiconque écoute assez attentivement, où en est n'importe lequel de ses personnages sur la voie de son cheminement intérieur. Le degré de connaissance de soi que possède un homme ou une femme, par exemple, devient vite évident chez lui. Dans la « *Douzième nuit* », Sir Toby Belch et Sir Andrew Agwacheek, ont une connaissance d'eux-mêmes aussi splendide, qu'absente. Chez Malvolio, elle est de manière grotesque déformée par sa relation avec un dieu personnel qu'il appelle Jupiter. Chez Sébastien, par contre, elle s'illumine, non seulement par la conscience de ses propres limites, mais aussi par la reconnaissance de la tension dans laquelle vit tout être humain. On pensait qu'il s'était noyé et lorsqu'il réapparut, on crut à un fantôme. Il déclare :

« Un esprit, je suis, en vérité
Mais dans cette dimension grossièrement habillé
De la matrice à laquelle j'ai vraiment participé » (1)

La connaissance de soi, doit nous rendre apte à nous situer face à l'individualité éternelle de l'homme et aux circonstances en lesquelles elle naît sur terre. Nous naissons dans une situation sociale particulière, et on disait souvent que Shakespeare considérait comme un désastre, que

cette ordonnance dans l'ordre de la société fût perturbée. Cette vue s'exprime de la façon la plus éclatante dans le fameux discours d'Ulysse extrait de « *Troilus et Cressida* » :

«Que vous faussiez seulement cette corde d'un degré,
et malheur, écoutez-donc quelle dissonance s'ensuit... »(2)

Ulysse décrit une chaîne d'existences qui s'étend des étoiles au travers de la société humaine, jusqu'à la nature entière ; toutes choses possédant leurs justes mouvements et fonctions. C'était là une vue médiévale familière : cet ordre des étoiles, des hommes et de la nature, était ressenti comme reflétant, bien qu'imparfaitement, l'ordre des Hiérarchies. Malgré les apparences, Shakespeare ne soutient pas ici ce qu'on pourrait appeler une vue simplement conservatrice. Un homme ou une femme peuvent très bien naître à un rang de la société ou ils ne devraient pas. Tout dépendra alors des motivations qui sous-tendent un éventuel désir de changement. Macbeth et Coriolan parlent avec des tons pleins d'ambition. Héléna, la fille du médecin dans « *Tout est bien qui finit bien* », est en quête de noblesse, avec une résolution claire et profonde. Un être humain qui aspire au changement, peut être guidé par son Ange, ou le contrarier. Là où il est amené à recevoir ou prendre des responsabilités ou à s'en désinvestir, existeront toujours d'autres êtres au-dessus et en-dessous.

Ici se présente une nouvelle difficulté. Pouvons-nous accepter d'occuper une place particulière, d'être enfermé dans une catégorie, et pouvons-nous le refuser? Est-ce que tout dans l'univers ne reçoit ou ne prend que des ordres que venant d'en haut? Est-ce une bonne chose? Là où le sentier de développement fut bien compris, il ne fut jamais considéré comme un sentier d'obéissance, mais plutôt comme une évolution vers la liberté tout autant qu'un éveil à la volonté du monde spirituel. Tous deux appartiennent à cette maturité; et sur le chemin, doit s'opérer une réconciliation entre la place qu'occupe quelqu'un dans le monde, son individualité unique et son destin. Shakespeare décrit dans un de ses sonnets, ce combat quelquefois amer:

« Lorsqu'en disgrâce auprès de la fortune et des hommes, tout seul je pleure sur ma vie proscrite, et importune le ciel de mes cris stériles, et que je me considère et maudit mon destin. Lorsque me souhaitant pareil à un autre plus riche d'espérance, je désire les traits d'un tel, les nombreux amis d'un tel, le talent de celui-ci, le talent de celui-là, mécontent surtout de ce qui est surtout mon bien. Si parmi ces pensées, me regardant presque avec dédain, il m'advient de penser à toi, alors ma vie prend son essor, telle l'alouette qui au point du jour s'élance du sol maussade, pour aller chanter ses hymnes à la porte du ciel. Car le souvenir de ton cher amour m'apporte une telle richesse que je dédaigne alors d'échanger ma vie avec celle des rois. » (3)

Se sentant lui-même aimant et aimé, Shakespeare peut accepter tant son statut extérieur d'écrivain dramatique, que sa condition intérieure, avec ses souffrances et ses traits de génie pénétrants qui le séparent des autres. Mais le problème de la liberté et de l'obéissance est-il vraiment résolu de cette façon? Sans aucun doute, l'humanité actuelle a résolu ce problème à sa façon. Nous avons congédié les Anges et les Rois, et finalement Dieu lui-même, afin de ne plus avoir personne, ni même quelque chose, au-dessus de nous. En chaque unité sociale, petite ou grande, le problème de l'autorité est aigu. Nous essayons de nous débarrasser de tous les types de hiérarchies sur la terre; est-il donc pensable d'accepter à nouveau l'idée des Hiérarchies célestes? Ce réel problème, qui n'est pas seulement une question de morale théorique, doit pouvoir se résoudre par des actes véritables. Ce qui pourrait nous aider, c'est de constater que les quelques témoins dispersés de l'existence des Hiérarchies spirituelles, depuis Shakespeare jusqu'à notre temps, sont sans conteste des hommes avec leurs contingences d'hommes, mais ils font preuve une liberté considérable face aux conventions extérieures, et au monde de leurs propres visions. Pour Swedenborg, W.Blake, Goethe, le monde des Anges est aussi réel que le monde humain;

mais ils suivent néanmoins leurs propres décisions. Et nous constatons qu'ils adoptent une indication de Shakespeare qui est celle que cette énigme doit être résolue par l'amour.

À notre époque, un grand voile a été soulevé par Rudolf Steiner, qui, alors qu'il avait trente ans, décrivit ce qu'est la liberté dans l'âme humaine, comment elle y naît et comment elle s'y réalise effectivement. Il montra plus clairement et plus solidement que n'importe quel autre philosophe, que l'être humain se doit de ne suivre aucun conseil ou de n'obéir à aucun commandement, mais qu'il peut grandir sa propre stature en accomplissant les images d'actions que son imagination morale est capable de créer par elle-même. La « *Philosophie de la Liberté* » fut publiée en 1894. À partir de 1900, R.Steiner commença à parler des êtres et des événements du monde spirituel, ainsi que des propres perceptions qu'il en avait. Ses dires, d'apparence prosaïques, se réunirent bientôt en une vision de l'univers multiforme et immensément riche. Celle-ci ne fut jamais close, jamais complète. Lorsque des réponses étaient apportées, d'autres questions, nouvelles et plus importantes se posaient alors. Les neuf Hiérarchies, telles que Denis l'Aréopagite les avait décrites, étaient bien là de nouveau. Elles étaient montrées à l'œuvre, non seulement comme les messagères entre la divinité supérieure et les hommes, non seulement dans leurs incessantes interrelations d'actes et de prières, mais aussi comme recevant des tâches particulières afin qu'aboutisse l'évolution du Cosmos, de la Terre et de l'humanité. Rudolf Steiner pu décrire ces êtres comme il le fit, parce qu'il les rencontra. De telles rencontres étaient pour lui aussi claires et définies que ses rencontres avec d'autres êtres humains ; mais ceci ne fut rendu possible, que parce qu'il passa par la connaissance de soi plus sérieuse et pu ainsi rester conscient face à ces êtres, sans orgueil et sans peur. Dans l'utilisation des noms du Christ et de Dieu, Rudolf Steiner fut, lui aussi, très économe. Mais de 1900, jusqu'à sa mort en 1925, il les utilisa plus fréquemment en montrant comment la contemplation de la nature, de l'histoire et des Hiérarchies spirituelles, pouvait conduire à une compréhension nouvelle du Christianisme. Dans les huit dernières années de sa vie, il se pencha sans répit vers les questions du corps physique de l'homme comme révélation du Père, du Fils et de l'Esprit Saint. Il montra que l'homme moderne a besoin de cette connaissance autant dans l'ordonnance de sa vie sociale, que sur la voie de son propre être intérieur. Lorsqu'il parlait des Hiérarchies spirituelles, Steiner rendait souvent attentif au fait qu'elles pourvoient à l'environnement des âmes humaines entre la mort et une nouvelle naissance. Les êtres du monde spirituels sont innombrables, et très différents les uns des autres, toutefois pouvoir distinguer la Troisième Hiérarchie de la Seconde et de la Première, est aussi fondamental dans cet autre monde, que l'est ici-bas notre compréhension des différences entre la pierre, la plante qui croît, ou l'animal. Lorsque nous observons une plante, une pierre, un animal, nous participons, en quelque sorte, à l'histoire des autres. Avec une fleur du jardin par exemple, il est bon lorsque nous la cultivons, de s'intéresser aux variétés sauvages qui lui sont apparentées. D'un être humain, il est bon de savoir quelle école il fréquentait, si son enfance fut heureuse ou non. Il peut sembler très étrange à certains d'entre nous, que l'on affirme qu'une attitude semblable puisse s'appliquer aux Hiérarchies angéliques. Pourtant, il est dans leur essence de posséder une mémoire cosmique tout comme nous, nous nous souvenons d'événements de nos vies terrestres. Si d'autres êtres humains nous décrivent leur prime enfance, notre pouvoir d'imaginer ce qu'ils ont vécu est limité ; de même, nous ne pouvons tout au plus qu'ébaucher des tentatives pour comprendre ces puissants royaumes d'expériences vers lesquels un être spirituel est capable de plonger son regard en arrière. C'est dans sa « *Science de l'Occulte en esquisse* », que Rudolf Steiner donna d'importantes impulsions dans cette direction. Certains passages des chapitres concernant les Hiérarchies nécessiteront ce regard rétrospectif vers de telles conditions de l'univers telles qu'il les décrivit; et on ne pourra en donner ici qu'un résumé très succinct. Il est

demandé, à quiconque trouvant de telles descriptions inhabituelles, de les envisager simplement ; les mots dans lesquelles elles sont décrites, sont en fait si inadéquats, qu'une acceptation immédiate serait de moindre valeur que la suspension du jugement jusqu'à ce que leur signification grandisse d'elle-même.

Nombres de faits dans notre univers présent, sont de l'ordre du prévisible. Citons les mouvements des planètes, en relation avec le Soleil et la Terre, qui peuvent être calculés dans des limites très précises. D'innombrables processus, tant dans le domaine vivant que de celui inanimé, vont dans le même sens. Nous avons tendance à prendre cela pour argent comptant, et à considérer les failles dans nos prédictions comme dues simplement aux défauts de notre connaissance. Une façon de décrire ce monde si calculable, c'est aussi de dire : maintenant nous vivons dans un monde hivernal, un monde qui s'est congelé en lois. Et intérieurement, nous devenons de la glace si nous contemplons cette seule régularité et ne ressentons pas la présence d'une spontanéité nulle part autour de nous. Car là où nous ne reconnaissons pas une activité créatrice libre, et principalement en d'autres êtres humains, là, cet hiver semblerait intact.

Mais il n'en fut pas toujours ainsi. Rudolf Steiner décrit un monde qu'on ne peut pas relier au nôtre par une chaîne continue de causalités physiques, et où se manifestait partout le libre pouvoir créateur d'êtres spirituels. C'était comme un univers printanier, un monde des débuts, des commencements nouveaux. Il décrit quelque chose qu'il est très difficile pour nous d'imaginer, car parmi ce qu'on appelle traditionnellement les quatre éléments: le feu, l'air, l'eau et la terre, seul le feu était présent. Si un être muni de nos sens physiques actuels, et rien de plus, avait visité cet univers primordial, il n'aurait observé que des variations de chaleur. Mais qualitativement, cette chaleur aurait contenu toutes les promesses et les merveilles que nous découvrons dans notre monde actuel, là même où les choses sont à leur commencement — comme chez de très jeunes créatures. À cet ancien univers, et pour des raisons qui n'ont pas à être considérées ici, Rudolf Steiner donna le nom d'Ancien Saturne.

L'univers, qui suivit l'Ancien Saturne fut appelé Ancien Soleil ; ce fut un monde estival rempli de lumière, d'abondance et de beauté. Lorsqu'il eut disparu, un autre univers vint à l'existence, comparable à l'automne, actuellement dans les régions tempérées. Un temps de tempête. Tandis que sur l'Ancien Soleil, la lumière, la chaleur, et l'air existaient, sur ce troisième univers, appelé l'Ancienne Lune, on rencontrait ce qui correspond à notre élément liquide ou fluide, ainsi que des forces que nous connaissons comme se tenant derrière les processus chimiques. De ce monde, nous pouvons penser à des atmosphères d'espoir et de chagrin, à un combat mené entre le rêve et l'éveil. La séquence suivante conduit ensuite à notre univers actuel avec ses substances solides et ses événements calculables, qui contient dans son état hivernal, sa propre promesse de développement d'une liberté pleine et consciente. Les êtres des Hiérarchies sont concernés par cet ensemble de puissants processus ; et lorsque nous nous imprégnons des sentiments que suscite leur participation à cette évolution, nous aidons à créer de véritables relations avec eux, tout comme il peut être utile, lorsque nous rencontrons un autre être humain, d'apprendre quelque chose de ses joies, de ses tristesses et de ses responsabilités dans sa vie passée.

En développant sur Terre un sentiment clair et vivant envers les Hiérarchies spirituelles, nous renforçons les relations entre les vivants et les morts. C'est notre grande tâche après la mort, que de trouver une juste relation avec les êtres supérieurs qui servent le Bien, et cela ne s'accomplit pas d'un seul coup. Les atmosphères troublantes et les impressions expérimentées par beaucoup de gens sont souvent en rapport avec ces faits. Comme sur Terre, après la mort les questions ne trouvent pas immédiatement de réponses ; l'effort pour trouver une réponse, l'effort d'apprendre, a une valeur en lui-même. Pour ceux qui sont morts, la vie extérieure de ceux qu'ils

ont laissé derrière eux, est généralement moins importante que le prolongement vers lequel ceux qui sont sur Terre, progressent en maturité.

Les morts regardent à l'intérieur de notre peine, à l'intérieur de nos tristesses, en notre sentiment de faiblesse ; ils observent ce qui se passe en nous, comme nous pouvons observer des mouvements dans un paysage. Ils voient comment, l'acceptation de notre destinée et notre liberté créatrice se rencontrent continuellement, et ils peuvent être réconfortés par la parenté entre leurs tâches et les nôtres. Si nous commençons à regarder du côté des Hiérarchies, avec une compréhension pour leur importance dans nos vies, alors nous respirons avec les morts, une lumière commune.

Nous rencontrons sur la Terre, ce que nous considérons comme étant le mal. Nous apprenons à accepter que des choses très valables en soi, comme les améliorations dans l'ordre social, une meilleure éducation et ainsi de suite, n'éradiqueront pas la violence et le crime. Ceux-ci ont de plus profondes racines. Le mal se trouve aussi bien dans le monde spirituel et peut s'exprimer au travers d'impressions spirituelles troublantes, particulièrement chez les jeunes gens et même les enfants. Certaines drogues peuvent créer avec ces différentes impressions, des ouvertures vers l'enfer épouvantablement réelles et persistantes dans leurs effets. Même de se trop préoccuper de l'activité du mal dans l'histoire récente ou ancienne, peut exercer une sorte de fascination et, en fin de compte, perturber lourdement l'équilibre spirituel intérieur. Pourtant il est nécessaire d'affronter le fait du mal non seulement théoriquement, mais avec toutes nos capacités d'âme et d'esprit.

« Il y a quelque âme de bonté dans les mauvaises choses,
Si seulement les hommes en les observant les distillaient à fond. » (4)

Mais cette distillation doit se faire en présence de la plus haute compassion. Longtemps nous devons contempler les Archanges qui prient Dieu et le servent sans trêve, avant que nous soyons prêts à considérer ce qui se passe lorsqu'un Archange sert mal. Cette phrase appliquée aux choses de l'Esprit est une métaphore délicate ; mais comme cela fut toujours décrit, Lucifer se doit d'être considéré comme un très noble esprit, et néanmoins comme un esprit déchu.

L'homme doit racheter les esprits du mal, non pas par une obéissance aveugle au bien, mais par l'exercice d'une liberté éveillée, qui contient en elle, de toutes nouvelles actions créatrices.

La relation entre le plus grand et le plus petit dans l'univers, n'est pas telle que le plus grand commande simplement aux plus petites créatures. Le plus grand peut révéler un dessein, que le petit peut recevoir avec vénération et ferveur, et la faire sienne dans l'action. Mais le plus grand peut être aussi absolument silencieux, et attendre.

LA TROISIEME HIÉRARCHIE

1. Les Anges

Des neuf Hiérarchies, celle des Anges est la plus proche de l'âme humaine, bien qu'à notre époque nous soyons très peu conscients de leur présence et de leur activité. Ceci n'est pas

simplement dû au fait que nous sommes peu conscients de l'existence des êtres spirituels en général, mais c'est dans la nature même des Anges de ne pas attirer l'attention sur eux. Ils sont les gardiens des individualités humaines. Ils acceptent la tâche de veiller sur une existence particulière, à travers la série complète de ses incarnations. Mais leurs perceptions ne se limitent pas aux pensées et aux sentiments de cette seule âme, bien que ceux-ci soient très importants pour eux. Les Anges ne voient pas les objets du monde physique comme nous les voyons; ils regardent les êtres et les relations entre ces êtres. À l'intérieur de leur âme, chantent et résonnent les voix des Hiérarchies les plus élevées, qui les informent de leurs projets et leur apportent l'espoir. Chaque nuit, ils rencontrent l'âme de celui qu'ils « adombrant », pour lui rappeler ses plus profonds desseins. Alors que nous sommes souvent confrontés à des problèmes dont la durée temporelle est une question d'heure ou de jour, nos Anges envisagent toujours devant eux des années et des existences entières.

Durant la vie de veille, nous pouvons acquérir une certaine conscience de la présence de notre Ange en essayant de comprendre des événements de notre propre vie, lorsqu'ils sont détachés du présent par des mois ou des années, ou bien lorsqu'en prière, nous demandons de l'aide avec ferveur et sérieux. Pendant de tels moments, l'Ange nous explique que notre vie dans son entièreté possède une signification, qu'on veille sur nous et qu'on nous protège. Un grand malheur peut s'abattre sur nous, ou nous pouvons causer de graves préjudices à d'autres ; mais chaque événement trouvera finalement son sens positif.

L'Ange possède une puissante mémoire du passé et une relation vivante avec le futur. Sa mémoire s'étend jusqu'à un univers qui existait bien avant que n'existe aucune des choses que nous pouvons voir sur la Terre ou dans le Ciel ; un univers plus passionné et plus ardent auquel les Anges participaient, alors que leur conscience était plus proche de notre conscience actuelle. Lorsque aujourd'hui, nous rencontrons d'autres êtres humains, nous pouvons quelquefois nous rendre compte que durant leur enfance, ils ont vécu des moments de malheur qui les ont influencés profondément, bien qu'ils aient grandi entourés d'êtres forts et heureux, en se réalisant dans le monde. Une chose comparable, mais à une échelle beaucoup plus vaste, est arrivée aux Anges.

Sur l'Ancienne Lune, les êtres humains vivaient constamment dans un état de rêve pendant que les Anges gagnaient en responsabilité. Et maintenant, à notre époque, les Anges voient les êtres humains qui grandissent dans une connaissance mutuelle les uns et des autres et dans la connaissance de l'univers qui les entoure. Il s'agit tout d'abord d'une connaissance des objets du monde extérieur, et d'une compréhension plutôt superficielle des gens, mais bientôt il s'agira d'une connaissance éveillée des esprits de l'univers, qui s'accomplira pendant que nous habiterons encore des corps terrestres. L'Évangile de St Jean note que le Christ disait à ses disciples : « Vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libres ». (5) Cette espérance pour l'homme vit dans le cœur des Anges. L'Évangile de St Jean, dans son entièreté, est en fait écrit dans leur langage, et composé pour leur compréhension.

Les Anges ressentent tout particulièrement l'approche du futur. Pendant la vie terrestre, les êtres humains sont généralement peu soucieux du moment et de la manière dont la mort viendra vers eux. L'Ange est beaucoup plus avisé, et d'une façon très différente, du sens de la mort. Souvent, ses délicats avertissements sont en rapport avec ce fait. Il se peut, par exemple, que l'Ange veuille que nous écrivions ou disions quelque chose à quelqu'un que nous connaissons et qui est peut-être proche de la mort, bien que cette personne ou nous-mêmes n'en soyons pas conscients. Il se peut aussi que nous devions réaliser une chose importante avant de mourir. L'Ange est immensément attentif, pour parler en termes plutôt humains, à ne pas entraver notre liberté par de tels avertissements. Mais nous pouvons avoir développé suffisamment de sensibilité

pour observer qu'une pensée, un sentiment, qu'il serait naturel pour nous d'avoir, brille dans notre esprit avec un rayonnement et une intensité un peu plus grande qu'à l'habitude, et nous pousse à l'action de façon plus insistante. Nous restons malgré tout libres de répondre ou non à un tel appel.

L'Ange ne naît, ni ne meurt, mais les morts et les naissances de celui qui est à sa charge, revêtent une grande signification pour lui. Avant la naissance, les Anges sont parmi les derniers êtres spirituels sur lesquels les âmes peuvent porter leurs regards. Elles en rapportent ainsi dans leur prime enfance, une atmosphère de gratitude pour cette patiente et attentive présence, qui pourra s'identifier avec ce qui est fait par la mère, ou d'autres personnes affectueuses autour de l'enfant. Un enfant peut quelquefois voir son Ange ou ressentir fortement sa présence. L'Ange observe avec une grande attention comment le corps terrestre devient l'instrument adéquat pour les buts que l'âme a ramenés avec elle des hauteurs du monde spirituel. Toutes sortes d'obstacles menacent la réalisation de ceux-ci, et c'est pour cela que, pendant la grossesse, les sentiments et les pensées de la mère peuvent représenter un danger. Les sens délicats de l'enfant nouveau-né pourraient recevoir des chocs préjudiciables et l'Ange s'applique alors à atténuer ces impressions de la Terre qui ne sont pas bonnes pour lui. En cette tâche, l'Ange n'est pas seul. Une sorte de communauté d'Anges, telle que Botticelli en a peint dans sa nativité, intervient. L'Ange de l'enfant cherche à oeuvrer avec l'Ange de la mère et ceux d'autres êtres concernés, tels les Anges des frères et des sœurs, que ceux-ci soient déjà sur terre ou en passe de naître. À notre époque, peuvent apparaître des difficultés nouvelles dans l'accomplissement de cette collaboration entre les adultes concernés par le développement d'un enfant. Par exemple, entre le père et la mère, ou entre les éducateurs et les parents; dans ce cas, l'Ange de l'enfant cherchera à agir afin de rendre bénéfique une situation qui ne l'était pas.

Lorsque l'enfant grandit, il se peut que l'Ange recherche une opportunité pour lui révéler un soupçon du caractère des ses vies précédentes. Dans les conflits et les incertitudes, il peut être important pour l'être humain de sentir : depuis un lointain passé, certains buts ont guidé sans cesse mon existence sur terre. Ces buts, je peux les retrouver à nouveau, lorsque je plonge mon âme dans la tranquillité. Il y a des périodes de l'histoire, et peut-être des groupes de gens, chez lesquels je peux reconnaître, le rayonnement chaleureux de ces buts à travers le temps. Mais je peux découvrir aussi certaines faiblesses profondément ancrées en moi-même, et qui sont venues contrecarrer la réalisation de ces buts dans le passé et les contrarient encore.

De nouveau ici surgissent des dangers considérables, et spécialement lorsqu'une personnalité historique entre en jeu. Nombreux sont les personnes qui se sont cruës être la réincarnation de Marie-Madeleine ou de Judas. Il ne s'agit pas simplement d'une cruelle erreur, il se peut vraiment qu'une qualité d'âme de ce genre soit présente chez celui qui possède cette croyance. Peut-être que presque tout le monde peut de cette façon, retrouver un Judas en soi. Mais il est néanmoins certain, que lorsqu'il s'agit d'établir de véritables connexions entre des individualités historiques, des impressions nébuleuses ou même des pouvoirs clairvoyants étendus sont bien insuffisants.

La pensée même, qu'une individualité particulière puisse être à l'origine d'une incarnation antérieure, doit être traitée sérieusement avec un grand équilibre intérieur. Sans cela, un homme pourrait, par exemple, tomber amoureux de lui-même, ou sentir qu'il possède un génie en lui, que les autres refusent de reconnaître. Dans ces circonstances, le contact avec l'Ange véritable est proche d'être rompu ou affaibli et un esprit Luciférien, un Ange de l'orgueil et de la fierté, peut s'approcher de l'homme. La dure expérience de nombreuses années pourra s'avérer nécessaire afin que l'équilibre se réalise à nouveau. Par contre, les délicates impressions que donne l'Ange

véritable, peuvent être accueillies en toute quiétude et humilité, et rester fécondes pendant longtemps.

Lorsque l'être humain passe par la mort, il n'est généralement pas facile pour lui de percevoir d'un coup la forme de son Ange, surtout si cet être humain a eu une longue vie sur Terre derrière lui. Certains de ses puissants attachements à l'existence terrestre doivent d'abord être purifiés, et il doit apprendre à regarder sa vie passée, avec compréhension et lucidité. C'est comme si son Ange, et d'autres êtres des Hiérarchies, se tenaient derrière lui, et dirigeaient son attention sur des événements de sa vie déroulée. Ces événements, il peut alors les contempler dans leurs effets réciproques. Progressivement, le contenu des rencontres nocturnes avec son Ange, vécu jusqu'alors en presque totale inconscience, s'éveillera en lui. Il commencera à reconnaître l'Ange comme étant la source de sages conseils, quant aux conséquences de sa vie écoulée ; non seulement pour la Terre, mais aussi pour le monde spirituel dans lequel il pénètre. Il y a cent ans encore, des pensées telles que nous venons d'en évoquer, étaient familières à Alexandre CarMichaël, Gaélique originaire de l'Ouest de l'Ecosse et fonctionnaire employé à la perception des impôts. Il retranscrivit en Gaélique, des poésies racontées par les petits fermiers à qui il rendait visite, avant de les retraduire en Anglais. Un de ces poèmes parle de l'Ange gardien chargé par Dieu le Père d'emmener une âme vers le sommeil, en compagnie des êtres saints, tel un berger qui ramène la brebis vers son troupeau.

« Toi, Ange de Dieu qui a ma charge,
Du cher Père de Miséricorde,
Berger de la troupe des Saints
Qui m'entourent en cette nuit;

Eloigne de moi tentations et dangers.
Entoure-moi sur la mer de l'iniquité.
Et dans les passes étroites, les embarras et les errances,
Protège la barque qui me porte, protège-la à jamais.

Puisses-tu être une flamme brillante.
Puisses-tu être l'étoile qui me guide.
Puisses-tu être un sentier aplani devant moi,
Et le tendre berger à mes côtés,
Aujourd'hui, cette nuit et pour toujours.

Je suis fatigué et je suis un étranger,
Emmène-moi vers le pays des Anges.
Pour moi, l'heure vient de rentrer à la maison,
A la cour du Christ, dans la paix des Cieux. » (6)

Ailleurs, Alexandre CarMichaël rappelle qu'on pensait qu'une mauvaise âme était emmenée durant son sommeil, vers un endroit d'où elle pouvait avoir une vision momentanée de l'enfer.

Peu après la parution du premier volume des « *Carmina Gadelica* » de CarMichaël, un poète allemand Christian Morgenstern (1871-1914), qui possédait lui-même une gentillesse et une tranquillité angéliques, écrivit, en 1900, ces lignes aussi simples que profondes:

« Ô, Si tu savais comme mon visage change d'expression,
lorsqu'au centre de ce regard qui peut nous réunir,
ton lien à toi-même est perdu, et que de moi tu te détournes.
Comme un paysage dans la claire lumière
peut soudain s'assombrir de nuages, tu te fermes à moi,
et je dois attendre en silence, si longtemps.
Et si j'étais comme toi, un être humain,
l'Amour délaissé me tuerait.
Mais comme le Père m'a donné une patience infinie,
je t'attends, inébranlable.
Et que vienne le temps de ton approche.
Que même ce reproche hésitant
N'en sois pas — sinon un doux signe. »

Comment pouvons-nous renforcer pendant la vie terrestre le rapport avec notre Ange? Tout ce qui se fait dans la tranquillité d'une prière ou d'une méditation y contribue. Et nous faisons un grand pas pour vaincre les barrières dressées entre nous et les Anges, si nous essayons de calmer nos sensations d'angoisse, d'envie et d'irritation. Mais il existe un enseignement qui peut éveiller tout particulièrement notre attention envers ce qui doit être fait afin d'aider à la construction d'un pont entre les Anges et l'homme. Il s'agit de l'enseignement du Bouddha concernant le Sentier Octuple. Le Bouddha a proclamé que cette voie est le remède contre tout ce qui apporte de la souffrance à l'humanité — l'ignorance et le désir qui découle de l'ignorance, et tous les attachements au monde des sens dans lequel ce désir se manifeste. Ce Sentier est composé de huit « exercices » d'une grande portée afin d'acquérir des conceptions justes, des résolutions justes, des paroles justes, de justes actions, un moyen d'existence juste, de justes aspirations, un souvenir juste et une contemplation juste. Dans les diverses traductions du Sentier, des expressions différentes sont utilisées, mais aucune ne peut entièrement recouvrir ce qui est véritablement signifié là.

En conséquence des fautes et des faiblesses issues des vies précédentes, chaque homme porte à l'intérieur de lui de nombreuses choses qui obscurcissent son entendement et infectent ses désirs. Par là, il apporte la souffrance sur les autres et sur lui-même. Par la pratique du Chemin du Milieu, le Sentier Octuple, l'homme commence à mettre de l'ordre dans sa destinée. Il commence à se sentir concerné par sa tâche de la même manière que son Ange l'est. Des tendances égocentriques, ou une sorte de suffisance ésotérique, peuvent apparaître, mais le Sentier suivi véritablement et avec constance, nous mène « hors » de nous, vers le monde. De justes conceptions sont connaissance du monde, de justes résolutions sont un culte rendu au monde, de justes paroles sont ce que les autres veulent entendre, et ainsi de suite, à travers les huit efforts. L'obscurcissement de l'entendement nous confine à l'intérieur de nous-mêmes, l'infection de nos désirs nous rend agressifs et égoïstes. Le Sentier, lui, nous illumine.

La description qui va suivre est bien sûr incomplète. Elle est abordée d'un point de vue particulier, qui est celui d'essayer de voir plus clairement comment il mène à l'harmonie avec les intentions de l'Ange Gardien. Il n'est pas question ici d'en parler tel qu'il était compris durant les premiers siècles du Bouddhisme, mais de voir comment il pourrait vivre aujourd'hui chez des hommes de croyances diverses. Car ils peuvent le découvrir en eux depuis leur plus tendre enfance, s'ils s'observent avec assez de profondeur.

Nous vivons dans la glorieuse diversité des sensations que les sens nous apportent. Mais cette expérience des sens est toujours insuffisante. Il est nécessaire de penser, si nous voulons

découvrir comment les formes et les couleurs, les sons et les goûts, sont en relation les uns avec les autres et avec les êtres dont ils sont la manifestation. Lorsque nous pensons, nous utilisons des concepts de différentes sortes, comme par exemple: droiture, causalité, bonté, consistance. Parmi ces termes, beaucoup semblent avoir une relation évidente avec le domaine des sens, tandis que d'autres semblent en être plus éloignés. Mais si nous sommes attentifs, nous observerons que nous devons les ramener d'une autre région de notre être, pour aller à la rencontre de ce qui nous est donné par les sens et que nous devons interpréter. Nous pouvons être réveillés par un bruit, sentir son prolongement en nous, sans pourtant être capables d'y rattacher aucun concept. Nous dirons alors: « je ne savais pas ce que c'était ». Ou bien, pour prendre un exemple plus significatif encore, il peut se faire qu'une personne que nous pensions bien connaître, accomplisse des actions affligeantes ou, par contre, étonnantes, et que nous devions alors nous rendre compte que l'idée qu'on se faisait d'elle était partielle et inadéquate. Au début du Sentier, nous sommes appelés à observer très attentivement les concepts que nous utilisons, et de voir combien ils nous laissent incapables de comprendre le monde avec véricité. Et nous devons nous demander si beaucoup d'idées, qui sont les nôtres depuis longtemps, sont réellement utiles, claires, et compatibles avec d'autres idées significatives à nos yeux.

Nous ne devons pas simplement « avoir » des conceptions justes. Nous devons aussi grandir en elles et elles ont à grandir en nous. L'Ange contemple la vie de la pensée à l'intérieur de l'âme. Il voit si nous sommes dans l'erreur ou partiaux dans nos pensées, mais il ne peut intervenir directement. Il s'efforce d'indiquer de manière non directive, que nous devons accorder plus d'attention à des phénomènes qui ne correspondent pas avec nos idées les plus fermement établies. Il peut nous aider à sentir les qualités et les conséquences finales de différentes façons de penser. Il peut renforcer notre sens fondamental de perception de la vérité, et son existence d'Ange sera profondément influencée par nos progrès ou nos manques de progrès dans cette sphère.

Afin de prendre de petites ou de grandes résolutions, nous avons besoin de conceptions justes. Mais il arrive de nous sentir en possession d'une foule de bonnes idées et de rester néanmoins impuissants à prendre la plus petite décision. Une idée doit être mise en relation avec notre être dans son entièreté, traverser ensuite notre être comme un processus d'incarnation, s'animer de chaleur et vie, avant de devenir une résolution véritable.

Même la plus petite décision que nous prenons, possède sa place dans notre vie considérée comme un tout. Se lever le matin, prendre son petit déjeuner, sortir de la maison, tout cela peut servir à l'accomplissement de résolutions qui s'étendent sur des années. Mais une « décision mineure », est tout aussi capable de nous éloigner des choses essentielles à réaliser. Dans notre for intérieur, nous pouvons ressentir à certains moments que: « pour ceci, j'étais né ». Et à d'autres moments: « ce que je fais maintenant m'éloigne de mes préoccupations fondamentales ». Mais, que nous sentions ces choses ou non, l'Ange lui, sait vers où nos résolutions nous conduisent. Il peut les comparer avec les intentions que nous avons ramenées du monde spirituel avant notre naissance. Il observe avec respect, les processus mystérieux par lesquels une idée spirituelle s'incarne dans une action terrestre.

Le troisième exercice sur le Sentier Octuple est en rapport avec la parole juste. Les êtres humains sont invités à surveiller tout ce qu'ils disent et leurs résolutions justes doivent donner une forme aux mots. Tout ce que chacun pense, les intentions de chacun, tout cela doit être exprimé sans pour autant devenir esclave d'attitudes d'esprit conventionnelles.

La tradition bouddhiste nous indique quatre dangers auxquels nos mots peuvent succomber. Ce sont la fausseté, le désir de blesser, la calomnie et la trivialité. La fausseté est quelque chose de plus profond que le mensonge délibéré. Lorsque nous demandons notre route à

quelqu'un et que cette personne, pourtant animée de la meilleure volonté d'aider, nous fournit de mauvaises indications, il s'agit pourtant toujours de fausseté. Ceci pénètre la parole d'une façon plus subtile encore. Dans le flot des souvenirs, apparaît souvent la tendance à en exagérer certains ou à en sous-estimer d'autres.

En parlant, certains hommes peuvent aussi volontairement donner l'impression qu'ils connaissent mieux leur sujet que ce n'est vraiment le cas, ou parler de façon telle que l'auditeur ne comprenne pas vraiment. Dans tous ces attitudes et dans bien d'autres, on erre loin du Sentier.

Il arrive que le désir de blesser s'empare de l'âme d'un homme ou soit présent dans des atmosphères d'irritation passagères. Généralement, ce désir surgit du sentiment d'être traité injustement, car pour celui qui parle, ce qu'il dit est généralement une répartie raisonnable. Les blessures de la parole peuvent perdurer longtemps. On peut se souvenir d'une phrase blessante, des années durant, alors que tout ce qui a été dit par la personne est déjà depuis longtemps oublié. Ces effets sont persistants, car ils s'attaquent aux intérêts les plus profonds de l'auditeur. Ils impliquent souvent que celui-ci n'est pas occupé à accomplir et n'accomplira peut-être jamais, les desseins pour lesquels il est sur Terre. Hamlet, lorsqu'il parle « à couteau tiré », dit en effet à sa mère, que sa relation avec son père et la sienne, ne furent que d'injurieux manquements. Une jeune femme handicapée déclare: « on m'avait convaincue que je serai toujours incapable de travailler, ce n'était pas vrai ». On expliqua à une autre jeune femme qu'elle ne pourrait jamais être enseignante, mais après de nombreuses années, elle prouva le contraire. Hamlet ou les conseillers de ces deux femmes, pensaient peut-être que ce qu'ils disaient était vrai et nécessaire, car en effet des choses semblables doivent parfois être dites. Mais celui qui parle devrait se demander avec honnêteté: dois-je dire ceci, ou ce qui doit être dit, ne puis-je le formuler d'une manière plus positive et plus acceptable ?

Les gens ou les choses sont en passe d'être calomniés, lorsqu'on en parle de façon telle que leur image en est amoindrie dans les esprits de ceux qui écoutent. Généralement on pense n'appliquer la calomnie qu'aux gens. Mais si, comme dans le très ironique poème de Walter de la Mare, les guêpes sont décrites comme d'horribles créatures ou les écureuils comme n'étant rien que des sortes de rats, alors guêpes, écureuils et rats, sont calomniés. Tous les « réductionnismes », tous les « ce ne sont que », font partie de cette attitude. Le chant des oiseaux « n'est qu'une marque du territoire », l'arc en ciel « n'est qu'une illusion d'optique »... On pourrait objecter qu'une image doit souvent être déformée dans l'intérêt de la vérité. Notre image d'une personne vivante ou d'une chose, n'est en fait jamais vraiment assez grande, mais au contraire souvent trop simpliste ou trop partielle. Une femme qui aime un homme, le voit généralement meilleur qu'il ne l'est, mais ce qu'elle voit n'est pourtant pas une fiction, c'est le véritable idéal humain à travers lui.

Depuis qu'en eux, les Anges reçoivent sans cesse avec une dévotion profonde les voix des autres Hiérarchies, ils font l'expérience d'un terrible contraste. Lorsqu'ils observent la parole humaine, blessante ou calomnieuse, c'est comme si un homme voyait un paysage verdoyant qu'il affectionne, s'envelopper de flammes et devenir ensuite calciné et figé dans un sombre brouillard. Tel le forestier ou le fermier patient, les Anges cherchent à restaurer ce qui a été détruit et ne peuvent réaliser ce but qu'à la condition que l'homme y contribue en cultivant le respect.

Finalement, pourquoi la parole est-elle si souvent superficielle? Les mots peuvent faire autant de bien que de peine. Dans la parole banalement conventionnelle, ils font toujours un peu des deux et nous pouvons nous réfugier derrière elle en évoquant le fait qu'elle possède des effets réels. Peut-être que la source de la banalité dans la parole n'est qu'un manque de courage. Nous ne sommes pas préparés à nous montrer nous-mêmes ou à découvrir les autres. Nous atténuons tous les pouvoirs de la parole, comme les couleurs sur le disque optique de Newton s'étalent en

une grisaille uniforme. La parole superficielle se résume à un vocabulaire restreint, car on est anxieux de ne pas choquer et on cherche à convaincre l'auditeur que celui qui parle est aussi ordinaire que lui. Le cliché amène le cliché sans le moindre effort. Tout cela est très confortable, mais la rivière de la parole se perd en un désert de sable. Être le témoin silencieux de cette attitude, est un travail assoiffant pour les Anges, car pour eux, chaque mot est une créature vivante avec une grande histoire et une espérance pour le futur. Dans ce contexte, certains mots sont utilisés futillement, les autres ignorés. Celui qui marche sur le Sentier, doit sentir sa participation à la ruine des mots et espérer qu'ils seront consacrés à nouveau dans la lumière et la vérité, en développant des conceptions et des résolutions courageuses.

Le quatrième effort sur le Sentier est d'accomplir des actions justes. Ce qui a été compris et résolu à l'intérieur de l'âme, doit se transformer en faits extérieurs et aller à la rencontre de ce qui provient des pensées et des intentions d'autrui. La conversation peut facilement se transformer en confrontation, et si différentes opinions peuvent cohabiter côte à côte, des actes différents, lorsqu'ils tentent d'occuper le même espace, provoquent des heurts.

Un exemple familier et encourageant est la conduite d'une voiture. Lorsque nous décidons d'aller d'un endroit à un autre, de nombreuses décisions doivent se prendre durant le trajet. Elles impliquent souvent d'occuper un certain espace et de laisser le passage à un autre usager de la route. Heureusement, les lois du code de la route sont généralement acceptées et respectées, bien que cela demande une certaine vigilance. Dans la vie, nous devons souvent créer nos lois, par notre propre initiative, et décider nous-mêmes de la valeur d'une situation. Le Sentier nous convie à éviter les conflits et les actions destructrices, pour autant que cela s'avère possible. Nous devons trouver un espace pour l'accomplissement de nos actions sans envahir l'espace des autres. Comme pour la conduite d'une voiture, nous devons être vigilants et voir où les autres ont l'intention d'aller.

Depuis l'époque du Bouddha, la vie extérieure est devenue beaucoup plus compliquée. La place d'un homme au sein de la société était alors souvent décidée de par sa naissance. Le cinquième exercice du Sentier, un moyen d'existence juste, l'appelait alors à remplir avec compréhension et dévotion une tâche qui lui était déjà dévolue. Ainsi, Arjuna remplit la sienne en tant que guerrier. Aujourd'hui, un homme ou une femme peut pratiquer en l'espace d'une vie, quatre ou cinq, voire même vingt métiers différents, et cela doit bien souvent résulter de son propre choix. Certains auront été abandonnés parce qu'ils ne semblaient pas procurer un juste « moyen d'existence » et causaient, par exemple, une pollution de notre environnement physique ou spirituel. D'autres, abandonnés en attente d'un travail plus satisfaisant, ou parce qu'une nouvelle étape dans la vie avait été atteinte. Dans ce domaine, surgissent partout des questions. Quel est, par exemple, le rapport entre les capacités physiques et nerveuses d'une personne, et le travail qu'elle accomplit ? Est-elle continuellement fatiguée ou lui en demande-t-on trop peu ? Comment ses compagnons de travail et elle, se considèrent-ils ?

Ainsi que nous l'avons déjà dit, les Anges ne voient pas les choses, mais les êtres et les relations entre les êtres, non des machines, mais ce que les hommes font des machines. Les Anges contemplent d'un regard infiniment subtil, la façon dont on aide la vie ou comment elle est détruite.

Ils observent par exemple, le rôle joué par le fer dans notre civilisation humaine. Celui-ci fut toujours utilisé pour la construction d'armes et d'armements de toutes sortes en vue de la conquête de nouveaux territoires. C'est encore le cas aujourd'hui. Le fer possède, ainsi que de nombreuses tournures de langage l'attestent, une affinité avec les processus d'agressivité et d'affirmation de soi. De façons diverses et à l'image de l'acier, il émane de lui une grande dureté. Dans l'histoire, l'homme commence à l'utiliser au moment où lui-même grandit et acquiert de la

fermeté intérieure. Une merveilleuse rune du « *Kalevala* » décrit comment lorsque la fonte des métaux fut enseignée pour la première fois, le forgeron tenta de mélanger un peu de miel au fer. Mais, par mégarde, ce fut un dard de frelon qui y entra, et depuis ce moment, le fer devint capable de causer bien des blessures.

L'Ange voit souvent une obstination de fer pénétrer dans les actions et le travail humains. Si à une certaine étape de son existence, chaque âme humaine doit développer l'affirmation de soi, c'est uniquement de façon à pouvoir la sacrifier ensuite au service des autres. L'homme doit accueillir les pouvoirs du fer en son âme, pour les affiner et les tempérer de miel. Son être doit devenir mercuriel, capable de changements, afin de rencontrer les besoins, eux aussi changeants, des autres. Les Anges sont attentifs à la métamorphose des vertus du fer en vertus mercurielles, au sein du travail et des actions humaines, ou bien, en langage céleste, au passage de Mars à Mercure. Les pionniers de l'industrie, ont souvent possédé ces vertus du fer en abondance, mais tôt ou tard, en chaque travail et dans chaque communauté, les vertus mercurielles seront reconnues comme indispensables. À partir d'un certain point de sa vie, chaque individualité doit réaliser cette métamorphose, du moins en partie. Passer de la possessivité au partage, de la compétition à la coopération, de la participation aux conflits à la guérison.

Les sixième et septième efforts du Sentier, sont en rapport avec l'éducation de soi qui consiste à regarder d'une manière juste vers le futur et vers le passé. Et ici, certaines différences avec la tradition bouddhiste peuvent apparaître. Quiconque se connaît lui-même, ne fût-ce qu'un peu, remarque ses propres limitations. Les nombreuses choses qu'il est incapable de faire, le genre de beauté à laquelle il ne correspond pas, les zones de la connaissances auxquelles il n'a pas accès. Souvent ces limitations sont regardées comme absolues et définitives; « je ne comprendrai jamais les mathématiques », « il est si maladroit devant cet outillage », « Bach ne signifie rien pour nous ». Il existe pourtant une autre tendance dans la nature humaine, qui s'oppose à ce que nous soyons condamnés définitivement à de telles limitations. Rien de ce que l'être humain peut faire ou aimer ou comprendre, ne doit nous sembler étranger de façon absolue. En chacun de nous, l'humanité dans son universalité est en effet cachée.

Il existe à l'heure actuelle des possibilités remarquables pour des gens de tous les âges, de développer de toutes nouvelles capacités. L'apprentissage d'une nouvelle langue, la pratique d'une nouvelle forme d'art, peuvent débiter jusque tard dans la vie et apporter beaucoup de joie. Ces efforts pour dépasser nos limitations, qui proviennent aussi de l'environnement immédiat dans lequel nous avons grandi, nous rapprochent de la véritable signification de l'humanité dans son ensemble. C'est aussi souvent significatif dans la vie religieuse. Nous développons parfois une compréhension nouvelle pour une tradition qui nous était jusque là restée étrangère. À de tels moments de découverte, le futur s'illumine. Certains buts peuvent parfois ne pas être atteints dans cette incarnation-ci, mais comme le disait Lessing, « l'éternité n'est elle pas mienne? ».

Il existe un être qui porte la forme d'un Ange, mais qui est plus grand que tous les Anges. Une seule fois dans l'histoire, il prit forme humaine en tant que Christ-Jésus et traversa les expériences de la mort et de la vie terrestre, alors que les Anges en sont incapables. Lorsqu'à notre époque, un être, transcendant avec humilité certaines de ses limitations, est proche de partager le développement et les aspirations de l'humanité dans son ensemble, son Ange gardien peut alors voir, qu'il se rapproche de l'Ange en lequel l'Esprit du Christ est vivant.

Si durant la vie sur terre nous étions capables de regarder vers le passé, avec la pleine pénétration que nous développons après la mort, nous verrions que nous avons accumulé plus de dettes morales envers les autres que nous ne pouvons en payer en retour durant cette incarnation. Bien que n'étant pas très conscients de ce fait, les êtres humains, spécialement tard dans leur vie,

ressentent souvent leur mémoire comme un fardeau. Il se peut en effet, que certains moments ou périodes de la vie soient pénibles à se remémorer. Comme cela fut décrit, l'Ange gardien nous conduira pas à pas vers la compréhension réelle et positive de tout ce qui s'est passé alors. Mais seul, l'Ange ne pourrait pas empêcher la mémoire humaine de tomber malade en nos temps et de plus en plus dans les siècles à venir. Pour la guérison de la mémoire, l'aide du Christ s'avère alors indispensable. À partir d'un certain point de notre enfance, nous semblons enfermés, solitaires en nos propres souvenirs; mais nous commençons à envisager chaque vie personnelle comme une partie d'un vaste paysage où se dressa il y a presque 2000 ans, la croix du Golgotha. Par delà ce grand espace de temps, une force nous provient pourtant, et nous donne la force d'accepter les faiblesses et les maladroitures de notre vie écoulée, pour en faire une utilisation positive.

Le huitième effort du Sentier, réunit les sept précédents. Dans des moments de quiétude, nous sommes amenés à considérer ce qui fut ou ne fut pas réalisé dans l'ensemble de la vie, et ce, sans émotion aucune. Nous devons écouter avec une dévotion tranquille, la parole du monde autour de nous et trouver notre propre vérité en réponse à cette parole.

Un problème difficile, spécialement pour les Bouddhistes de l'Orient, c'est de savoir qui est réellement **celui** qui avance sur le Sentier ? Le Bouddha enseigne que le moi dont nous faisons l'expérience dans notre conscience ordinaire, est une illusion complète. Mais qui d'autre pouvons-nous trouver pour prendre toutes les décisions nécessaires à la poursuite du Sentier ? Comment ce moi, seul, si irritable et agressif, pourrait-il même reconnaître ce qu'est la parole juste, par exemple, ou nous contrôler de façon telle à la réaliser de nous-mêmes ? En réalité, il existe, en chacun de nous, un Je qui n'est pas à découvrir grâce à la conscience ordinaire, mais qui possède une existence cachée. Il est le Je que l'Ange essaye de garder et qu'il nous révèle à certains moments. Le Sentier est le travail de ce Je dans la conscience habituelle, et lorsque nous nous développons avec une compréhension pour les Hiérarchies au-dessus de nous, ce je quotidien se transforme. Il apprend à être le serviteur et non le seigneur insoumis dans la demeure terrestre.

2. Les Archanges

À l'ombre des arbres, près d'une rivière de montagne, l'âme humaine peut se sentir en toute tranquillité. Les inquiétudes et les désirs, l'impatience, tout cela s'efface. L'eau chante d'un babillage doux et grave qui s'unit à la voix de la mémoire, nous rappelant des événements joyeux et pleins de réconfort. Mais bientôt, le voyageur s'ébroue et décide de continuer sa route. Le sentier conduit vers des pentes herbeuses et escarpées qui grimpent avec force. La lumière du Soleil est puissante, mais sans dureté.

Sans une halte, il arrive au sommet de la montagne et contemple les alentours à travers l'espace aérien illimité. Et maintenant, c'est une autre voix qui lui parle. Elle est chaude et triomphante, elle éveille en lui, courage et endurance. Il se sent concerné par des événements qui dépassent sa propre vie, de grands événements du passé et d'autres encore à venir. Il se sent comme s'il pouvait écrire des lignes prophétiques et les ramener vers le village où il se dirige. Dans la différence d'atmosphère entre le bord d'une rivière et le sommet d'une montagne, nous vivons ce qui peut être comparé à la différence qui existe entre les Anges et les Archanges. Mais nous devons nous souvenir que les Anges, à travers leur grand don d'eux-mêmes, apportent

constamment à l'humanité des impulsions provenant du royaume des Archanges et des esprits plus élevés. L'Archange est, vis à vis de l'Ange, comme un frère qui peut se souvenir d'un passé plus lointain encore, un passé de grandes métamorphoses, au sujet desquelles il l'entretient souvent. Dans une famille, nous faisons souvent écho de nos paroles les uns aux autres, mais sans intention véritable. L'Ange, lui, prend en toute conscience à l'intérieur de sa voix, la puissance des paroles de l'Archange.

Alors que les Anges portent leurs regards sur le développement d'une âme individuelle, l'Archange étend le sien sur le développement d'un peuple. Mais de la même façon qu'un homme peut considérer un événement comme une réussite personnelle — quoique l'Ange le considérera peut-être comme une calamité le distrayant de ses tâches réelles — ce qui semble une victoire pour un peuple ou une nation peut apparaître comme une défaite spirituelle pour son Archange. Ce qu'il veut, ce n'est pas le pouvoir, mais des modes de vie qui servent les grands desseins de l'humanité. Il travaille avant tout au travers des artistes, des penseurs, des réformateurs de son peuple, qui peuvent bien sûr contester parfois des attitudes politiques pratiquées par certaines nations. De même que la fierté d'un homme envers son propre génie est un obstacle pour son Ange, la fierté nationale entrave le travail de l'Archange en propageant de lui, une épouvantable caricature.

Les êtres humains n'aident pas l'esprit de leur région lorsqu'ils s'efforcent d'être Français ou Italien ou Anglais, mais par leurs efforts pour la justice ou la liberté des opprimés, la beauté dans les arts ou dans l'environnement. L'Archange souhaite voir que ce qui est accompli ou espéré, entre dans des habitudes et des coutumes qui enrichissent la vie.

La personnalité d'un Archange - peut-être de plusieurs -, s'imprime profondément dans la langue d'un peuple. Sans cesse, des transformations se font dans les sons, les significations et l'usage des mots.

Un changement peut être de courte durée, comme une mode qui prévaut pour quelques années et puis qu'on oublie; ou alors persiste. L'Archange, qui travaille profondément dans nos sentiments concernant le langage, peut avoir fait ce choix. Il est merveilleux, par exemple, d'observer comment un mot peut passer d'une langue à l'autre et retenir les qualités de celle dont il provient de façon à ce qu'un léger effort soit nécessaire pour le prononcer. Beaucoup de phrases françaises gardent cette qualité en anglais. Le mot peut être si bien assimilé que son origine semble perdue, il résonne comme une part du langage qui l'accueille en lui.

Mais un langage est aussi capable de rejeter un mot qui lui appartenait depuis des siècles, ou changer radicalement le sens d'un de ses propres mots. Suite à de nombreuses transformations de ce type, une langue se différencie de ses voisines. Mais le processus sera toujours compris comme une suite d'incidents fortuits, tant qu'on n'y verra pas le travail d'un esprit ; de même qu'on peut voir le travail d'un esprit dans les transformations du comportement d'un homme. À la surface de la Terre, les hommes utilisent des sons différents pour ce qui apparaît comme ayant la même signification. Et nous ne comprenons tout au plus qu'une poignée des langages utilisés. Les Anges furent décrits comme faisant sortir les hommes des conflits pour les mener vers la conciliation. Se pourrait-il que des esprits plus élevés soient responsables de ce qui semble une telle source de division : la variété des langues ? Un dictionnaire n'est jamais vraiment véridique lorsqu'il indique que des mots dans différentes langues possèdent la même signification. En vivant la parole, le sens des mots s'avère continuellement fluctuant, même s'ils sont prononcés par la même personne. Mais dans un langage déterminé, un mot possède pour celui qui le prononce, une foule de relations et d'implications qui ne sont pas identiques avec les correspondances apparentes dans une autre langue. Prenez "*truth*", vérité, et "*wharheit*". Même pour des mots qui semblent être beaucoup plus simples que des objets ou des idées, les nuances de sens qui leurs

sont associées peuvent être très différentes bien que, du point de vue du dictionnaire, ils soient équivalents. Cela pourrait prendre des pages, pour expliquer le sens français d'une petite préposition grecque.

Si les êtres humains étaient plus transparents les uns aux autres, nous percerions directement à jour la phrase que prononce notre voisin, dans quelque langue que ce soit, et ferions l'expérience de toutes les nuances de sens qu'il sous-entendait. Mais notre pouvoir d'écoute est émoussé ; ceci est la tour de Babel dont parle la Bible. Ce n'est pas que les langages se soient différenciés, mais c'est surtout que les autres langages sont devenus des babillements à nos oreilles. Babel signifie « la porte de Dieu ». À travers les Archanges, le pouvoir, l'amour, et la sagesse de Dieu, pourraient pénétrer dans le monde des hommes. Mais lorsque les hommes essayèrent de construire des tours dans les cieux, (au lieu de gravir leur propre montagne), leur compréhension les uns des autres, s'évanouit. Pourtant, les plus grandes œuvres transcendent la frontière des langues et lorsqu'elles sont traduites avec dévotion, elles les enrichissent. Dans la langue anglaise, l'exemple le plus frappant qui sert l'Archange dans le domaine de la parole c'est l'œuvre de Shakespeare. Le vocabulaire anglais est un composé extraordinaire de mots d'origine germanique et de mots provenant du latin. Les mots latins tendent toujours à le surcharger, comme un chevalier qui porte une armure trop lourde. Parfois, ils n'ont même pas été complètement assimilés. Excepté lorsqu'il se moque délibérément de la pédanterie, Shakespeare utilise souvent de tels mots d'une manière qui les enjolive et les réchauffe.

*Shall I **compare** thee to a summer's day ?
Thou art more lovely and more **temperate**. (7)*

« Puis-je te **comparer** à un beau jour d'été ?
Tu es bien plus délicieuse et plus **tempérée**. »

Les deux mots d'origine latine, “*comparer*” et “*tempérée*”, ne portent aucune lourdeur en eux à cause des mots simples dont ils sont entourés et de leur écho musical. Des exemples pareils, sont toujours à découvrir dans les pièces et les sonnets. Des monosyllabes avec des sons de voyelles et des consonnes répétées, préparent la venue d'un mot splendide, qui fait son entrée comme un prince au milieu des troubadours qui l'attendaient.

*Nor did I wonder at the lily's white,
Nor praise the deep vermilion in the rose: ... (8)*

« Et je n'admire point du lys la blancheur,
ni ne louai l'intense vermillon de la rose... »

Shakespeare écrivit son œuvre avec un profond désintéressement de soi, un altruisme qui n'est pas toujours remarqué. Ses propres douleurs et ses tristesses sont bien dissimulées, on les devine plutôt qu'on ne les remarque. Les seuls endroits où il semble parler directement de ses tracas, sont les *Sonnets*. Pourtant la composition d'un Sonnet relève de l'œuvre d'art et non du fragment autobiographique. Mais qui peut douter que la voix qui parle avec tant d'humilité et d'émotion, avec un amour si patient et désintéressé, ne soit pas la sienne ? Si l'Archange se doit bien d'être servi, c'est bien avec une telle abnégation. Bien que ce ne soit pas formulé au grand jour, le culte rendu à l'Archange est au cœur de l'œuvre de Shakespeare. Et d'emblée se pose une question: comment un homme peut-il assumer l'autorité à l'intérieur d'une communauté et servir son esprit

véritable, s'il est un être déchu, esclave de lui-même ? Il est plus simple pour un poète de servir un Archange que pour un roi, et pourtant, que signifie être roi si l'esprit d'une région ne peut s'exprimer à travers lui ? Ce thème apparaît dans presque toutes les pièces de Shakespeare, et de façon plus évidente dans les récits et les tragédies. La première qualité essentielle d'un souverain, est une connaissance de soi véritable, de celle qu'on ne trouve pas en se détournant de la vie réelle pour partir à la recherche de la sagesse, comme le roi de Navarre dans "*Peines d'amour perdues*". Lorsque le roi ment, il contamine un pays entier, comme le Danemark dans *Hamlet* et l'Ecosse dans *Macbeth*. Mais est-il concevable que toutes les « grâces royales » décrites par Malcolm dans *Macbeth*, puissent être développées ?

« ...Justice, vérité, tempérance, stabilité,
Bonté, persévérance, pitié, humilité,
Dévotion, patience, courage, force d'âme... » (9)

Posséder toutes ces qualités reviendrait à réaliser une sorte « d'humanité parfaite », mais les hommes ne sont pas parfaits. Dès lors, comment empêcher des faiblesses personnelles, comme la jalousie ou la colère, d'assombrir le jugement d'un roi dans l'exercice de son autorité ? Léonte et Lear furent les victimes d'un tel obscurcissement, et de terribles conséquences s'ensuivirent. Avant l'époque de Shakespeare, ce thème fut déjà développé dans un tout autre genre poétique. Dans les premières versions de la légende du Graal, comme celles de Chrétien de Troyes ou de Wolfram von Eschenbach, on rencontre dans le personnage d'Amfortas cette même tension. Il est un roi du Graal, dont la blessure ne peut être guérie. Il ne peut vivre qu'en s'adossant, ne peut ni chevaucher ni marcher, ni se coucher, ni rester debout, et parfois les peines qu'il endure plongent son entourage dans une profonde détresse. Le royaume entier du Graal tombe dans l'adversité. Mais les conséquences dépasseront les frontières du royaume, et à celui qui guérira Amfortas, on attribue un mystérieux pouvoir. Lorsque Sigune pense que Perceval a réussi cela, bien qu'en fait il ait échoué, elle lui dit : « Tu règneras sur toutes choses, sur tout ce que l'air touche, toutes les créatures, sauvages ou apprivoisées te serviront... » (10)

Vers la fin de sa vie de dramaturge, Shakespeare évoquera de plus en plus, de jeunes figures capables de guérir la maladie du roi. Dans *Tout est bien qui finit bien*, Héléne guérit simplement en usant d'un remède hérité de son père, un médecin qui mourut avant le début de la pièce. Mais le sérieux de l'entreprise est illustré par son désir de mourir, elle aussi, s'il advenait que son traitement échouât. La maladie de Cymbeline, de toute évidence, n'est pas physique, mais réside dans son incapacité de voir la présence du mal chez la reine. Elle est décrite, torturant des animaux par ses expériences sur les poisons, et elle est avertie, par un médecin honnête et véritable, que rien de bon ne pourra découler de ses agissements. En de merveilleuses images, Shakespeare montre dans cette pièce, la redécouverte de l'influence de l'Archange véritable. Imogène, fille de la première reine défunte de Cymbeline, doit prendre le déguisement d'un homme et voyager dans le lointain Ouest de l'Angleterre. Elle y retrouve ses frères perdus, et lorsqu'en leur compagnie, elle semble elle aussi, proche de la mort, on la pleure en chantant cette incomparable plainte :

« Ne crains plus la chaleur du Soleil,
Ni les rages furieuses de l'hiver.
Toi, ta tâche terrestre est accomplie,
Tu es rentré chez toi ayant touché tes gages.
Garçons et filles chéries, tous doivent

Tels des ramoneurs, devenir poussière. » (11)

Ces paroles nous parlent de mort et de poussière, mais dans leur musique vit une espérance infinie. Aussi grande que fut la maladie endurée par le corps, aussi grande l'injustice sociale subie, l'âme trouvera, après la mort dans le royaume des Archanges, un courage et une santé nouvelle. De ce monde des morts peut rayonner une aide pour les vivants. Imogène retrouve et porte secours à Posthumus, son mari défunt, en faveur duquel ses parents et frères morts plaident devant le trône de l'éternelle justice. Lorsqu'elle chemine vers l'Ouest, en quête des sources de la vie éternelle pour son pays, Imogène agit comme Gilgamesh après la mort de son compagnon. La merveilleuse scène de la réconciliation s'accomplira et tous y participeront, exceptée la reine. Elle a choisi son propre chemin de ténèbres, à savoir de détourner et d'abuser des pouvoirs de la nature.

Redécouvrir l'Archange suppose toujours une compréhension nouvelle du passé, la plupart des pièces de Shakespeare concernent les rois d'Angleterre et le jeune William Blake décora les tombes, seul, dans l'abbaye de Westminster. Il ne s'agit pas seulement d'une tâche pour les grands artistes, tout le monde est appelé à comprendre l'histoire de son pays et à ressentir un peu de l'atmosphère des lieux où se déroulèrent des événements importants. Mais nous ne sommes pas seulement concernés par l'Archange de notre pays, car dans le sommeil, nous nous unissons au grand cercle des esprits qui inspirent les autres nations de la terre. Et ce ne sont pas seulement ceux qui portèrent les responsabilités du pouvoir à souffrir de la maladie d'Amfortas. Presque tout un chacun appartient à une communauté dans laquelle il assume des responsabilités. Chaque enseignant, prêtre ou médecin, par exemple, poursuit l'accomplissement d'une tâche qui dépasse ses capacités, ou bien sa nature humaine avec ses limites, et qui entre en conflit avec ce qu'on attend de lui. Jalousies et désirs personnels s'affrontent, se heurtent à la source de sa vocation. Il est empêtré dans des problèmes qui ne semblent pas avoir de solutions. C'est pour cette raison que beaucoup de gens à notre époque peuvent s'identifier, plus ou moins consciemment, avec Hamlet ou d'autres personnages troublés de Shakespeare. Intérieurement nous devons devenir des rois, inspirateurs de communautés véritables. Mais ceci ne peut se réaliser par nos seules forces, mais en acceptant quelque chose qui nous est donné à partir du monde spirituel.

Shakespeare compare souvent un roi, au Soleil. Evidemment personne ne devrait faire ce genre de comparaison à propos de « lui-même ». C'est bien l'infortune tragique de Richard II, que de ne pas avoir su discerner ses qualités d'âme, des grâces de la royauté qui devaient œuvrer à travers lui. Il est incapable d'entendre l'esprit de sa région lorsque celui-ci s'exprime par une autre voix, celle du défunt John de Gaunt. L'Archange possède véritablement des qualités solaires, car son enfance s'est déroulée sur l'Ancien Soleil, un univers abondant de lumière et de bonté, une atmosphère d'où émane le parfum d'une rose.

L'un d'entre eux possède ces qualités de Soleil spirituel, à un niveau très élevé. Dans la Bible, il porte le nom de Michaël. La Bible n'utilise des noms personnels pour les Hiérarchies Spirituelles que dans le cas des Archanges. Il fut un temps où l'homme connaissait beaucoup de ces noms divins et ressentait le fait de pouvoir les prononcer, comme un privilège céleste. Mais ils furent oubliés petit à petit, ces noms, et nos progrès à réapprendre les noms adéquats seront très lents. (Dans le dialogue de Platon, « Cratyle », Socrate commence son étude du langage par les noms des Dieux). Une interprétation du nom de Michaël est: « qui est comme Dieu ». Michaël voudrait que l'homme garde en son cœur la conscience qu'il est semblable à Dieu, qu'il est un petit monde reflétant dans son entièreté, l'univers façonné par la divinité.

La guidance d'un peuple n'est qu'une des tâches remplies par les Archanges, car certains d'entre eux, inspirent de temps en temps sous les conseils de Michaël, de larges mouvements dans les civilisations. De telles influences s'imposent pendant plusieurs siècles et Rudolf Steiner mentionne sept Archanges spécifiques, inspirateurs de ces périodes et se succédant au cours d'elles. (Ces faits étaient connus et observés par les érudits jusqu'au début du 16^{ème} siècle). Lorsqu'une époque michaélique approche, le défi de ressentir la communauté humaine présente derrière toutes les distinctions de classes et de nationalités, est porté avec plus de force dans le monde. Depuis 1879, nous vivons une telle période.

Dans un lointain passé, les hommes ressentaient l'atmosphère qui entourait leurs sentiments et leurs impulsions à agir, comme appartenant à l'existence terrestre, et la compréhension véritable du monde comme une communion avec le divin. Un homme n'était considéré comme sage que s'il pouvait partager les pensées des Dieux, pensées qui agissaient derrière les êtres et les événements terrestres. En s'unissant aux pensées divines qui se tiennent derrière les conflits historiques, on croyait que la paix pourrait s'établir. Au fil des âges, la connaissance semble être devenue une affaire de plus en plus terrestre, réalisée par l'intelligence, pour notre utilisation personnelle. Mais les philosophes « scolastiques » médiévaux gardèrent, malgré tout, la conviction que les universaux, concepts généraux tels que « homme » ou « arbre », existaient d'abord dans l'esprit de Dieu, habitaient ensuite la chose terrestre elle-même, pour finalement venir illuminer l'esprit humain. Ce n'est que lorsque les pensées sont ressenties comme capables de briller dans l'esprit à la manière des étoiles dans le Ciel, que cette grande conception peut s'éveiller pleinement à la vie à l'intérieur de nous.

Michaël accepte cela comme un fait cosmique, que l'homme prenne possession de sa propre intelligence; mais il devrait l'exercer avec un sens profond de la responsabilité qu'il assume envers l'univers et les puissances célestes. Michaël regarde vers la divinité avec un regard brûlant de dévotion, pour lui, penser et voir sont une seule et même activité. Il cherche à fonder une grande communauté entre les hommes capables d'animer leur pensée, jusqu'à ce qu'elle devienne transparente, comme une vie dans la lumière, une respiration dans la lumière. Cette communauté peut alors être ressentie comme éternelle dans le futur, travaillant assidûment à la Rédemption de la Terre. Dans le Nouveau Testament il y a deux passages où Michaël est mentionné par son nom. L'un d'eux est la "Lettre de Jude":

« Et lorsque l'Archange Michaël contestait contre le diable et lui disputait le corps de Moïse, il n'osa porter contre lui aucun jugement insultant, mais il dit: « le Seigneur te blâme »... »
(12)

Michaël ne veut parler à aucun être, ou à propos d'aucun être, avec une hostilité dédaigneuse, bien qu'il porte une épée. Blesser ou calomnier avec des mots, dans le sens de ce qui est à conquérir de haute lutte sur le « Sentier Octuple », sont des choses bien étrangères à sa nature. Il peut lutter avec Satan, car il utilise des pouvoirs qui proviennent des plus hautes Hiérarchies. Mais, qu'est-ce qui est signifié par « le corps de Moïse » ? Il existe une expression similaire dans l'Apocalypse de St Jean. On y montre les corps des deux témoins, Moïse et Elie, étendus dans la rue de la grande ville appelée « spirituellement Egypte et Sodome » **(13)**, en attendant qu'ils soient relevés par le pouvoir de Dieu. Un grand esprit laisse derrière lui ce qu'on appelle parfois une oeuvre majestueuse. Si une oeuvre n'est pas vivifiée dans le cœur de ceux qui en reçoivent l'héritage, on peut la traiter soit comme un dogme, soit la considérer avec mépris. La comparaison tragique avec un cadavre, devient alors possible, La Loi qui vint par Moïse, peut en effet vivre dans l'esprit humain et unir les hommes dans une forte communauté ; mais elle peut aussi se transformer en pierre dans les esprits humains et être jetée en condamnation des autres,

ou s'éprouver au sein de l'âme individuelle comme un fardeau mortel. Michaël voudrait transformer la Loi en Amour, comme cela se fit dans le cœur de Paul.

Dans le douzième chapitre de la « Révélation » de Jean, nous trouvons le grand Signe céleste de la Femme habillée du Soleil avec une couronne de douze étoiles et la Lune sous ses pieds. Dans les douleurs de l'enfantement, elle est menacée par le Dragon qui projette de dévorer son enfant. Voici la description du combat de Michaël: « Maintenant, la guerre se leva dans les cieux. Michaël et ses Anges combattirent le Dragon, et le Dragon et ses Anges combattirent mais furent vaincus, et il n'y eut plus de place pour eux dans les cieux. Et le grand Dragon fut jeté à terre, ce Serpent primitif qui fut appelé Diable et Satan, l'abuseur du monde entier. — Il fut projeté à terre et ses Anges projetés à sa suite. Et j'entendis une voix puissante dans les cieux qui disait: « Maintenant, le salut et le pouvoir, le royaume de notre Dieu et l'autorité de son Christ sont venus, puisqu'on a jeté bas l'accusateur, qui accusait jour et nuit nos frères devant notre Dieu. Et ils l'ont vaincu par le sang de l'agneau et par les mots de leur témoignage: car ils n'aimèrent pas leur vie, même à l'approche de la mort. Réjouissez-vous, les cieux et ceux qui y habitent ! Mais malheur sur vous, terre et mer, car le diable est descendu vers vous en grande colère, sachant que son temps est compté. » (14)

Beaucoup de niveaux de l'existence et maintes périodes de l'histoire peuvent s'éclairer à la lecture de ces grands Signes apocalyptiques de la Femme revêtue du Soleil et de la bataille de Michaël avec le Dragon. Dans ce contexte, nous pouvons les penser comme dépeignant la naissance dans l'âme de ce plus grand Soi qui doit guider l'homme à nouveau vers la compagnie des Hiérarchies. Cette âme dont jaillissent les pouvoirs solaires de la confiance et du courage, les pensées brillantes comme un grand cercle d'étoiles; l'âme capable de maîtriser les forces lunaires instinctives qui œuvrent depuis les profondeurs. Tout cela amène la naissance de ce véritable soi intérieur qui est libre de toute trace d'orgueil et d'attachement à soi. Michaël est le protecteur de cette naissance.

Avant que cette liberté ne puisse naître, nous devons d'abord pénétrer dans un corps terrestre. Cette naissance physique possède un autre protecteur, l'Archange Gabriel. Alors que dans la Bible, Michaël est décrit en visions de l'esprit, Gabriel apparaît en connexion avec des lieux physiques et des moments terrestres. L'Évangile de St Luc révèle l'Annonciation de Jean le Baptiste à Zacharie dans le temple de Jérusalem et celle de Jésus à Marie, à Nazareth. Gabriel annonce ces deux moments, séparés d'environ une demi année. Les âmes, qui reçoivent ces annonces, seront capables de se préparer en vue des grands événements à venir. Mais Gabriel cherche à étendre ses ailes au-dessus de tous les mères et pères, dans la mesure où ils sont préparés à approcher le mystère de la naissance et les âmes qui sont sur le point de devenir leurs enfants. Dans le chapitre précédent, nous avons essayé de décrire l'entrée d'une âme dans l'existence terrestre, comme un événement qui concerne les Anges. Au sein des Archanges, c'est Gabriel qui est le plus attentif à leur activité dans le royaume de la naissance et de la prime enfance.

À notre époque, il est plus difficile d'être une mère qu'auparavant. Ce qui autrefois semblait venir naturellement est aujourd'hui enveloppé de doutes et de confusion. Les parents se tournent avec anxiété vers les livres qui parlent des soins à donner aux bébés — jusqu'à ce que même les rédacteurs de ces ouvrages reconnaissent finalement qu'ils agiront tout aussi bien sans eux. Ceci n'est pas dit pour contester la possibilité d'une entraide mutuelle entre les mères — bien que tout conseil donné dans ce domaine devrait l'être d'une manière non dogmatique. Les bébés sont des individus, et n'ont donc pas tous les mêmes besoins.

Gabriel inspire les mères d'une compréhension aimante pour leurs propres enfants. Ceci les aide souvent à leur trouver des noms qui les encourageront et les guideront toute leur vie.

Gabriel œuvre de préférence au travers des sentiments plutôt que dans le domaine des pensées. Le père et la mère peuvent tous deux sentir qu'ils reçoivent beaucoup pour les orienter à trouver l'environnement qui convienne à leurs enfants. Durant les premiers mois et les premières années, l'enfant sera formé par les impressions que lui transmettent ses sens ; des murs et des meubles de sa chambre, de ce qui pousse dans le jardin, des gens qu'il rencontre, des endroits où on l'amène. Une première vision de la mer par exemple, pourra résonner en lui toute sa vie. Mais ils se peut que nous ne recevions pas facilement l'inspiration de Gabriel, car ce qui nous sépare le plus de lui c'est l'absence de gratitude. Là où sont présents de jeunes enfants, toute l'atmosphère devrait être emplie de reconnaissance — pour leur existence, pour la nourriture, pour les couleurs et les goûts, les sons et les odeurs, pour la lumière du Soleil, les animaux et le monde entier.

Lorsque les enfants grandissent, un autre Archange vient à jouer un grand rôle pour eux, bien que ceci soit vraiment à peine reconnu à notre époque. Même l'extrait de la Bible qui parle de lui, a souvent été rejeté dans les apocryphes, ou délaissé ; et peu de gens semblent même le lire. Par contre, beaucoup d'artistes l'ont aimé, en particulier Rembrandt. Il s'agit du *Livre de Tobie*. Ici nous avons quelque chose qui trouve éventuellement sa place entre le royaume spirituel dans lequel fut perçu Michaël et le cours de l'histoire terrestre dans lequel Gabriel porte sa promesse ; C'est une parabole placée dans un environnement terrestres mais avec quelque chose de la qualité d'un conte de fées.

Durant la captivité Assyrienne, le vieux et pieux Israélite, Tobit, réalise beaucoup de bonnes choses. Il brûle en les honorant, les corps de tous ceux de son peuple qu'il trouve couchés derrière les remparts de Ninive. Aux yeux des autorités, ces actes sont une offense. Suite à un de ces faits, alors qu'il est étendu dans la cour de sa demeure, des fientes de moineaux tombent dans ses yeux, le rendant finalement aveugle. Il est réduit à la pauvreté et à la misère, et même sa fidèle épouse, Anna, le vilipende. Il se souvient avoir déposé un jour une somme d'argent chez l'un de ses parents vivant en Médie. Son fils Tobie, se propose alors de partir en voyage afin de la récupérer et cherche un compagnon pour l'accompagner.

Au moment même où Tobie prie de désespoir, la fille d'un autre parent de Tobit à Médie, Raguel, est aussi en train de prier dans la détresse profonde où elle se trouve. Sarah a été mariée sept fois, mais à chaque reprise son mari fut tué par des puissances démoniaques avant la consommation de leur union.

Du trône de Dieu, l'Archange Raphaël est envoyé, à la fois pour aider Sarah et Tobie. C'est lui qui accompagne Tobie et l'instruit de tout ce qu'il doit faire sur son chemin, ne se révélant comme Archange que lorsqu'il eut ramené Tobie et Sarah, sa jeune mariée, auprès de son père. Tobit, guéri de sa cécité, tombe alors à genoux, en prières et en émerveillements, alors que Raphaël retourne vers Dieu.

L'histoire est racontée avec un humour et une délicatesse surprenantes. La lire, l'entendre, voir les scènes jouées ou peintes, est de nature à nous ouvrir à des influences de guérison.

Dans le livre de Tobie, Raphaël se déclare Lui-même comme « l'un des sept Anges sacrés qui présentent les prières des Saints et entrent en présence de la gloire du Tout Puissant » (15). L'ancienne tradition, confirmée par Rudolf Steiner, assigne les Archanges au Soleil, à la Lune et aux cinq planètes visibles de l'Antiquité. Raphaël est attribué à Mercure. Nous pouvons le représenter avec le caducée autour duquel deux serpents montent en spirales, l'un obscur et l'autre lumineux. Pour la compréhension de l'action de Raphaël ce symbole possède une profonde signification. Il est l'interprète d'un monde à l'autre, le médiateur entre ce qui est en haut et ce qui

est en dessous, entre lumière et obscurité, entre la conscience et l'inconscience. Michaël appelle à la plus grande vigilance ; Gabriel est profondément concerné par ce qui en l'homme est endormi, même durant la journée. Le travail de Raphaël consiste à créer une interaction harmonieuse et réciproque entre le jour et la nuit. Nous pouvons être guéris parce que nous veillons et parce que nous dormons. La maladie surgit, soit parce que nous sommes flétris par un trop plein de conscience, ou lorsque nous sommes submergés par des pouvoirs inconscients.

Tous ceux qui véritablement cherchent à guérir, sont membres de la communauté de Raphaël. En fait, il s'agit toujours d'une question de communauté ; un homme seul ne pourrait jamais guérir. Tous ceux qui travaillent dans ce royaume ont besoin du soutien et de la compréhension des autres, qu'ils fassent partie du monde des vivants ou de celui des morts. Ce n'est jamais la seule habileté d'une personne, qui peut apporter la guérison ; le genre d'intelligence requise, vient lorsque les pensées humaines s'élèvent, comme le serpent sur le caducée, à la rencontre de la grâce venant d'en haut. De cette façon, Raphaël collabore très étroitement avec Michaël.

Dans les noms des jours de la semaine nous avons le vestige d'une ancienne sagesse concernant les planètes. Si nous prenons les noms latins, la suite est plutôt évidente: jour de Saturne, jour du Soleil, jour de la Lune, jour de Mars, jour de Mercure, jour de Jupiter, jour de Vénus. Dans les langages modernes, diverses modifications ont été apportées, mais la séquence sous-jacente demeure la même. Cette séquence n'a pas et n'a jamais eu, une relation évidente et immédiate avec les positions et les rythmes des planètes visibles ou des corps célestes de notre univers présent. Elle doit être mise en correspondance avec les grandes étapes de l'évolution de l'univers auxquelles nous avons fait référence.

La succession des Archanges est identique à celle des jours de la semaine — mais en direction inverse dans le temps. Dans la semaine, Lundi, jour de la Lune, suit Dimanche. Dans le cours des siècles, la période de l'Archange Lunaire Gabriel précède celle de l'Archange Solaire Michaël, et ainsi de suite à travers toute la séquence. Avant l'ère de Gabriel, qui commence au 16^{ème} siècle, il y eut l'ère de l'Archange de Mars, Samaël, une période de conflits tragiques, mais aussi de plus grand éveil au courage spirituel. (Les récits de Shakespeare, du *Roi Jean* à *Henri VIII*, couvrent presque exactement les 320 années de la régence de Samaël.) Avant la période de Mars, se déroula la régence de Mercure-Raphaël ; les débuts du Moyen-Âge, du 9^{ème} au 12^{ème} siècle. Ce fut à la fin de cette époque, que la légende du Graal devint connue en Europe.

Raphaël devait préparer auparavant l'avènement d'une période de grand danger pour l'humanité, car la civilisation allait dorénavant être gouvernée par une intelligence uniquement terrestre. L'âge de la machine approchait. Au même moment, il devint de plus en plus difficile pour l'homme d'empêcher que ses passions, qui avaient depuis longtemps causé des ravages dans les communautés humaines, n'envahissent cette part de l'homme dédiée au monde spirituel. L'histoire du Graal fut autant un avertissement, qu'une promesse. Comme nous l'avons vu, elle met en garde tous ceux qui étaient en position de commandement et de responsabilité, de la difficulté d'une véritable connaissance de soi ; mais elle apporte aussi la promesse de l'éveil de capacités nouvelles en l'homme, lui permettant d'assumer ces responsabilités en toute humilité et en toute innocence, comme le fait Perceval.

La révélation qui rend Perceval capable de devenir Roi du Graal, lui est donnée le jour du Vendredi Saint. C'est dans la fraîcheur du renouveau printanier qui l'entoure, qu'il entend et comprend les paroles graves de Trevizent. Il prend conscience alors du sens de ses propres faiblesses et peut les mettre en rapport avec le Mystère du Golgotha. Il reçoit alors le diagnostic d'un Médecin très sage et il en connaît le remède. Il s'agit d'une révélation de Raphaël. Et à notre époque aussi, c'est au printemps que nous pouvons le mieux nous ouvrir à toutes les inspirations

de Raphaël, elles nous enseignent au sujet de la nature de notre maladie et du pouvoir guérissant de la Résurrection. Nous pouvons célébrer la fête de Noël dans la douce lumière de Gabriel, et dans cette mesure c'est un festival pour les enfants, et pour l'enfant qui est en tout homme. Si par la pensée, nous nous dirigeons vers l'automne, nous rencontrons le grand combat de la fête de Michaël, qui nous incite à combattre la nature-dragon de la paresse et de l'anxiété intérieures. Le Perceval qui est en chacun de nous, doit s'éveiller à l'ensemble de la vie de l'année.

Il y a pourtant encore un être mystérieux dont parle la Bible et les recherches spirituelles de Rudolf Steiner, bien que très discrètement. Dans le silence de l'été, à partir du jour de la St Jean Baptiste, nous pouvons sentir une qualité d'atmosphère qui est très différente de celle des autres atmosphères de la nature, un questionnement profond. C'est comme si l'homme devait être amené à se souvenir qu'il n'appartient pas seulement au monde qu'il connaît, mais aussi à quelque chose d'entièrement différent, quelque chose qui dépasse tous les futurs et les passés qu'il est capable d'imaginer. Le temps est redevable à l'éternité. Un grand esprit parle à l'homme de tous ces mondes auxquels il appartient et qu'il doit servir dans leur évolution ; un esprit parle au plus profond de la conscience humaine et cet esprit a pour nom Uriel.

Toujours ensemble, les Archanges appellent les hommes à se découvrir les uns les autres de façon plus élevée que dans les préoccupations de la vie quotidienne. En recherchant leur royaume, nous sommes aidés par un souffle majestueux qui traverse le monde.

3. Les Archées

De la naissance à la mort, nous vivons nos heures de veille dans le monde des sens, et celui-ci imprime en nous le sens d'une réalité. Ce monde est plus riche et plus divers en caractère que nous ne le remarquons en général. Certains sens marquent tout particulièrement l'homme comme il est aujourd'hui, dans la sensation d'une réalité à laquelle on n'échappe pas. Lorsqu'il touche un objet dur ou qu'il tente de bouger quelque chose dont il ressent la lourdeur, ces expériences semblent garantir qu'il est bien en train de rencontrer une réalité. Par contre, s'il entend prononcer un mot, il peut être enclin à sentir que celui-ci est, d'une certaine façon, moins réel qu'une pierre ou un morceau de bois.

Il est possible de différencier les sens, d'une manière qui forme une sorte d'échelle de qualités variables en réalité qu'ils nous transmettent. Par le toucher, nous semblons rencontrer les objets extérieurs à notre corps de la manière la plus catégorique, en dehors des limites de notre corps donc. Mais il nous est possible de ressentir, de façon très puissante, des états intérieurs au corps — le confort ou l'inconfort, la vitalité ou la fatigue, par exemple. Le sens qui nous renseigne à ce sujet, peut-être appelé le sens de la vie. Nous avons ensuite un sens qui nous renseigne sur les rapports qu'entretient notre corps avec le poids et la légèreté, c'est le sens de l'équilibre, fortement connecté avec lui, le sens de nos propres mouvements.

Depuis notre tendre enfance, nous avons à faire avec ces quatre domaines au travers de nos efforts de volonté. Nous en venons ensuite aux sens auxquels nous répondons très fortement par nos sentiments : ceux de la chaleur, du goût, de l'odorat et de la vue. Chaleur, odeur, et goût sont encore reliés intimement à la perception de nos conditions corporelles. Par contre, avec la vue, il semble que nous atteignons à une plus grande objectivité ; nos sympathies et nos

antipathies ne nous pressent plus avec autant d'insistance. Et nous voyons beaucoup de choses que nous ne pouvons pas toucher : le ciel bleu, les étoiles, l'arc-en-ciel, les ombres, et bien d'autres choses.

La vue est en rapport avec une triple rencontre ; rencontre avec la lumière, la surface des choses et avec nous-mêmes. Entendre, nous fait découvrir des qualités qui reposent derrière les surfaces des choses ; le vent dans les arbres, par exemple, nous fait participer à la rencontre de la nature intime de l'air avec la nature intérieure des branches. Le son ouvre la voie vers les sentiments que vivent d'autres êtres sentants. Nous commençons à partager la peine d'un animal qui crie ou le chant triomphant et joyeux des oiseaux. Des sens plus subtils encore, viennent à notre aide lorsque nous écoutons des êtres humains ; le sens de la parole, et le sens de la pensée que cette parole exprime. (En anglais, il existe cette phrase admirable : « *I see what you mean* = je vois ce que tu veux dire ». Des expressions similaires existent dans d'autres langues, elles montrent que nous ressentons la parole d'autrui comme quelque chose qui peut être comparé à la vue, au goût, ou même à l'odorat.) Et pour terminer, lorsque des personnes se rencontrent sans forcément parler, mais le cas échéant, en se regardant seulement, le sens de l'individualité d'autrui entre en action ; nous utilisons ce qu'on peut appeler le sens humain le plus délicat, le sens du je chez l'autre — qui ne nécessite pas de nous transmettre ce qui est affirmation de soi chez l'autre, mais simplement la présence d'un autre être capable de percevoir et de penser.

Par la naissance et la prime enfance, nous sommes plongés dans cet océan abondant et multiforme de perceptions ; dans le sommeil et la mort, nous en sommes retirés afin de vivre dans un autre monde de réalités. Et il est facile de supposer que les hommes durant leurs heures de veille sur Terre, eurent toujours exactement la même expérience des sens que celle que nous connaissons à notre époque. Certaines récits de réincarnation ont l'air de confirmer ce fait. Comme si chaque vie apportait les mêmes délices et les mêmes peines, les mêmes formes et les mêmes couleurs, la même expérience lumineuse ou confuse de ce que les autres disent. Mais une lecture attentive de ce qu'on écrivait, il y a quelques siècles à peine, peut montrer que la question n'est pas aussi simple. Lorsque nous nous réincarnerons, ce n'est pas le même monde que nous voyons. Au fil des âges, les contours des choses sont devenus plus définis, les processus plus calculables. Nous sommes beaucoup moins conscients de la présence des êtres divins dans les choses que nous l'étions lors d'incarnations plus éloignées dans le temps. Même aujourd'hui, de subtiles différences s'observent dans la conscience d'êtres humains natifs de différentes parties du monde. Et pourtant, ce qui a été dit à propos de la puissante transmission de réalité que confère le sens du toucher, et la réponse sentimentale qu'engendrent ce que nous pouvons appeler les sens médians, reste valable. Nous sommes des hommes de notre époque et fûmes des hommes d'un autre âge, mais avec des sentiments plutôt différents au sujet de la frontière entre le spirituel et le physique.

De même qu'il existe des êtres spirituels, les Archanges, qui conduisent les âmes qui s'incarnent vers la communauté de peuple qui leur convient, et inspirent l'histoire de ce peuple, de même, il existe des êtres spirituels qui guident l'âme au travers des civilisations successives qu'ils conforment afin de procurer les justes expériences à ceux qui s'y incarnent. Ces esprits sont appelés en grec, *Archai*, un mot qui peut être rendu par « Princes ou Principautés » ; le sens originel signifie qu'ils sont les premiers au-dessus d'une multitude, porteurs des desseins qui vivaient au commencement des choses. Rudolf Steiner en parle comme des « Esprits de la Personnalité ». Ils configurent les civilisations successives afin que l'homme développe sa personnalité terrestre, s'étant senti d'abord, dans des époques anciennes, membre de communautés tribales, puis, en passant par des étapes où sa condition humaine lui fut donnée de

l'extérieur, pour l'amener finalement jusqu'à l'éveil de la liberté qui doit lui permettre de choisir les buts et les tâches de sa vie pour lui-même.

Les Archaï, ou Archées, vivent dans un enthousiasme incandescent pour l'éveil de l'homme à une compréhension et une action libres. Alors que les Anges sont apparentés à l'écoulement patient des eaux et les Archanges aux souffles des vents, les Archées sont des esprits ardents, un amour enflammant et purifiant. Et de même que les Archanges souhaitent que les nations qui leur sont confiées vivent comme une partie d'un grand chœur où chaque voix contribue à l'accord avec les autres, les Archées voudraient que chaque âme apporte sa contribution au développement total de l'homme, depuis les tout premiers débuts de l'histoire jusqu'à son accomplissement, de l'Alpha à l'Oméga.

Pour les Archées, un âge devient froid et se fige, lorsqu'il sombre dans les répétitions et les routines stériles. Ils veulent que l'homme regarde l'œuvre de son époque et des précédentes, avec un enthousiasme semblable au leur. Ils aident les hommes et les femmes à prendre part des manières les plus diverses à l'œuvre créatrice de chaque civilisation. En général, à chaque époque de l'humanité, une âme a besoin d'une incarnation féminine et d'une incarnation masculine. Dans le passé, les incarnations masculines ont été fortement colorées par l'action et les incarnations féminines par la souffrance. Les expériences créatrices qui pouvaient être réalisées par les hommes et les femmes furent souvent très différentes ; et c'est par cette variété qu'ils ont été capables de purifier et d'affiner l'expérience des sens de diverses façons. Toute activité, même la plus ordinaire, était ressentie, dans un passé lointain, comme un culte rendu à un Dieu ou à une Déesse, qu'on invoquait avant de commencer. Les choses terrestres ne pouvaient être touchées ou transformées correctement, que dans une atmosphère de vénération et de prière.

Comme nous avons essayé de le voir, les Anges sont concernés par la sensibilité de notre pensée et par le caractère intime des relations personnelles. Les Archanges inspirent et cherchent à influencer le caractère de la parole humaine. Ils conduisent le développement du langage pour qu'il devienne un pont véritable entre les âmes humaines. Les Archées, eux, sont profondément attentifs à tout ce qu'un être humain fait et réalise, particulièrement lorsque ce travail possède une signification pour de larges cercles de gens et pour la vie de la nature. Et en définitive, c'est le cas pour tout ce que nous faisons. Lorsque nous dormons, les Archées observent si pendant la journée écoulée nos actes furent bénéfiques pour le monde dans lequel nous vivons pendant la journée. Du temps où les hommes ressentaient leur travail comme un culte consacré êtres divins, celui-ci était accepté dans le royaume des Archées. Pour l'homme moderne, il est très difficile d'imaginer que le travail ordinaire est en rapport avec des êtres spirituels. Et si le nom de Dieu est invoqué en relation avec les choses quotidiennes, c'est souvent sans la vénération nécessaire et sans profondeur. Il n'y a pas si longtemps encore, les hommes pouvaient faire appel à la Divinité et aux êtres spirituels afin de les aider dans leurs tâches, jusque dans les détails d'un travail terrestre, sans être incongrus ou triviaux. Encore une fois, on trouve de merveilleux exemples de ceci dans le recueil des versets d'Alexandre CarMichaël. Beaucoup parlent du travail du berger:

Les trois qui sont là-haut dans la Cité glorieuse,
Gardiens de mon troupeau et de mon bétail
Les guidant dûment dans la chaleur, la tempête et le froid,
Avec la bénédiction de la Puissance, qui les conduit
Depuis les hauteurs là-haut, jusqu'au bercail ici-bas.

Le nom d'Ariel de beauté florissante,
Le nom de Gabriel annonciateur de l'Agneau,

Le nom de Raphaël, Prince de Puissance,
Les entourant et les sauvant. **(16)**

Dans certaines parties des Iles Occidentales de l'Angleterre, le travail de tisserand était principalement réalisé par les femmes, dans d'autres par les hommes. Mais le métier à tisser lui-même était ressenti comme un être féminin. On connaissait une prière pour le travail du Samedi, une invocation lancée sur la semaine à venir:

*In name of Mary, mild of deeds,
In name of Columba, just and potent
Consecrate the four posts of my loom,
Till I begin on Monday.*

*Her pedals, her sleay, and her shuttle
Her reeds, her warp and her cogs,
Her cloth-beam and her thread-beam,
Thrums and the thread of the plies.*

*Every web, black, white, and fair,
Roan, dun, checked, and red,
Give thy blessing everywhere,
On every shuttle passing under the thread.*

*Thus will my loom be unharmed
Till I shall arise on Monday;
Beauteous Mary will give me of her love,
And there shall be no obstruction I shall not overcome. **(17)***
[intraduisible en français, *ndt*]

Dans de tels vers, qu'ils proviennent de la tradition chrétienne ou remontent à d'anciennes cultures primitives dont nous possédons quelque écrit, on compare souvent explicitement le travail des hommes au travail des esprits célestes ; et il se peut que cette comparaison soit toujours présente ici en filigrane dans l'atmosphère sous-jacente aux mots. Les puissances célestes sont des « bergers » préservant l'homme du danger ; elles sont les « tisserandes » de la destinée humaine. Vishvakarma est le « charpentier » du monde, Héphaïstos, le Dieu qui travaille comme « forgeron ». Dans la Rome antique, l'homme devait déposer ses armes devant la porte gardée par Janus et approcher d'un cœur humble et doux, le foyer béni par Vesta.

Il était naturel pour les hommes d'éprouver de tels sentiments, lorsque tant de choses qu'ils faisaient, étaient plus proches des grandes activités archétypes, qu'ils considéraient comme ayant été enseignées à leurs ancêtres, par des Dieux ou les héros proches des Dieux. Les êtres humains voyaient en chacun d'eux si le travail était bon et fait avec amour. S'il convenait à la communauté, il l'était aussi pour les êtres spirituels vers qui sa signification serait apportée par les âmes durant leur sommeil. Un Dieu nommé « Mercure », en latin, était plus concerné par les nombreux changements dans le caractère du travail humain que les autres. On considérait les êtres spirituels sous-jacents à ce nom comme étant en rapport avec l'une des activités les plus sacrées et les plus anciennes que l'humanité connaisse, le travail du guérisseur. Dans presque toutes les anciennes civilisations, les hommes qui recherchaient un guérisseur, devaient s'en aller

vers des contrées étrangères, tout comme les guérisseurs devaient eux aussi voyager, afin d'approfondir la connaissance de leur art et rencontrer les gens qui avaient besoin de leur aide. D'autres servants de la puissance de Mercure agissaient de même, et se firent connaître en formant des communautés nouvelles, grâce aux choses précieuses et rares qu'ils détenaient, et dont certaines servaient elles aussi à guérir. Le travail du marchand commença, et il possède encore son exemple divin. Les mots véritables de « marchand » et de « commerce », sont en rapport linguistique avec le nom Mercure. Mais il semble que dans le langage indo-européen primitif, avant qu'il se diversifiât dans ces rameaux principaux, il n'existait pas de terme désignant cette occupation ou la personne qui l'exerçait.

Ce que le marchand proposait, était le résultat du travail d'un autre. Le métal précieux, les bijoux, avaient été découverts ou extraits du sol, les peaux et les fourrures récoltées par le chasseur. Mais celui qui obtenait les biens dont le marchand assurait la provenance, n'était pas en contact avec l'homme qui les avait produits, et le marchand pouvait éventuellement l'abuser à leur sujet. Ainsi, l'origine de l'argent trouve ses sources dans le travail du marchand, mais aussi dans la possibilité d'une tromperie. Ici aussi, la bénédiction des Dieux fut d'abord invoquée. Beaucoup de monnaies primitives portèrent l'effigie de la divinité de la cité, sorte de garantie céleste de l'origine et de la qualité du métal dont elles étaient forgées. Lorsque les hommes commencèrent d'abord à y graver *leur* image et leurs inscriptions, ce fut comme une sorte de blasphème, une comparaison imprudente entre les mortels et les immortels. Et les idées humaines concernant les valeurs d'échange et de troc, se séparèrent des idées célestes. Ce qui fut visiblement autrefois une place de marché, où vendeurs et acheteurs se rencontraient, se mit à s'étendre sans cesse, jusqu'à notre époque où elle couvre la Terre entière. Avec son extension, le degré de spécialisation s'accrût, les machines furent capables de réaliser de plus en plus de travaux ; et les hommes emportèrent dans leur sommeil, les conséquences de ce travail qu'ils étaient de moins en moins capables de comprendre, et au sujet duquel ils s'abusent éventuellement eux-mêmes.

À notre époque renaît un désir, une nostalgie largement répandue d'en revenir à des activités plus proches des archétypes célestes. Cultiver, pêcher, tisser, travailler le bois - de telles occupations, commencent à n'être recherchées que pour le plaisir qu'elles procurent. Et pourtant une sorte de nécessité impérieuse, mais difficile à saisir, impose que tout le monde ne puisse pas faire ce choix. Le passage du village à l'économie mondiale, n'est pas une erreur en soi. Les Archées ne nous ont-ils pas conduits dans cette voie ? Le changement dans le caractère du travail humain, contribue vraiment au développement de la liberté humaine. Les anciennes communautés maintenaient les hommes et les femmes dans l'état et la tâche pour lesquels ils étaient nés. Aujourd'hui, une vaste et ouverte opportunité de choix existe, et souvent déconcertante, dans de nombreux pays du monde. Nous avons vu qu'il est parfois possible, en une seule vie, de changer plusieurs fois d'occupations, et sans qu'elles soient nécessairement dictées par les circonstances extérieures, mais éventuellement suscitées par des intuitions personnelles, en considérant intérieurement les besoins des autres. Le travail qu'on effectue pour des gens que nous ne voyons pas, n'est pas forcément une chose froide et impersonnelle, si nous avons un certain sentiment de l'humanité dans son ensemble. Et ceci est le point crucial du problème. Un conducteur de train, par exemple, peut se sentir profondément responsable envers les gens qui voyagent derrière lui, même s'il n'en a jamais vu aucun - et cela pourrait être bon qu'il en rencontrât. Il devient de plus en plus possible, que nous nous formions une image des joies et des peines, des désirs et des besoins, qu'éprouvent les gens dans les circonstances les plus variées et les plus éloignées de nous dans l'espace. On pense souvent, que l'amour pour l'humanité dans son ensemble ne peut être qu'un amour bien mince, pourtant et de toute évidence, ce n'est pas toujours vrai.

Chaque type de travail, permet à l'homme qui le pratique, d'apprendre à mieux comprendre sa signification pour le monde ; cette compréhension peut s'emplier de chaleur, la chaleur du désir désintéressé de servir les besoins d'autres hommes, aussi différents qu'ils soient en aspect et caractère. Un travail, aussi inintéressant qu'il puisse paraître, est, considéré de ce point de vue, en parfait accord avec ce qu'en attendent les buts des Archées. Mais de nombreuses choses dans l'organisation économique d'aujourd'hui, entravent le développement de cette compréhension du travail. Elles tendent à l'obscurcir par toutes sortes d'égoïsmes de groupe ; du nationalisme agressif, par l'avidité du pouvoir et du profit appartenant à certaines activités commerciales ou professionnelles, peuvent avoir une influence pernicieuse sur ce qui est fait.

Dans le Nouveau Testament on parle d'un « Archonte » qui est l'adversaire du travail des Archées. Il est décrit comme « le législateur de ce monde » (18), et n'a rien à faire avec l'Esprit du Christ. Sous son influence, les gens peuvent considérer naturelles et acceptables toutes sortes de distorsions dans l'ordre économique, alors que celles-ci furent engendrées par l'arbitraire d'un pouvoir où le désir du pouvoir. Cet « Archonte » essaye d'arracher l'époque présente du contexte des époques passées, ou de celui qu'il devrait prendre dans le futur, un contexte conforme aux objectifs les esprits d'où l'homme tire son origine. À l'heure actuelle, la marque laissée par « le prince de ce monde », est plus évidente pour ce qui est les nombreux faits qui impressionnent nos sens, surtout dans les villes, que la signature de l'Archée véritable. Même lorsque nous visitons de grands témoignages d'un autre âge, Stonehenge par exemple, il est parfois difficile d'atteindre la tranquillité ou l'imagination active nécessaire, pour pressentir les desseins que se site renferme.

Par notre travail, nous ne nous influençons pas seulement les uns les autres, mais nous influençons aussi les esprits qui nous « adombrent ». Tout ce que nous faisons, a des conséquences pour la Terre entière. C'est seulement dans ce siècle, que cette prise de conscience, presque universelle, s'est produite sous l'impact d'événements inéluctables - quoique dans les époques précédentes, on était conscient de cela, mais d'une autre façon. Nous sommes confrontés à l'empoisonnement des oiseaux, la destruction des espèces sauvages, la pollution des mers et de l'atmosphère. Nous commençons à douter du bien fondé d'une croyance qui considère que l'homme et ses désirs sont les seuls critères pour décider de ce qui est à réaliser sur Terre. Mais même si nous commençons à prendre en compte le droit des animaux, des êtres végétaux, des mers et des montagnes, et à leur accorder une existence propre, nous négligeons encore la moitié des habitants de la Terre. D'autres époques virent ce que nous ne voyons présentement pas, à savoir elles perçurent le règne des êtres élémentaires qui nous entourent. Les Archées nous ont guidés vers une certaine clarté de perception sensorielle, au travers de laquelle nous sommes avertis sur ce qui peut être compté, mesuré, pesé. Nous avons en vérité outrepassé leurs intentions en laissant les sens nous « sur-impressionner » par la réalité et la solidité de ce qu'ils nous révèlent ; nous avons permis qu'ils nous abrutissent plus qu'un peu. Maintenant, les Archées cherchent à nous éveiller aux qualités plus délicates de tout ce qui parvient au travers de ces mêmes sens, particulièrement les contrastes subtils de couleur à couleur, de ton à ton. Nous pouvons remarquer, que ce que nous percevons, dépend énormément de ce que nous recherchons. Si nous sommes en quête d'objets, les sens nous parleront d'objets. Si nous regardons le mouvement comme une série de positions, ils nous parleront de positions. Si nous voulons voir des ombres, du gris au noir, nous les verrons aussi de cette manière. D'un monde de grande abondance et délicatesse, nous ne choisissons que ce qui nous croyons qu'il nous est nécessaire, et courons ainsi le risque de tout déformer, exceptés les aspects les plus grossiers de notre environnement.

Mais, nous sommes environnés d'êtres qui aimeraient que nous accordions plus de vénération à l'égard de nos sens, afin que nos expériences se rapprochent des leurs. Pour eux, les objets en eux-mêmes sont d'un intérêt très limité. Ils se sentent concernés par les relations ; les rencontres, les participations des êtres et des substances. Comment une racine trouve son chemin à travers le sol, comment une feuille pousse, comment la fumée sort d'une cheminée, comment un arôme pénètre un nez, - voilà ce qui est important pour eux. Ils ne cherchent pas à posséder les choses comme nous inclinons à le faire. Le changement est leur élément naturel, la rigidité, un effort qui leur est insolite. Ils aimeraient que l'homme soit plus actif, tant dans ses sens que dans tout son être. L'homme les aide à se libérer de leurs charges, lorsqu'il s'efforce de comprendre le monde, lorsqu'il est industriel, heureux, plein d'espoir et de respect. La stupidité, l'insouciance, les sentiments moroses et maussades les affligent grandement. À notre époque, nous créons de nouveaux fardeaux pour ces esprits des éléments. Car, de même que certaines créatures et certaines plantes ont besoin de haies, beaucoup d'êtres élémentaires ont besoin des limites et de rencontres qu'impose la nature, et que nous trouvons naturelles nous aussi. La monoculture est une chose terrible pour eux. Même une plante bénéfique peut devenir redoutable, si on la reproduit par millions d'exemplaires. Un champ, dont les dimensions et l'aspect sont idéaux pour une moissonneuse, peut être de proportions erronées et néfastes pour les élémentaires, qui maintiennent le céréale en bonne santé. Il peut se passer un temps long, avant que les conséquences d'une telle attitude montrent leurs effets dans des statistiques agricoles ; les gens notent d'abord le déclin de l'arôme ou du parfum, mais en définitive aussi des rendements.

Ce n'est pas seulement à cause de l'invasion de l'agriculture par la technologie que nous posons de nouveaux problèmes aux êtres élémentaires. Tout ce que nous faisons, pénètre d'une façon ou d'une autre dans leur royaume. Notre sens du toucher, par exemple, essaye souvent de nous signaler si une substance va être utilisée avec le sentiment approprié de ce qu'elle est ou non, car c'est seulement dans la tête que nous sommes isolés de ces esprits ; autrement, nous sommes immergés dans leur vie. Lorsque nous sommes sensibles à une forme de beauté quelconque, nous leurs sommes très proches - bien que pour eux, la beauté ou son absence soient des questions plus importantes qu'il peut sembler pour nous.

Ce monde élémentaire, tout comme le reste de la nature, est d'une grande diversité. Certains de ces êtres jouent un rôle particulièrement bienfaisant dans l'ordre général des choses, tandis que d'autres sont plus destructeurs ou imbus d'eux-mêmes. La tradition nous parle de quatre catégories, très utiles aux plantes et aux animaux, et en général, fidèles aux buts des Hiérarchies. Leurs noms traditionnels sont: gnomes, ondines, sylphes et salamandres. Les gnomes se meuvent avec aisance à travers les pierres et les minerais, ils prennent soin du développement des racines. Les ondines vivent dans le jaillissement de l'eau et les montées de sève, aidant la plante dans son ascension vers l'air et la lumière. Les sylphes volent avec les vents, effleurant feuilles et pétales de leurs gracieux pouvoirs. Les salamandres ou esprits du feu, travaillent à la maturation du fruit et de la graine, brillent de contentement dans l'air estival et automnal. Bien que les élémentaires soient d'une nature moins élevée que les esprits des Hiérarchies, ils possèdent une parenté intime avec les Anges, les Archanges et les Archées. Rudolf Steiner les surnomme « progénitures » des esprits des Hiérarchies ; Les gnomes des Archées, les ondines, des Archanges; les sylphes des Anges. Les esprits du feu, semblent avoir une origine plus complexe et plus mystérieuse.

Au sein du règne humain, les relations entre parent et progéniture sont quelquefois énigmatiques. Et, il peut sembler difficile de mettre en rapport l'amour créatif brûlant des Archées, avec l'intelligence scintillante des gnomes, laquelle apparaît parfois dédaigneuse, bien qu'ils *peuvent* faire preuve de cette qualité seulement lorsqu'ils observent les hommes. À l'égard

de la Terre dans son ensemble, les gnomes sont d'une patience et d'une dévotion sans limites. Comme les Archées dont ils proviennent, ils se sentent concernés par son durcissement progressif et son éventuelle désintégration. La Terre mourra, tout comme chaque être humain doit mourir. La question est plutôt de voir comment nous et la Terre évoluons en vue de cette mort. L'irresponsabilité de l'homme menace de la détruire prématurément avant que l'entièreté de ses desseins ne se soit accomplie.

Les relations qu'entretiennent les gnomes avec la vie et la mort de la Terre, peut se comparer avec celles des Archées envers les civilisations successives. Chacune de celles-ci configure une foule de choses matérielles - temples, cités, œuvres d'art et outils. La majeure partie d'entre eux est détruite et ne laisse que peu de trace. Si ce n'était le cas, il n'y aurait pas d'espace pour les civilisations futures. L'Archée véritable accepte ce fait et veille à ce que l'essentiel de chaque réalisation passe dans le monde spirituel où cela continue de vivre. Mais il existe beaucoup d'esprits trompeurs qui séduisent l'homme par l'illusion de la permanence - à la fois des choses qu'il crée, et surtout des institutions. Ils cherchent aussi à inspirer la pensée qu'une civilisation va durer, voire persister, en se développant toujours dans la même direction. Que notre monde actuel, par exemple, vivra et construira toujours en produisant toujours plus de machines, toujours plus complexes, sans qu'apparaisse un changement véritable ni dans nos esprits ni dans nos cœurs.

L'homme vient à l'aide des esprits élémentaires, lorsqu'il fait des choses d'apparence extérieure simple, mais qui engendrent de grandes idées chaleureuses. Au cœur de chaque civilisation il y a toujours eu de tels actes rituels. Une conviction religieuse vit et grandit, non pas essentiellement à cause de ses enseignements, mais parce que de tels actes sont donnés et ressentis profondément. Il est impossible d'accomplir ces actes rituels dans leur pleine signification si les choses matérielles sont considérées sans aucune vénération, comme des choses matérielles sans plus. Lorsque, par exemple, l'eau est utilisée dans le baptême chrétien, nous avons besoin de certains sentiments sur le mystère de l'eau, de certaines idées au sujet du rôle qu'elle assume dans l'univers, qui ne soit pas limités aux conceptions de la chimie et de la physique ordinaires. Une découverte des plus récentes années, y contribue, depuis que nous avons observé les corps du système solaire dépourvus d'eau et avons ressenti par contraste, la félicité que représente notre Terre voilée de brumes. Lorsqu'un baptême est célébré avec la conscience de la façon dont l'eau sert le mystère entier de la naissance, comme la forme du baptême célébré dans la Communauté des Chrétiens nous y porte, alors nos sentiments pour l'eau dans son usage journalier, peuvent eux aussi commencer à se transformer. Tous les sacrements, tels qu'ils ont été rénovés durant ce siècle par la Communauté des Chrétiens, aident à cet approfondissement de la vie des sens, qui est nécessaire à notre époque ; y sont inclus tous les douze sens, tels que nous les avons mentionnés au début de ce chapitre. Ce qui existait auparavant en nous, à des niveaux très différents et souvent en conflit les uns avec les autres - nos jugements du bien et du mal, notre sens de la beauté et de la laideur, nos sympathies et nos antipathies - commence à s'unir en nous, de façon plus harmonieuse et plus lumineuse.

Il fut nécessaire que l'humanité dût vivre au sein d'un monde qui semblât vidé de ses qualités morales, régît uniquement par certains principes mathématiques ou peut-être même par le hasard. Dans un tel univers, l'homme doit rechercher au plus profond de son être, un but à son existence. Par la présence d'un petit germe d'amour en lui, ses perceptions et ses idées commencent à se transformer. Il rencontre plus d'une fois des esprits vivants et sentants, différents de lui, mais qui eux aussi ont leurs buts ; et son but à lui peut s'accomplir en harmonie avec les leurs. Le monde physique qui semblait avoir une signification si limitée, commence alors

à montrer des effets prometteurs qui persisteront alors que toutes les choses matérielles auront disparu. S'il n'y a pas d'amour désintéressé dans ce que nous faisons, il ne peut y avoir de conséquences de poids ; ce qui est fait en réponse authentique aux besoins humains, continuera de vivre. L'Évangile de St Luc, cite l'histoire du Bon Samaritain comme une partie de la réponse à la question: « Que vais-je faire pour hériter de la vie éternelle? ». (Ce récit ne doit pas être uniquement considéré comme une simple parabole. Il a pu y avoir un Samaritain physique qui l'eût vécue, pour autant que l'auberge dans laquelle il entra, eût existé elle aussi. Mais cette histoire compte néanmoins aussi, parmi les plus grandes paraboles.)

Les Archées cherchent l'éternité au sein du temporel. Cela fait partie de leur grande préparation en vue de la tâche qui se trouvera devant eux, lorsque notre univers présent sera révolu. Ils s'élèveront alors au rang de créateurs de mondes, et feront sortir de l'invisible, en accord avec les desseins émanant de puissances encore supérieures, un nouveau Ciel et une nouvelle Terre.

SECONDE HIÉRARCHIE

4. Exousiaï — les Esprits de la forme.

Lorsque nous nous approchons en pensée des êtres des Hiérarchies spirituelles, et essayons de remonter à partir des Archées jusqu'aux êtres appelés en grec « *Exousiaï* », nous en venons à une grande transition. Car ce qui est accompli pour l'homme par les Anges, les Archanges et les Archées, est essentiellement un travail sur l'âme humaine qui peut être comparé à celui d'un enseignant ou d'un guide. Par contre, ce que réalisent les êtres de la Seconde Hiérarchie, est très différent de tout ce qui peut être fait par l'homme. Ce sont des créateurs ; dans l'immensité de l'espace, ils appellent la vie à l'existence et transforment les choses vivantes au cours de longues périodes de temps. Parmi tous les processus que nous rencontrons sur terre, ce que nous percevons comme étant les effets du Soleil sur les choses vivantes, est ce qu'il y a de plus comparable à leur pouvoir. Mais nos sens n'atteignent pas directement la réalité où ces êtres se manifestent. Nous sommes conscients de la lumière du Soleil – pourtant, ce que nous voyons n'est pas la lumière elle-même mais, comme cela fut déjà décrit, le résultat de sa rencontre avec les surfaces des objets. La lumière et l'obscurité qui nous sont familières, étendent un voile devant nous, dissimulant d'autres lumières, d'autres formes d'obscurité, beaucoup plus riches en changements, et cependant plus durables. Tout ce qui vit et croît, dépend de ce royaume situé hors de portée de nos sens. Il s'ouvre à des organes de perception plus affinés qui sont, à présent, en train de commencer à se développer au sein de l'humanité ; et il se peut que nous soyons incités à une certaine conscience de cela, lorsque nous passons de la conscience de veille au sommeil ou inversement.

Il n'y a pas de termes traditionnels satisfaisants pour décrire ce royaume. Rudolf Steiner utilise des mots qui peuvent être rendus en français par : « éthérique », « d'éther », ou de « forces formatrices ». On doit appliquer aux événements de ce domaine des genres différents de géométrie et de mathématiques, qui existent déjà effectivement, mais restent peu connus. Une partie de ce qui se déroule dans ce royaume fut toujours comparée à notre expérience du son ; mais il s'agit de sons qui ne sont pas portés par les vibrations de l'air ou d'autres substances matérielles. Ainsi dans les anciens récits de la Création, nous trouvons des descriptions d'êtres divins qui parlent, et dont les mots possèdent le pouvoir de susciter de profonds changements cosmiques. Le monde tel que nous le connaissons est le résultat de ces paroles prononcées par les êtres divins. Dans l'épopée finlandaise du « *Kalevala* », un vieux sage dit à Vainamoïnen, que le grand fleuve de sang qui s'écoule de sa blessure peut être arrêté par les mots véridiques de la compréhension :

*Stemmed before were greater torrents,
Greater floods than this were hindered,
By three words of the Creator,
By the mighty words primeval.
Brooks and streams in cataracts falling,*

*Bays were formed in rocky headlands,
Tongues of land were linked together. (19)*

« De plus grands torrents furent autrefois endigués,
De plus grands déluges que celui-ci furent arrêtés,
Par trois paroles du Créateur,
Par le Verbe primordial et sacré.
Ruisseaux et courants furent maîtrisés,
Maints fleuves puissants, en cataractes brisés,
Dans le rocher des caps, les baies creusées,
Langues de terre furent ensemble reliées. »

À la fois dans le Nouveau et l'Ancien Testament, il existe des descriptions similaires. L'Evangile de St Jean parle du Verbe qui était avec Dieu, et de la façon dont toutes les choses vinrent à l'existence par l'activité du Verbe. Il convient de se souvenir que le terme Grec « *Logos* », était plus riche et plus vaste en signification que tout ce que nous pouvons dire aujourd'hui. Il incluait ordre et proportion, signification et pouvoir. Pour ceux qui furent éduqués sous l'influence de l'ancienne philosophie grecque ou hébraïque, ou des deux, cela ne posait aucun problème de continuité lorsque St Jean poursuivait par « en lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes ».

Dans la Genèse, le premier grand acte de la création est généralement traduit par « Et Dieu dit, « que la lumière soit » ; et il y eut de la lumière » (20). On devrait se souvenir qu'ici, la lumière n'est toutefois pas différenciée en lumière du Soleil, de la Lune et des étoiles ; tout ce qui suit doit être relié à cette lumière des premiers commencements. Qui est-il, Celui qui apporte cette lumière à l'existence à travers la puissance du Verbe? Il pourrait sembler superflu de poser cette question. N'est ce pas « le Dieu Unique à qui la Loi rend son culte, et à qui tous les Prophètes rendent témoignage ? » Les termes utilisés en Hébreux sont Elohim (un pluriel! *ndt*) ; et mainte critique érudite de la Bible Hébraïque s'interrogea sur l'emploi de ce pluriel ainsi que de celui de « Yahwé ». Le nom « Elohim » est un pluriel, et plus loin, le texte parle des Elohim en disant « nous » et « notre image ». Généralement, on considère ceci comme un pluriel de majesté, exprimant la suprématie divine. Mais les formes prises par le langage dans d'autres anciens écrits sacrés et dans les « déclarations solennelles », sont à considérer avec sérieux. Nous avons essayé de voir comment dans les temps passés, un roi ne se considérait absolument pas seulement comme un individu solitaire, mais comme le dépositaire de desseins que les mondes spirituels lui apportaient. Dans ses discours, l'Archange de sa région, ou d'autres puissances spirituelles plus élevées que ce dernier, devaient s'entretenir avec lui. Le « nous » était alors ressenti comme réel et pas seulement comme une forme. Plus tard dans la Genèse, lors de l'Annonciation d'Isaac, on peut lire de merveilleuses phrases de transition parlant du Dieu Unique ressenti comme Un et néanmoins différencié en êtres séparés (21).

L'homme moderne est souvent tenté de rechercher des « soit... soit ». Par exemple, si quelqu'un dit quelque chose, est-ce dit soit par Dieu, soit par un Archange ? Pour les écritures anciennes, par contre, l'un n'exclut pas l'autre ; quelque chose est dit en même temps par Dieu et au travers d'un Archange. En fait, un Archange véridique ne parle pas sans que le Divin ne parle à travers lui. Donc ce n'est pas un rejet de la traduction « Dieu », si on affirme que « Elohim » est un vrai pluriel et que ce terme attire notre attention vers un rang particulier de ces êtres spirituels. Rudolf Steiner dit que le sens originel de l'hébreux « Elohim », est le même que celui du mot grec

"Exousiaï", tel qu'il est utilisé dans les œuvres attribuées à Denis L'Aréopagite. Ce sont les esprits que nous essayons d'approcher ici, le rang le plus bas de la Seconde Hiérarchie que Rudolf Steiner désigne souvent par « Esprits de la Forme ». Dans la Genèse, c'est leur oeuvre qui est décrite dans les Six Jours de la Création.

Cette œuvre créatrice est généralement comprise par ceux qui étudient la Bible aujourd'hui d'une manière beaucoup trop extérieure et matérialiste. Les Exousiaï ne doivent pas être pensés ici comme créant des objets matériels séparés, mais des archétypes. C'est une des formidables confusions de la pensée moderne que d'imaginer que la réalité dans les époques plus reculées, serait celle que l'homme actuel aurait vue, touchée, et comprise, s'il avait été présent alors. Il n'y était pas : pas plus qu'il n'existait encore de conscience comme la sienne. Il est plutôt irréal de supposer qu'un monde semblable au nôtre était la réalité d'alors. Et il est plutôt difficile de réaliser une telle perception, de la garder ; car le monde d'aujourd'hui, tel que nous le percevons aujourd'hui, continue à résonner à l'arrière plan en notre esprit. Pourtant, ce qui était réel, c'était ce qu'un rang ou l'autre de ces êtres percevait et comprenait alors.

Au début de la Genèse, nous sommes élevés jusqu'au sein de la conscience des Exousiaï, les Esprits de la Forme. Leurs pensées vivantes et resplendissantes sont en train d'amener à l'existence les formes qui, avec le temps, prendront corps, quoique imparfaitement, dans les choses terrestres particulières. Ayant amené ces formes à l'existence spirituelle, non encore matérielle donc, ils se réjouissent dans leur bonté et leur beauté. Ces formes expriment les buts de nombreux êtres plus élevés que les Exousiaï eux-mêmes, et elles abriteront les expériences de nombreux êtres plus petits qu'eux. Le projet des Six Jours était, tel qu'il existait alors, la grande scène sur laquelle il pourrait y avoir de nombreuses rencontres, de nombreuses façons de travailler ensemble, de nombreux conflits et tensions. Les Esprits de la Forme mènent de la lumière primordiale, au travers de la différenciation des eaux et de la terre solide, au travers du déploiement des Cieux, jusqu'aux formes des créatures marines et des oiseaux, pour aboutir à celles des animaux et à celle de l'homme. Il y a une chose à laquelle nous devrions être attentifs. Dans le second chapitre de la Genèse, il est dit: « qu'il n'y avait aucun homme pour fouler la terre » (22) - et s'ensuit, après, la formation de l'homme de la poussière du sol. Ce qui naît à l'existence pendant ces Six Jours, n'est pas encore l'homme terrestre, mais l'archétype spirituel de l'être humain en pensée céleste. La Genèse ne décrit pas deux récits différents de la création plaqués ensemble, mais deux événements dans l'évolution de l'homme, tous deux d'une signification immense : et ces deux événements se produisent à des niveaux différents d'existence.

Sous-jacente au récit des Six Jours de la Création, bien que ce ne soit pas évident ni en hébreu ni dans les traductions que nous en possédons, c'est la conception que dans l'archétype originel de l'homme, les qualités masculines et féminines étaient complètement unies. Ce que les Exousiaï amènent à l'existence, est une image complète et parfaite. Ils dessinent ensemble en une seule forme les forces qui proviennent de toutes les directions de l'univers ; le microcosme en tant que la réflexion parfaite du macrocosme. Ceci a comme potentialité de peupler la Terre et de gouverner toutes les créatures vivantes. Mais les formes de l'homme et de la femme, telles qu'elles sont présentes dans le monde matériel, ne viendront que plus tard, au travers des événements relatés avec une grande profondeur dans le second chapitre de la Genèse. Ève y est décrite, comme ayant été façonnée à partir de la côte d'Adam. Ceci est l'œuvre d'une puissance appelée dès le quatrième verset de ce chapitre: « Yahweh-Elohim ». La description témoigne ici de ce qu'une vie corporelle commence à se dessiner dans les limitations de l'existence terrestre, quoique ce ne sera qu'après la Chute, que de telles limitations prendront effectivement tout leur effet.

Ce fut toujours une tâche difficile pour l'être humain que d'approcher avec ses propres forces de compréhension et d'imagination, l'Archétype originel de l'humanité. Une forme qui n'est ni homme ni femme, ne portant la marque d'aucune race, d'aucune obscurité, d'aucune pesanteur, d'aucune tristesse ou lassitude - comment pourrions-nous imaginer ou nous représenter ceci? La méditation de cette question peut nous aider à comprendre pourquoi il fut longtemps interdit au peuple d'Israël de façonner des images de la divinité. L'homme est pourtant bien cette image, mais qui oserait l'imaginer ou la représenter dans sa forme parfaite? À notre époque, la publicité nous éloigne de cette grave question lorsqu'elle n'hésite pas à user de cette image terrestre pour attirer l'attention du public sur les plus triviaux des produits qu'elle vante.

De quelle façon les Esprits de la Forme sont-ils concernés par l'évolution de l'homme terrestre, dans laquelle l'archétype doit briller? Il est évident que le nom de « Yahweh » doit être en rapport avec cette évolution. Rudolf Steiner parle à plusieurs reprises de la profonde signification de ce nom. On l'utilise pour désigner un être particulier appartenant au rang des Exousiaï. L'archétype de l'humanité est le travail de sept Elohim servant uniment la divinité au-dessus de toutes les Hiérarchies. De ces sept, Yahweh est celui qui assume la tâche spécifique de conduire l'homme vers une relation intime et d'une grande portée avec la Terre. La Chute est l'œuvre de Lucifer ; elle s'accomplit, non par une décision d'éloigner l'homme de la Terre, mais de le rendre si profondément terrestre, si étroitement uni aux choses terrestres, que finalement une Terre déchue serait rachetée à travers lui. Cette conception de Yahweh peut nous aider à comprendre de nombreuses énigmes de l'Ancien Testament.

Lorsque le peuple d'Israël cherchait Yahweh dans la contemplation de sa propre destinée, ils se tournaient en arrière, vers le mystère de la naissance. Chacun était alors renvoyé vers son père et sa mère par Yahweh, comme Isaac fut renvoyé vers Abraham et Sarah. Sa force et ses faiblesses étaient donc comprises de même, lorsqu'il voyait comment ses ancêtres avaient obéi ou désobéi à Yahweh. Sa propre obéissance portait ainsi la promesse d'une bénédiction sur tous ceux qui descendraient de lui. Israël possédait un sens très profond tant de la communauté, que de la responsabilité individuelle. Leur Dieu dit de lui-même: « Je suis le je-suis » (23). Yahweh apporte ce que l'on peut appeler le premier sentiment d'individualité, par l'expérience de la séparation du corps terrestre, dans sa solitude et sa dignité.

Du fait que nous habitons ce corps terrestre, nous ne regardons pas seulement à travers le temps en direction de la naissance, mais plus en avant dans le temps vers la mort. Et ceci est une énigme grandiose pour nous, en vérité la plus grande. Si la forme de l'archétype était présente dans l'être humain, le corps ne serait plus vulnérable ou malade ; il ne tomberait pas sous le pouvoir de la mort. Il n'y a pas de mort dans les Cieux - seulement de la vie qui se transforme et se renouvelle à jamais. Le corps terrestre s'est tant durci qu'il ne peut plus rester l'instrument d'une âme ou d'un Esprit, devenu incapable de le transformer.

Le développement du corps humain sur terre, n'est pas simple, car il était dans les intentions divines, que l'homme devînt un être libre. Son archétype se veut être une demeure pour un être libre. Et lorsque l'âme évolue vers l'individualité, en s'éloignant du sentiment originel et rêveur de communauté, le corps devient plus prêt à la contenir. Les Archées travaillent constamment en vue de ce but. Mais le pouvoir de Lucifer s'est exercé à développer dans l'âme un sens prématuré de la liberté. Un désir ardent pour l'expérience terrestre grandit en l'âme : et il tend à devenir un attachement exclusif aux choses terrestres, à travers lesquelles la liberté peut s'exercer. Mais au même moment où le corps grandit vers une liberté authentique, il souffre de l'intensité des désirs qui émergent dans l'âme. Il devient à la fois trop terrestre et trop fiévreux. Si la diversité des sexes fut apportée par les puissances bénéfiques, Lucifer, par contre, cherche à exploiter ce fait en accentuant de manière unilatérale, par l'action terrestre chez les incarnations

masculines, et par un surplus d'émotions chez les incarnations féminines. L'individualité véritable cherche constamment à redresser cet équilibre.

Lucifer est suivi par son ombre, Ahriman, l'esprit du mensonge. Et il peut être prévu par les puissances bénéfiques que Lucifer et Ahrimane, en conjuguant leurs efforts, pussent être capables de corrompre l'âme et le corps si fortement, au point que les intentions séculaires divines n'aboutissent à rien. Il pourrait ne plus y avoir d'âme capable d'habiter véritablement le corps dont les Exousiaï préparèrent l'archétype.

Dans de nombreuses représentations anciennes de la Crucifixion du Christ, le Soleil et la Lune sont représentés au-dessus de la croix. Il y a là une profonde signification. La Lune représente l'attention et l'intérêt de Yahweh pour le sort de l'homme sur la Terre ; le Soleil, l'attention et l'intérêt portés par les six autres Elohim, qui oeuvrèrent ensemble pour la création de la Terre. La Terre est enténébrée ; la lumière originelle s'y est perdue. Mais sur la Croix, dans le corps de l'homme, là souffre l'être divin vers lequel les Elohim regardèrent autrefois depuis les hauteurs au-delà des Séraphins, et dont le Verbe retentit en eux, lorsqu'ils créaient.

Le Christ vit dans un corps mortel, vulnérable et souffrant. Mais les puissants pouvoirs de l'âme qui grandissent au travers de Sa présence en Jésus, sont la promesse de toute guérison de maladie. Son âme est digne de l'archétype : lorsqu'on dit de lui, « voici l'homme! ». Ceci est vrai comme cela n'aurait jamais été vrai pour personne d'autre. Parmi les êtres célestes, Lui seul expérimente la signification de la mort humaine.

Le jour de la Crucifixion, qui rappelle le Sixième Jour de la Création, est le Vendredi, lorsque les Elohim travaillèrent aux esprits-formes des animaux et de l'homme. Le jour même, où Il devrait se souvenir de sa propre création, l'homme mit à mort l'être qui conféra à la forme humaine son sens véritable, qui l'emplit de façon véritable. Après la mort, le corps fut couché dans la tombe, alors vint le jour de l'immobilité, le Sabbat. Puis, au premier jour de la semaine, le jour originel de la lumière non encore différenciée, des femmes et des hommes commencèrent à rencontrer le Christ dans sa forme ressuscitée.

Très tôt dans son œuvre, le Christ avait prédit sa mort et sa résurrection. Selon St Jean, non loin de la première Pâques décrite par l'évangile, Jésus dit: « détruisez ce temple, et je le rebâtirai en trois jours ». Et l'évangéliste d'ajouter: « il parlait du temple de son corps ». Ce n'est pas seulement au temps de la crucifixion que ce temple est détruit ; à travers de longues époques, les hommes désacralisèrent le corps qui leur fut confié comme demeure. Ils en usèrent comme s'il s'agissait de leur propre œuvre, faisant de lui ce qui leur plaisait. En ce Vendredi Saint, de longues ères d'abus trouvèrent leur aboutissement et le corps entier fut sujet à la violence destructrice. Ce que le Christ reconstruisit à nouveau, n'est pas le même corps. Il n'est même pas d'abord reconnu comme le sien. Il peut apparaître dans une maison fermée, et peut disparaître à la vue de tous. Il peut être observé et touché comme un corps mortel, sans toutefois être mortel.

Dans l'Evangile de Luc, Jésus est décrit disant: « Voyez mes mains et mes pieds, ceci est moi, touchez-moi et voyez, car un esprit n'a pas de chair et d'os comme vous pouvez voir que j'en ai » (24). Ce que les Elohim conçurent une fois en esprit est maintenant accompli. Lorsque Jésus marche sur la terre entre le baptême du Jourdain et le Golgotha, son corps est rempli en vérité d'une âme et d'un esprit dignes de lui, mais le corps lui-même, est pourtant descendu de son archétype, pour se retrouver dans les limitations de la Terre. Pour les yeux des disciples, il n'était pas vraiment transparent comme il l'était pour l'être qui l'habitait. Mais alors, ils eurent devant eux le Temple dans sa pleine splendeur ; ne pouvant plus désormais subir de tort des mains des hommes. Et ce qu'ils virent, ne fut pas seulement la forme céleste conçue par les Elohim dans les royaumes au-dessus de la Terre ; mais une forme qui portait en elle et manifestait l'expérience de la vie terrestre et de la mort.

Ce fut une tâche difficile pour les plus grands artistes, de représenter tout ceci. Dans les scènes qui suivent la résurrection, le Christ devait en effet apparaître comme celui qui a vaincu la mort, et possède la vie et des forces sans limites ; et cependant l'agonie de la mort est derrière lui. Le corps est parfait ; mais il porte pourtant des blessures. Lorsque Paul effrayé aperçoit le Christ dans la plénitude de la Lumière primordiale, il ne doute absolument pas qu'il s'agit de l'être qui fut crucifié. Lorsque Jean, en exil sur l'île de Patmos, voit le Christ, il entendit ces paroles: « N'aie crainte, je suis le Premier et le Dernier et le vivant; j'étais mort, et voici, je suis vivant à jamais, je possède les clefs de la mort et de l'enfer ». (25) Dans la forme du Christ Ressuscité est contenu l'être humain, à la fois celui des débuts et celui de la fin terrestres ; la promesse et l'accomplissement de sa destinée sur terre. Dans l'Evangile de St Luc, le Christ parle de sa chair et de ses os ; les os sont cette partie du corps qui porte particulièrement l'empreinte des Esprits de la Forme, préparant l'homme pour une existence dans un monde où les choses sont devenues solides, et où il doit supporter son propre poids.

Tout dans le corps révèle le « Je ». Alors que Socrate avant sa mort, distingue fortement entre son corps et lui-même, le Christ peut dire de ses mains et de ses pieds: « que c'est Je moi-même » (24), (en grec, *egō eimi autos*). Parce qu'ils s'approchent de ce corps qui révèle le soi éternel, la Rédemption de leurs propres corps peut commencer. L'Evangile de St Jean note que le Christ souffla sur eux et dit: « recevez l'Esprit Saint » (26). Le second récit de la création de l'homme dans la Genèse, décrit comment Yahweh « forma l'homme de la poussière du sol, et souffla dans ses narines le souffle de la vie, et l'homme devint un être vivant » (27). Maintenant, à Pâques, un second processus de création commence, à savoir que l'homme peut devenir, comme Paul l'affirme: non seulement une âme vivante, mais un esprit créateur. L'air que nous respirons semble sans forme ; mais pourtant tout au long de la vie, il soutient et développe notre forme vivante. L'air est imprégné de lumière ; et le souffle du Christ, par la Lumière primordiale en laquelle il règne. En recevant Son souffle, les disciples peuvent commencer à restaurer le Temple qui leur fut confié à chacun d'eux.

5. Dynamis — Les Esprits du Mouvement

Lorsque les êtres humains subissent de grandes tempêtes ou des tremblements de terre meurtriers, de profondes interrogations s'élèvent. Les maisons que nous construisons, les vêtements que nous portons, semblent nous protéger suffisamment contre les événements naturels la plus grande partie de notre vie. Sous beaucoup de climats, les mouvements de la nature sont la plupart du temps amicaux envers l'homme ; vents forts ou brises légères, flots des rivières et des fleuves, le lent passage du Soleil et des étoiles devant le Ciel - tout cela, en général nous le trouvons bon. Mais si la Terre ferme et les vents se lèvent soudainement tels de violents ennemis, alors une question anxieuse se pose dans les profondeurs de notre âme. Que se passe-t-il? Ne s'agit-il que de ce monde extérieur qui fut toujours complètement indifférent et, par le hasard de l'évolution, la plupart du temps serviable et inoffensif à notre égard? Ou est-ce un ennemi capable de s'emparer des éléments et d'en user comme d'une arme ? Ou encore, l'homme doit-il affronter la colère de Dieu? Notre monde actuel donne souvent la première solution comme réponse, et les époques anciennes, la troisième ou la seconde.

Shakespeare était très préoccupé aussi par les effets des tempêtes sur l'être humain. La “*Tempête*”, débute par l'image d'un bateau que ballote l'orage ; Lear, rencontre le fond de sa

détresse en errant par cette terrible nuit ; peut-être le plus grandiose de tous les orages, est sans conteste décrit par Périclès, lorsque sa reine va enfanter de leur seul enfant sur le pont d'un bateau.

Ô dieu de ce vaste abîme, réprime ces vagues
Qui éclaboussent à la fois le Ciel et l'enfer ;
Et toi qui commande aux vents, emprisonne-les dans l'airain,
Les ayant appelés de ces profondeurs! Ô ! tout de même,
Apaie tes assourdissants et terribles tonnerres ; éteins doucement
Tes vifs jets de flamme sulfureux!... Ah! Lychorida,
Comment va ma reine? Ô ouragan, dans cette bave venimeuse
Veux-tu te cracher tout entier? Le sifflet du capitaine
Est comme un chuchotement à l'oreille de la mort;
Il n'est pas entendu! Lychorida!... Lucine, Ô
Sublime patronne, divine accoucheuse si secourable
À celles qui crient dans la nuit, transfère ta déité
À bord de notre esquif qui danse endiablé ;
Abrège les douleurs de ma femme!...(28)

Dans la tempête et les secousses sismiques, l'homme ressent sa propre mortalité, toutes les faiblesses et les malaises de son propre corps. Sa domination sur la nature lui semble alors bien mince face aux pouvoirs déchaînés autour de lui. D'un instant à l'autre, sa vie individuelle pourrait prendre fin ; Périclès est averti par la nurse, Lychorida, que Thaysa est morte à la naissance de leur fille. Quant à Lear, après la tempête, il n'en aura plus pour longtemps à vivre.

Lorsque dans un lointain passé, les hommes parlaient de la puissance, ils ne l'attribuaient ni à eux, ni à une nature extérieure insouciant. Elle relevait des êtres divins. Les hommes sentaient qu'ils ne devaient pas oublier que malgré tous les sursauts d'orgueil, le pouvoir et la puissance appartenaient à Dieu. Lorsque le nom de Dieu était ressenti comme trop sacré pour qu'on le prononce, un mot qui signifiait « puissance » pouvait être utilisé pour le représenter.

Dans le texte grec de l'Évangile selon St Matthieu, Jésus parle devant le tribunal de Caïphe, de « la main droite du pouvoir » (29). Le mot utilisé est « *dunamis* ». C'est aussi le terme utilisé par Denis l'Aréopagite pour le cinquième degré des Hiérarchies que Rudolf Steiner appelle les Esprits du Mouvement : ce sont les porteurs du pouvoir illimité de Dieu devant lequel l'homme doit sentir son absolue faiblesse. C'est dans leur royaume que nous avons à lutter avec les plus profondes questions concernant la destinée de l'homme.

Lorsque nous regardons les animaux, nous en venons à comprendre le sens de leur forme que lorsque nous les voyons en mouvement. Ils ont à l'intérieur d'eux toute la puissance qui est nécessaire à leur activité, et ceci s'exprime parfaitement dans leurs mouvements et dans leurs formes. Comparé à eux, l'homme est une créature très maladroite. Mais les animaux, s'ils développent cette grâce parfaite, c'est au détriment de l'universalité ; un animal n'est pas de la même façon que l'homme un microcosme, un univers complet en miniature. Chaque animal est confiné dans une tâche spécifique, et ses membres et sa forme globale en sont configurés. Par conséquent, le « Je » et l'individualité n'ont pas pour les animaux le même sens que pour l'homme. Les animaux et les oiseaux ont des qualités très définies ; mais le développement du soi quotidien en un serviteur de plus en plus parfait du grand Soi éternel — une question souvent abordée dans ce livre — n'aboutit pas à l'intérieur d'un animal en particulier. Pourtant, selon Rudolf Steiner, de sages individualités utilisent les nombreux animaux d'une espèce donnée, un

peu comme nous usons de nos doigts. Un seul esprit par exemple, est à l'œuvre derrière toute la multitude des moutons. Ces esprits-animaux sont les descendants des Esprits du Mouvement, et la contemplation de la destinée de l'animal en relation avec la destinée de l'homme, peut nous guider vers la compréhension de ce rang des Hiérarchies.

L'animal individuellement n'est pas très sage, mais il est capable d'aimer. Ce qu'il possède comme sagesse appartient vraiment pour la plus grande part à l'esprit-groupe, et se dévoile en de nombreuses activités qui sont répétées sans cesse, telle que la formation des alvéoles d'une ruche par les abeilles en est un exemple. Un animal peut aimer d'autres membres de son espèce ou des hommes — en répondant parfois d'une façon remarquable à des situations et à des êtres humains particuliers.

Les animaux aiment ; et ils éprouvent la douleur. Ils s'affligent des événements qui leur arrivent et endurent la douleur dans leur corps tout comme l'homme, mais ils restent confinés dans cet état. Ils ne savent pas vraiment ce qui a causé leur trouble, ni combien de temps cela durera. Ils ne peuvent pas prendre conscience comme l'homme, que leur peine résulte éventuellement de leur propre stupidité ou de leur propre faute.

Pour l'homme, l'existence de la souffrance peut devenir une question posée à l'univers, comme le deviennent la présence d'un orage et la présence d'un cataclysme naturel. Il peut s'interroger au sujet de la justice divine. Comment un Dieu juste peut-il permettre que tant d'êtres innocents souffrent?

Nous pouvons essayer d'examiner plus attentivement la souffrance, ce qu'elle est et comment elle naît. Si nous observons les animaux, nous pouvons voir qu'ils éprouvent de la joie dans la majeure partie de leur existence. Ils éprouvent une profonde satisfaction dans l'accomplissement de leurs activités naturelles, comme se nourrir, se réchauffer, ainsi que dans la fréquentation de leurs semblables et leurs jeux. La souffrance provient généralement, chez eux, de l'interruption ou de l'empêchement de ces activités ; pour satisfaire ses besoins, se nourrir, se chauffer, ou échapper à certaines conditions de confinement. Et ici nous touchons un des mystères de la souffrance. Un animal tout comme parfois l'homme, peut souffrir sans connaître clairement la cause de cette peine, ou savoir comment la soulager. L'animal, en fait, ne connaît jamais la cause d'une souffrance ou son remède comme un homme peut le faire. C'est la sagesse incluse dans son organisme qui l'amènera ou non vers la réponse juste. Dans sa conscience actuelle, il y a quelque chose de semblable à l'expérience que fait l'homme quand il rêve. L'image de ce qui est nécessaire, va s'élever en lui comme un prisonnier peut rêver qu'il marche librement. Dans certains cas, c'est l'être humain qui peut se montrer incapable d'interpréter la signification de sa souffrance. Il est possible pour un enfant, de rester affamé pendant un long moment, sans savoir qu'il a besoin de nourriture.

Pourtant, chaque peine et chaque malaise suscitent une réaction. Un animal qui est attaqué, cherche à s'enfuir ou à combattre. Et chez l'homme, la première réaction est le mouvement, avant même que la souffrance soit identifiée. Mais la détresse permanente nous conduit vers une conscience plus grande, ainsi qu'un rêve affreux peut nous réveiller. Alors, nous pouvons peut-être savoir si notre détresse est oui ou non en rapport avec ce que nous appelons la réalité.

C'est une partie de la destinée de l'animal de ne presque pas pouvoir s'éveiller, et il est miséricordieux que sa souffrance ne soit généralement que de courte durée, sauf lorsqu'il est poursuivi par l'homme, par ses sévices, ses pièges et ses expérimentations. Les combats d'animal à animal sont généralement brefs. C'est l'esprit-groupe de l'animal qui sait ce que la souffrance des membres de son espèce signifie dans l'économie générale, et cet esprit-là est bien plus éveillé que l'homme.

Lorsqu'un être humain est attaqué, il répond généralement par une forme de colère. Il considère l'animal ou l'homme qui l'attaque, comme un ennemi et comme le mal. Il convient en fait de distinguer entre ce qui semble être de la violence ou de la sauvagerie animale et la violence des hommes. Un animal peut se nourrir aux dépens d'autres animaux ou défendre son territoire contre d'autres membres de son espèce. En cela, il suit les nécessités de sa propre nature et c'est un manque de compréhension que de voir cette attitude comme un mal. Ce n'est pas du mal lorsqu'un serpent mord l'homme qui le ramasse sans permission!

Nous ne nous sentons pas responsables de ce que nous faisons dans nos rêves, à moins de les regarder comme un reflet véritable de ce que nous sommes pendant la vie de veille. Un être humain peut causer de la peine à un autre être humain sans intention de la causer, ou même en essayant de l'aider. Une action ne peut être appelée « mal », en vérité, que lorsque son auteur produit à dessein la peine et les souffrances qu'il cause, et agit sous l'action d'une impulsion étrangère à sa plus profonde nature. Un être humain qui commet un véritable meurtre, comme détruire consciemment la vie d'une autre personne, a déjà tué quelque chose en lui-même. Une telle action ne cause pas de la souffrance uniquement à la victime, mais généralement aussi à tout un cercle de personnes concernées ; ceci est une souffrance qui n'est pas facilement comprise. Très souvent, lorsque nous souffrons, nous pouvons remarquer que ceci nous est directement bénéfique, et nous met en garde contre des influences malfaisantes ou pernicieuses dans notre organisme qui, sans cela, auraient pu passer inaperçues. Mais lorsqu'un homme choisit délibérément de faire le mal, cela ne ressemble à rien d'autre qu'à une tragédie.

Quoiqu'il en soit, les rapports entre le mal et la souffrance ne sont pas simples. Le mal cause toujours de la souffrance, bien que toute souffrance ne puisse être reliée au mal de façon directe ; et si nous essayons de comprendre la personne qui fait le mal, nous pouvons découvrir qu'il y a en elle une grande souffrance à l'arrière plan. Un homme peut sentir que lui ou des gens proches, ont souffert d'une grande injustice pour laquelle il n'y a pas eu de réparation. Il peut sentir que la puissance responsable de cette souffrance continue à agir toujours aussi injustement. Ou un homme peut souffrir d'un désir irrésistible, comme David pour Bethseba, et ne voir aucun moyen de le satisfaire, excepté par un terrible méfait. Nous constatons donc que la souffrance peut se métamorphoser en mal, là où l'être humain ne voit pas d'autre échappatoire.

Lorsque Shakespeare décrit un homme possédé par le mal, c'est souvent cela qu'il insinue. Richard III souffre de sa laideur et devient un tyran. Olivier dans "*Comme il vous plaira*", souffre car d'autres estiment son frère, Orlando, plus aimable que lui, et dès lors, il planifie sa mort. Iago trouvant son ambition frustrée par Othello, détruit le bonheur des autres et finalement plusieurs vies. Dans "*Le Roi Lear*", l'infamie D'Edmund jaillit de l'amère découverte qu'il n'est qu'un bâtard. Mais Shakespeare est bien conscient que la souffrance n'a pas toujours ce résultat. Un être humain peut grandir dans une radieuse et patiente qualité d'indulgence, ainsi que la reine Catherine dans "*Henry VIII*", l'un des derniers passages que Shakespeare ait écrit.

Le mystère du mal devient plus profond encore, si nous ne regardons pas seulement vers les animaux et les hommes, mais vers les royaumes spirituels. À notre époque, beaucoup de théologiens, pensent qu'il est enfantin de croire que l'homme possède des ennemis spirituels. Mais à moins de reconnaître qu'il n'existe rien au-delà de la frontière de nos sens physiques, il n'y a aucune raison valable de dénier que des pouvoirs mauvais existent autant que des bons. Nous voyons le résultat de leur travail, mais il est néanmoins intrigant que de tels êtres puissent venir à l'existence et demeurer, non pas dans le monde physique, mais dans un royaume dont nous aimons penser qu'il n'est empli que de la gloire divine. Et l'être humain s'est toujours demandé — pourquoi fut-il donc permis que de tels êtres possédassent tant de pouvoir? Comme nous avons

essayé de le voir, les hommes ont toujours cru que la puissance n'appartenait finalement qu'à Dieu, le Tout-puissant. Pourquoi la partagerait-il avec ces êtres maléfiques? Le Nouveau Testament utilise à vrai dire le même terme de divinité pour *Dunamis*, pour signifier les mauvaises « puissances des Cieux » (30), contre lesquelles le Chrétien doit combattre. Anciennement, le rédacteur du Livre de Job, se confronta à ce problème, trouva quelques grandes réponses, mais elles nous sembleront peut être encore incomplètes.

Les Esprits du Mouvement œuvrent au centre de ces questions non pas en théorie, mais comme de puissantes réalités. Ceci pourrait sembler contredire ce qui a été dit plus haut, à savoir que la Troisième Hiérarchie est concernée par les conseils prodigués à l'âme humaine alors que la Seconde Hiérarchie est composée d'êtres créateurs dans le monde de la nature et dans les forces vitales de l'homme. En fait, les activités des Esprits du Mouvement ne sont pas limitées aux seuls aspects de l'âme, mais ils observent attentivement sa progression durant l'évolution terrestre, et les effets de ces changements sur les forces de vie dans l'homme et dans le monde. Ce sont eux qui, longtemps avant que la Terre n'existe, tirèrent l'homme de son état de rêve. Dans ces anciennes conditions d'existence, alors que les Anges passaient par un stade que l'homme développe actuellement sur la Terre, les Esprits du Mouvement étaient déjà des créateurs. (Ceci est la phase appelée par Rudolf Steiner, l'Ancienne Lune.) Durant cette phase, les hommes possédaient un état de conscience comparable à celui des animaux d'aujourd'hui, et il n'existait alors aucune forme solide. Tout était en continuelle transformation, et ces changements constants apaisèrent les tristesses et les désirs auxquels l'homme était alors sujet. Lorsqu'elle rencontre le changement, l'âme peut se fortifier même pendant qu'elle rêve.

Sur terre, l'âme humaine n'a sans doute pas perdu tout lien avec le stade antérieur, car dans ce que nous appelons la vie éveillée, nous rêvons encore pour une bonne part. Et nous ne sommes pas encore capables de rencontrer la souffrance et le mal avec assez de force intérieure. Sur la voie du développement spirituel, l'exercice du renforcement intérieur est une tâche que chaque homme doit accomplir avec l'aide de ceux qui lui sont proches. Mais il s'agit aussi d'une tâche pour l'humanité en général, et lorsqu'un progrès est fait en ce sens, il n'y a pas seulement transformation dans l'âme humaine, mais aussi dans le « corps de vie » ou « corps de forces formatrices ». Une disposition d'âme devient alors une habitude de vie.

Parmi les qualités de l'âme qui peuvent devenir des caractéristiques de base du corps vital, il en est deux qui possèdent une grande signification en vue de la rencontre avec la souffrance et le mal. Ce sont le courage et la compassion ; dont les Esprits du Mouvement ont depuis très longtemps déposé le germe en l'homme. Il n'est pas difficile de voir combien l'être humain est ennobli par ces qualités, mais on ne comprend pas toujours qu'elles n'auraient pas pu s'éveiller en lui, si la souffrance n'était pas présente dans le monde. Nous avons besoin du courage pour affronter la souffrance et de la compassion pour partager la souffrance des autres. Un courage bien plus grand encore est nécessaire afin d'affronter la présence et l'activité du mal de manière juste.

Courage et compassion, vont tous deux à l'encontre des penchants naturels et en vérité nécessaires de l'homme. Nous souhaitons éviter la souffrance, et si ce n'était pas le cas, elle ne pourrait pas être un avertissement au sujet des maux qui déchirent nos corps. Par contre, lorsqu'un idéal se doit d'être accompli, le courage accepte la probabilité de la souffrance et la compassion et il nous rend apte à partager des souffrances qu'il serait possible d'éviter. Il est tout aussi naturel pour l'homme, d'espérer en un monde où le mal ne serait pas présent. Mais son dévouement à de grands idéaux aurait moins de signification, s'il n'avait pas à rencontrer des ennemis sur sa route. Il n'a nullement besoin de haïr ces ennemis, la compassion peut s'étendre à eux, si nous reconnaissons l'origine du mal dans la souffrance, et que vivre dans le mal est aussi

une sorte de souffrance. Car le mal est une obsession semblable à un état de siège. L'âme assaillie de tous côtés par des impulsions de jalousie, peut sentir qu'il lui est impossible de changer cette atmosphère. La haine d'une autre personne peut infecter tout notre être et tous nos actes. S'il est facile de blâmer quelqu'un qui est soumis à de tels sentiments, il serait beaucoup plus utile d'éprouver de la compassion pour lui. Et Shakespeare se révèle être un homme du futur, lorsqu'on remarque que les personnages de ses pièces qui sont obsédés par une atmosphère maléfique - Shylock, Macbeth, Leonte - gagnent progressivement notre compassion ; bien que Shakespeare n'oublie nullement que le mal soit une réalité.

L'obsession est une perte de mouvement. Pourtant, tel l'animal douloureusement blessé, elle peut produire une activité destructrice. L'homme obsédé ne peut être aidé que par la tranquillité et l'action combinées d'une autre façon ; par la paix intérieure. Lorsque ceci se réalise, inactivité et désordres disparaissent. Si maintenant, nous pouvons imaginer cela comme une qualité non seulement à l'intérieur et à l'entour de l'âme humaine, mais œuvrant en une majesté cosmique dans le soleil et les planètes, alors nous nous approchons dans notre sentiment des Esprits du Mouvement.

Il y a des moments dans l'histoire de l'humanité, où par le biais d'une personnalité ou d'un groupe de gens, s'ouvrent de grandes portes au travers desquelles l'influence des Esprits des Hiérarchies peut affluer. Rudolf Steiner a décrit comment ceci se déroula dans la vie de Gautama Bouddha. Ce qui se déversa à travers lui comme une influence profonde, avait sa source dans un Esprit du Mouvement qui est en connexion avec une des planètes intérieures, Mercure, le rapide et agile héraut des levers et des couchers du Soleil. Alors que l'homme européen développait surtout le sens du courage, s'exprimant ainsi par des valeurs martiales, l'homme oriental recevait les enseignements doux et pacifiques d'un mode de vie qui ne blesserait aucun être vivant. Quelques siècles après la venue du Bouddha, d'innombrables représentations de sa forme furent fabriquées. En regardant celles-ci, les hommes percevaient tout d'abord une grande tranquillité, un silence que ne troublait aucune ombre de malaise ou de froideur. Et pourtant, un mouvement naquit de ce calme. Un mouvement qui touche et pénètre toute souffrance de tendresse et d'espoir. Le Bouddha n'œuvre pas seulement pour ceux qui regardent son image. Des âmes qui furent inspirées par lui, insufflèrent son influence dans des civilisations qui n'avaient peut-être même pas entendu prononcer son nom. Des âmes de cette sorte, sont parmi celles qui sont les plus capables de comprendre le Christ en tant que guérisseur de l'humanité. C'est de ce point de vue, que Luc l'Évangéliste décrit le Christ comme le porteur d'un pardon et d'une mansuétude capables de rétablir les êtres humains dans la Maison de Dieu.

Bouddhisme et Christianisme confluent donc dans la conception de Luc, bien que l'homme européen ne soit d'emblée pas apte à préparer son âme pour la compassion. À travers les siècles apparaissent néanmoins périodiquement des hommes et des femmes qui la révèlent dans leurs actions : St Christophe à Iona, St Elisabeth à Marbourg, St François en Italie. En chacun d'eux, grandit un courage exceptionnel qui se métamorphose en une compassion sans bornes. Dans beaucoup de récits qui parlent d'eux, les animaux jouent un grand rôle. Comme s'ils commençaient à reconnaître en ces hommes et femmes, la promesse que leur longue souffrance prendra fin.

Un des signes les plus encourageants de notre temps, c'est de constater que lorsqu'un désastre surgit en n'importe quelle partie du monde, une réponse de compassion semble venir rapidement de presque partout. Nous semblons déjà avoir fait un long chemin vers l'apprentissage et la conscience du fait qu'il n'y a pas de souffrance humaine qui ne nous concerne

pas tous. Cette compassion se tourne aussi vers les animaux, bien que d'énormes souffrances par l'expérimentation ou dans les fermes-usines, restent cachées à la vue du public. Mais nous manquons souvent de courage pour exprimer la compassion en actes. Dans les grands ou les petits faits, nous hésitons par conventionnalisme ou peur. Alors qu'à notre époque, les actes de courage personnel et d'endurance sont nombreux, nous avons une peur énorme de la souffrance physique et de l'âme. Et un manque de courage quasi universel s'exprime dans la peur d'une rencontre avec des réalités d'ordre spirituel. Cette peur, présente depuis longtemps dans l'humanité, fit que le Christ lorsqu'il apparut en vision à Jean, dut dire même à un si grand homme: « n'aie crainte ». C'est particulièrement entre l'adolescence et l'âge de vingt ou vingt-cinq ans, que beaucoup de jeunes font des rencontres soudaines avec des réalités spirituelles — et le choc et l'égarément produits peuvent être très rudes.

Le renforcement de nos capacités de courage et de compassion a besoin d'être entrepris consciemment, comme une étape sur le sentier du développement spirituel. Dans la plus profonde quiétude que nous puissions atteindre, nous devons essayer de nous préparer pour des événements et des rencontres à venir, qui nous demanderont une réponse active. Nous avons besoin de reconnaître non seulement comme une idée dans nos esprits, mais comme un sentiment habituel, que la « peur n'évitera pas le danger » si nous le considérons pour ce qu'il est. Nous devons sentir encore et encore en méditation, que les êtres et les événements spirituels sont aussi réels et en fait même plus réels, que ne l'est le monde visible autour de nous. Lorsque après la mort nous pénétrerons le monde de l'esprit après avoir quitté le corps, ce monde ne nous sera pas quelque chose d'étrange, mais un foyer familier vers lequel nous revenons après l'avoir si souvent oublié. Et des incidents qui peuvent sembler étranges et terrifiants en eux-mêmes prendraient toute leur signification s'ils étaient expérimentés comme un tout ; comme une ombre à la porte peut nous faire sursauter avant que nous n'y reconnaissons notre ami.

Par tout ceci, nous nous rapprochons du royaume des Esprits du Mouvement. Ils souhaitent mener plus loin l'âme jusqu'alors plongée dans le rêve. Dans le monde physique, elle s'éveille ; mais elle doit se préparer pour tout ce qui peut être demandé d'elle afin de s'éveiller au delà du monde physique. Après la mort, nous nous sentirons bien plus unis aux autres et aurons à vivre des rencontres plus étranges que nous n'en avons jamais faites ici — bien que sentiments et rencontres nous ramènent à des choses qui sont, en fin de compte, des parties de nous-mêmes.

D'une façon merveilleuse, certains arts peuvent nous aider dans cette voie. Observons toute la grâce du mouvement qui est présente dans les animaux — qui rampent, marchent, volent, nagent, bondissent — et ressentons en nous-mêmes l'infinie variété des mouvements dont nous sommes capables. À travers toute l'histoire, la danse fut l'une des merveilles de la vie et un pont entre le visible et l'invisible. À notre époque un nouvel art du mouvement, l'Eurythmie, amené à l'existence sous les conseils de Rudolf Steiner, ajoute à la poésie et à la musique un langage des membres très riche. La contemplation ou la pratique de tels mouvements peuvent avoir des effets guérissants. Nous nous retrouvons alors nous-mêmes dans toute la multiplicité de notre être.

Nous avons essayé de voir que le mal est un manque dans le mouvement, un refus d'accepter et d'accomplir une transformation nécessaire. Le mal provient d'un passé qu'on ne veut pas laisser derrière soi, ou d'un futur qui voudrait s'imposer avant l'heure. Il s'agit maintenant d'amener tout cela dans le pas mesuré de la grande danse.

6. Kyriotetes — Les Esprits de la Sagesse.

Il ne devient que lentement évident à nos yeux, que les actes les plus familiers recèlent de grands mystères. Nous n'acceptons pas aisément que marcher et dormir, respirer et manger, choses que nous avons faites toute notre vie, restent si profondément mystérieuses. Peut-être avons-nous accumulé quantité de connaissances scientifiques, et ensuite, quantité de connaissances d'ordre spirituel, mais si nous avons compris ce qui fut étudié, nos questions à propos des choses simples deviendront plus nombreuses et non pas moindres.

Nous regardons vers la merveilleuse variété du monde. Des moutons broutent dans une prairie, un cerf grimpe au sommet d'une montagne, et d'insondables mystères s'offrent à nous. Regardons notre visage dans un miroir, nous voyons l'image d'un œil qui regarde sa propre image. Nous ne savons pas comment tout cela peut se faire, et les questions que nous nous posons conduisent aux limites de l'univers et reviennent vers nous. Pour accomplir un véritable acte de connaissance, nous devrions nous transformer nous-mêmes. Et ceci est le véritable mystère — un effort de compréhension qui ne peut s'envisager qu'au travers d'une transformation de la pensée, du sentiment et de la volonté.

En observant les animaux et les plantes, nous sommes confrontés au mystère de leurs différences. Dans le silence d'une grande forêt, nous pouvons observer le mouvement d'un animal - ressentir la lente croissance d'un arbre ou d'une toute petite fleur, la vigilance anxieuse et la réaction fulgurante d'un lapin ou d'une souris. Mais ce que nous voyons là, d'un arbre ou d'une fleur, d'un animal ou d'un oiseau, est incomplet. Et si nous voulions rechercher la totalité de l'essentiel qui leur appartient à chacun, il nous faudrait alors pénétrer dans divers mondes.

Un merveilleux passage de la Genèse éclaire tout ceci. Abraham s'en revient d'un long voyage pendant lequel il délivra Lot, son parent, de ses ennemis.

Et Melchisédech, qui était Roi de Salem et prêtre du Dieu Très-Haut, prit du pain et du vin, le bénit et dit:

« Béni soit Abraham par le Dieu Très-Haut,
créateur du ciel et de la Terre.
Et béni le Dieu Très-Haut,
Qui a livré tes ennemis entre tes mains.
Et Abraham lui donna la dîme de tout ». **(31)**

Ici est décrite en quelques mots, une rencontre pleine de significations. Abraham et Melchisédech sont les représentants d'une ancienne sagesse sacrée, mais ils ont des tâches différentes à accomplir. Lorsque Abraham porte une offrande au Dieu dont il est le serviteur, c'est un animal. L'offrande de Melchisédech c'est le pain et le vin - et Abraham la reconnaît comme quelque chose de plus élevé. Lorsqu'un homme des temps anciens faisait une offrande véritable, celle-ci devenait transparente et il pouvait voir au travers d'elle dans le monde spirituel, monde sans lequel cette offrande serait incomplète. Il ne la revendiquait jamais comme sa propre possession terrestre ; mais contemplait la sagesse sacrée d'où cette offrande provenait et qui aurait domination sur elle à jamais. Lorsque précédemment dans la Genèse, Abel sacrifie un animal, ce sacrifice est accepté. Caïn, par contre, lorsqu'il apporte l'offrande du « fruit de la terre », ne trouve pas d'acceptation. **(32)** Ce qui se révèle ici n'est pas une banalité ; il s'agit en effet de savoir comment l'homme peut accomplir des actions qui réconcilient les Cieux et la Terre.

Il y avait une profonde humilité dans le fait de sacrifier un animal. L'homme d'alors ne se sentait pas très éloigné de la conscience rêveuse des animaux, et son âme vivait sous l'emprise des peurs et des désirs, incapable de comprendre ce qui se déroulait en elle avec une compréhension ferme. Il s'était emparé du fruit de l'arbre de la connaissance, du bien et du mal,

avant de pouvoir en user convenablement. Ainsi, en offrant un animal qui lui, ne prétendait pas avoir la sagesse en sa propre possession, il montrait qu'il cherchait l'esprit protecteur à l'extérieur de lui. Et la volonté divine répondait à cette humilité.

Mais si, d'autre part, il apportait la pure offrande qui vient du blé et du vin, il se devait d'avoir quelque chose en lui qui égale cette pureté. Il devait avoir fait de l'acte de connaissance une part réelle de lui-même, mais sans en ressentir une quelconque fierté de possession, bien qu'elle fasse de lui, un Dieu. Il devait sentir un soi immortel briller en lui depuis les hauteurs du monde, tout comme les champs en fleurs reflètent les prairies étoilées des cieux.

Chez Caïn, tout ceci ne s'est pas encore accompli. Il saisit le futur sans y être préparé et il assumait le destin terrible de devenir le premier meurtrier. L'être immortel s'étant éveillé en Melchisédech, il n'est plus seulement l'enfant d'une famille terrestre comme la Lettre aux Hébreux le montre. Il est « sans père ni mère, il n'a pas de généalogie, et il n'a ni commencement, ni naissance, ni mort, mais à l'image des enfants de Dieu, il poursuit sa prière à jamais ». (33)

Melchisédech n'apparaît que pour un instant dans la narration de l'Ancien Testament. Le mystère du pain et du vin est révélé à nouveau lors de la venue du Christ. Et maintenant, l'offrande est apportée par Celui qui unit en lui, l'Arbre de la Connaissance et l'Arbre de Vie, qui est pur don de soi, dans sa connaissance et sa vie. Melchisédech est Roi de Salem, ce qui signifie Roi de la paix. Au cours de la Cène, le Christ apporte sa propre paix aux disciples, « Je vous la donne non pas comme le monde vous la donne ». (34) Par le Christ, les hommes participent d'un royaume qui dépasse tout conflit, celui de l'ordre tranquille des Cieux. Le pain et le vin deviennent transparents pour les plus hautes Hiérarchies Spirituelles.

L'animal possède sur Terre un corps physique, un corps de vie, et le porteur de ses joies, de ses désirs et de ses douleurs — ce qui est appelé le corps astral. Dans les régions les plus proches de l'invisible, là demeure la sage individualité des espèces. La plante ne possède ici qu'un corps physique et un corps éthérique. Son corps astral, qui appartient au même royaume que les esprits-groupes des animaux, ne l'effleure que doucement. Il existe pour les plantes, de grands esprits-groupes, et les innombrables exemplaires des végétaux en sont les membres ; ils œuvrent à un niveau plus élevé de l'existence, atteint par l'âme humaine un temps considérable seulement après la mort. Ces esprits-groupes des plantes, peuvent véritablement être appelés êtres célestes, bien qu'ils soient très concernés par le destin de la Terre. Ils sont les descendants des Esprits de la Sagesse, le rang supérieur aux Esprits du Mouvement, et forment le rang le plus élevé de la Seconde Hiérarchie. Ils reçoivent leur sagesse créatrice de la Première Hiérarchie — les Séraphins, les Chérubins, les Trônes — et la tissent dans la vie du système solaire. Nous pouvons ressentir quelque chose de la grandeur du soleil, en nous tournant d'abord vers les Esprits de la Forme, par qui toutes choses visibles tendent vers leur archétype. Vers les Esprits du Mouvement, par lesquels tous les êtres se rencontrent et se séparent, traversant difficultés et accomplissements. Et enfin, vers les Esprits de la Sagesse, qui donnent à toutes choses leur signification et leur place dans l'ensemble.

Shakespeare essaya souvent dans ses pièces de créer une image de cette sphère située au-dessus de tous les conflits. Dans « *Le Roi Lear* », la nuit de la confusion est peuplée d'animaux sauvages et souffrants ; au matin, Lear marche dans une prairie et se tresse une couronne de fleurs sauvages. Dans « *Macbeth* », nous avons côtes à côtes le tyran qui se compare lui-même à un ours enchaîné et le Roi véritable, décrit comme une fleur souveraine guérissant sa région. Plus tôt dans la pièce, nous découvrons une image qui revient souvent chez Shakespeare, le banquet. Macbeth, en tant que meurtrier, ne pourra pas y participer. La présence du fantôme de Banquo

trouble le souper et les invités sont priés de s'en aller, oublieux de leur rang. Dans « *La tempête* », d'étranges figures d'un autre monde dressent la table du repas devant « trois hommes de péché », et le retirent avant que ceux-ci ne puissent le partager. Tous avaient pris part à la réalisation d'un crime ou possédaient des intentions meurtrières. Dans « *Henri VIII* », les Esprits célestes apparaissent en vision à la Reine Catherine, l'invitant à un banquet, qu'elle est jugée digne de partager. L'expérience de cette vision contraste avec l'entrée intempestive d'un messager de la cour terrestre.

Shakespeare est souvent préoccupé par la nécessité d'un ordre entre les hommes, et par la dévastation tragique de cette ordonnance sous l'influence de l'ambition et la jalousie. Une communauté menacée par la perte de l'harmonie et de la justice, il la représente comme un jardin empli de mauvaises herbes. Lorsque arbres et fleurs ont tous leur juste place et leur stature correcte, quelque chose de la paix des cieux y est réalisé. Ainsi doit-il en être des communautés humaines.

Durant la Cène, la communauté des douze vit dans la plus haute tension entre la dissociation et l'harmonie. Tous se sentent emportés par la volonté aimante du Christ, mais chacun se sent désespérément indigne, presque un traître. Chacun est seul et pourtant uni aux autres. Léonard de Vinci a miraculeusement représenté ce moment. Les apparences des douze sont variées ; ils sont agités dans leurs mouvements ; pourtant le tableau, dans son ensemble, donne une impression d'unité, de tranquillité. La paix et l'acceptation de la destinée jaillissent de la figure du Christ et du disciple bien aimé, Jean, qui se trouve assis à sa droite. Et l'on pressent que les disciples réaliseront avant longtemps le sentiment de communauté au service du Christ, bien qu'ils aient encore à traverser beaucoup de confusion et de désespoir. Le Christ leur prédit son arrestation dans les heures qui suivront et qu'au moment de Sa Passion, ils seraient dispersés. Il peut leur dire: « Je suis la vigne véritable, et vous êtes les sarments ». Durant la période qui suivit l'Incarnation, le grand guide de la communauté au service du Christ, fut Paul. Encore une fois, tout commence par une rencontre qui survient là où le monde innocent des plantes se révèle dans ses merveilles. Paul arrive des montagnes désertiques dans la gracieuse et fertile région qui entoure Damas. L'âme emplie de colère, il rencontre la forme pacificatrice et interrogative du Christ. À dater de cette rencontre, grandit en lui le pouvoir de réunir des hommes en des communautés ferventes où chaque individu trouve sa propre place. En accord avec une ancienne tradition, c'est à Damas que Caïn tua Abel. Et maintenant c'est de Damas que naît un grand pouvoir de réconciliation des désunis : le Juif et le Gentil, l'esclave et le maître, le jeune et le vieux. Paul voit cette grande communauté de la réconciliation dans l'image de l'olivier, en lequel les rameaux qui furent coupés peuvent être greffés à nouveau — dans la Bible, durant de longues époques depuis les temps qui suivirent le déluge — l'olivier fut considéré comme un signe de paix après la tempête.

Les premiers chrétiens représentaient parfois le mystère de leur communauté par un entrelacs de formes végétales — des roses, des épis de blé, des grappes, des olives. Si nous essayons de contempler ces quatre formes de la plante et de comprendre leur importance pour l'être humain, elles nous aideront à développer nos sentiments pour les Esprits de la Sagesse, éveilleurs d'un juste sens de la communauté. En chacune de ces formes, nous pouvons voir d'une manière spécifique comment les forces terrestres et célestes s'y rencontrent en une merveilleuse harmonie. Dans la plante elle-même, cette rencontre est vécue en une conscience encore plus ténue que celle du rêve. La plante est endormie comme nous le sommes lorsque nous passons au-delà du royaume des rêves. Dans le sommeil de la plante et le sommeil profond de l'être humain, s'accomplit une harmonisation avec le grand univers qui se réalise rarement dans les rêves ou dans la vie de veille. Mais par l'expérience de la compassion, comme cela fut décrit en connexion

avec les Esprits du Mouvement, et par l'expérience du travail communautaire, où nous pouvons être aidés par les Esprits de la Sagesse, quelque chose comme un plus haut niveau d'éveil peut être atteint.

Dans le parfum d'une rose, on peut sentir comment était le monde lorsque les pouvoirs créateurs des Esprits de la Sagesse furent emplis de plénitude, bien que rien n'était encore descendu dans les consistances liquides ou solides de l'existence. C'était un monde d'air rempli d'une lumière essentielle, bonté et générosité oeuvraient partout inspirées par cette heureuse sagesse. Si nous pensons à un jardin de roses, à l'air chaud et parfumé, à la claire lumière du soleil qui n'est ni brûlante ni aveuglante, et à des enfants qui jouent, cette image évoquera l'ambiance qui régnait sur l'Ancien Soleil. Sur terre nous réalisons cela imparfaitement, mais tout comme un être humain qui eut une enfance très heureuse peut être soutenu par elle toute sa vie, les Archanges comme nous avons essayé de le voir, peuvent contempler la vision de leur enfance cosmique et en recevoir du soutien. Par là, s'exprime la relation particulière qu'ils entretiennent avec les Esprits de la Sagesse, comme celle que les Anges ont avec les Esprits du Mouvement. Les Archanges inspirent des communautés particulières, des peuples, ou des périodes plus courtes dans le développement des civilisations. Et des Esprits de la Sagesse, nous pouvons obtenir l'inspiration pour le développement de communautés véritables et conscientes. Au travers de la Rose, ils nous parlent non seulement de la bonté du passé, mais d'un bien être à réaliser dans le lointain futur, lorsqu'un amour qui ne revendique plus rien et ne ressent plus aucune jalousie, vivra en l'âme humaine. Passé et futur se rencontrent dans la chaleur et la lumière du présent, en vue d'une communauté qui recevra la bonté de Dieu en un cœur reconnaissant devenant lui-même une Rose.

Dans le blé et dans les céréales en général, nous avons des formes de la plante qui sont en rapport avant tout, avec l'air rempli de lumière. Sur leurs tiges grêles, elles essayent d'abandonner derrière elles la lourdeur de l'eau et de la terre, ne gardant qu'un peu des plus fines substances. Flottant dans l'air ensoleillé, celles-ci préparent le pain de l'homme. Les céréales sont des herbes transformées, elles nous ramènent vers le temps où l'homme sut les développer à l'aide d'une grande sagesse et d'une grande patience, sous l'inspiration de l'ancien guide Zarathoustra. Le pain soutient particulièrement le système nerveux qui porte l'empreinte des Esprits de la Sagesse, alors que les os portent celle des Esprits de la Forme, et les muscles celle des Esprits du Mouvement. En aidant l'humanité à développer les céréales, Zarathoustra préparait le développement progressif d'une connaissance consciente, ainsi que l'éveil de l'homme pour les tâches terrestres. Ceci fait aussi partie du chemin par lequel une communauté se réalise. Apprendre à transformer la sauvagerie en douceur et le désordonné en ordonné — ou simplement en aidant ce qui donne encore peu, à donner plus.

La vigne semblerait agir presque dans la direction opposée. Elle semblerait capable de détruire la conscience plutôt que de l'augmenter - n'en fut-il pas toujours ainsi depuis le temps où elle enivra Noé, jusqu'à l'heure présente? Les alcools de toutes sortes émoussent la sensibilité de nos perceptions du monde extérieur, nos perceptions morales et esthétiques. La vigne elle-même, est porteuse de chaleur plutôt que de lumière ; elle s'accroche à proximité de la terre, et son fruit mûrit non pas à la lumière solaire ou à sa chaleur directe, mais principalement à la chaleur terrestre réfléchi. Pourtant, l'histoire de l'ivresse de Noé indique réellement une expérience vécue par un initié qui dut se poser la question: « comment ce cadeau de la chaleur solaire transformée en obscurité terrestre, serait-il le mieux utilisé ? » À travers les siècles, les centres de Mystères utilisèrent l'usage du vin comme une aide pour ramener sur terre, non seulement les perceptions et l'entendement de l'homme qui s'éveillait, mais aussi ses sentiments et sa volonté. L'homme doit oublier pour un temps son origine dans l'Esprit et s'attacher profondément au

corps physique. Il trouvera la communauté grâce à cet attachement, par la vie de la tribu et de son pays. Mais il ne faudrait pas que ceci aille trop loin, car la lumière divine pourrait se perdre en même temps.

Au cours de la Cène, le Christ parle de lui comme de la « vigne véritable ». Une des interprétations du mot vérité en grec, « *alètheia* », est « inoubliable ». Lorsque le Christ s'unit avec la chaleur de la Terre, il n'oublie pas les Cieux. Cela reste toujours clair pour lui, d'où il vient et vers quel lieu il se dirige. Et pourtant, il est plein d'amour pour la Terre et le corps physique. Lorsque ses communautés lui sont fidèles, elle perpétuent cet amour.

L'olivier aussi, possède une place remarquable dans l'histoire. Les Athéniens, le ressentaient comme étant plus particulièrement leur arbre, le don de leur déesse Athéna. Bien sûr, il est plus ancien que la civilisation grecque ; mais sa signification y atteint ici une certaine apogée. Son huile fut longtemps utilisée pour oindre, en vue de la guérison des malades ou lors de la consécration des rois et des prêtres. Ce qui est dur et rugueux dans un monde solide, elle va l'adoucir à nouveau : ainsi sa signification intérieure est apparentée à sa fonction externe. Les pensées d'un roi ou d'un prêtre, ont besoin d'être variées et mobiles, elles devraient être capables de prévenir les frictions. L'olivier, en son gris d'argent et ses branches noueuses, possède l'apparence des anciens âges comme l'âne chez les animaux. Son huile peut aider au passage de la Terre vers le monde spirituel.

Le prêtre, qui oint avec l'huile, est dépositaire d'une fonction héritée des anciens Mystères, bien qu'il ne soit plus un initié. Il doit produire le pain et le vin dans le même esprit que Melchisédech, par le pouvoir de la communauté et non par le sien. Il peut rendre le pain et le vin transparents pour la lumière et la chaleur du soleil spirituel, utiliser l'huile pour aider ceux qui sont au seuil de la mort, car les membres de sa communauté ressentent le Christ à l'intérieur d'eux comme leur rédempteur.

Les guides des communautés assurent d'une certaine manière les fonctions de roi ou de prêtre. Ils devraient aider les individus et ceux avec qui ils sont en rapport, à trouver leur juste place dans l'ensemble du corps, afin d'être, comme Paul les décrit: des yeux ou des jambes, ou des mains satisfaits. Pour cela, une sagesse réelle et désintéressée est nécessaire. Aucun homme ne devrait revendiquer cette sagesse comme étant la sienne propre, elle ne peut que grandir comme une grâce lui étant rendue. Mais il est un enseignement vers lequel il peut se tourner, et qui est destiné à ceux qui désirent chercher cette grâce. Il s'agit du *Sermon sur la Montagne* que nous trouvons dans l'Evangile selon St Matthieu. Cet Évangile a, en fait, une relation particulière avec les Esprits de la Sagesse, comme les trois autres Evangiles en ont une avec les trois degrés de la Première Hiérarchie. C'est l'Evangile qui nous parle des hommes sages venus de l'Est pour apporter leurs offrandes à l'Enfant de Bethléem. Il décrit comment cet enfant est emmené, afin d'échapper à la violence d'Hérode, vers l'ancien pays de la sagesse: l'Égypte. Il contient d'abondants enseignements destinés particulièrement aux disciples qui voudraient devenir de futurs enseignants et guides d'assemblées. Beaucoup de difficultés à comprendre le Sermon sur la Montagne peuvent être surmontées, si on se souvient qu'il est destiné à ceux qui se préparent eux-mêmes à de telles responsabilités, et pas seulement à des chrétiens. Chaque mot doit être jugé dans ce contexte précis autant que dans le grand contexte des responsabilités humaines en général.

Combien de lecteurs des Evangiles en langues actuelles, ont pu être découragés par ces mots: « Vous, pour cela, devez être parfaits comme votre Père céleste l'est » (35). Le mot grec signifiant parfait est « *teleios* », qui possède aussi le sens de « complet » et « adapté à son utilisation » ; c'est la qualité qu'un animal sacrificiel doit posséder, être exempt de défauts. Mais le contexte montre ici, que ce qui est signifié n'est pas que les disciples doivent être exempts de

défauts dans le sens de ne pas avoir de fautes — car ils seront appelés très vite à reconnaître leurs fautes dans la prière du Père — mais que l'amour et la compréhension qu'ils donnent à leurs assemblée ne devraient pas être partiels, préférant une personne à une autre, mais qu'ils l'émanent vers tous. Ceci est une responsabilité qui relève de la vocation qu'ils assument. On pourrait presque appeler cela, une responsabilité professionnelle ; ce que nous attendons d'un docteur ou d'une infirmière, c'est qu'ils donnent des soins identiques à un patient, qu'il soit désagréable ou aimable, ou d'un juge c'est qu'il ne favorise pas ses amis.

Dans le Sermon sur la Montagne, d'autres choses encore peuvent être vues sous cet éclairage. Si les Mages peuvent vraiment être appelés « hommes sages », on ne peut pas dire sans réserve des disciples, qu'ils sont sages ou bons. Néanmoins, les premières sentences du Sermon sur la Montagne apportent la bénédiction du Christ sur eux, elles les signalent comme des mendiants de l'esprit et des gens assoiffés, affamés de justice. Mais ils ne doivent pas rechercher la justice pour eux-mêmes par mesure de représailles, pendant qu'ils guident une communauté. Comme un enseignant ou une infirmière, par exemple, ne peuvent pas se permettre de répliquer à un enfant ou à un patient. Il ou elle doit penser d'abord à ce qui est nécessaire e faire ou ce qui est demandé par celui qui les a peut-être offensés.

La sagesse enseigne que chacun doit être accepté et que chacun possède une place nécessaire dans la communauté. Il est très facile de voir ceci comme un principe mais très difficile de le réaliser effectivement. Nous sommes partagés en d'innombrables sympathies et aversions. Mais c'est la tâche elle-même qui nous enseigne.

LA PREMIERE HIERARCHIE

7. Trônes - Chérubins - Séraphins

Avec la Première Hiérarchie, nous atteignons un point culminant dans la difficulté de comprendre et de décrire des êtres spirituels par l'entendement et les mots humains. Il y a deux raisons particulières à cela. La première préoccupa profondément déjà Denys l'Aréopagite. Ces êtres sont très proches de la divinité supérieure, de son être inexprimable et, de ce fait, tous les mots humains doivent chanceler. L'autre raison est nouvelle. Sans la Première Hiérarchie, il n'y aurait pas eu de monde physique. Rudolf Steiner est formel sur ce point, et c'est une idée du même ordre qui illumine les textes de l'Aréopagite. Mais à notre époque, les physiciens proposent une conception du monde qui se met carrément en travers de la route. Leur conception n'est pas satisfaisante à bien des points, mais nous sommes pourtant persuadés qu'elle doit avoir quelque rapport avec la réalité, car elle s'impose avec une efficacité terrible. Si leur étrange théorie d'une multitude de particules qui ne sont pas des particules, mais se transforment en quelque chose qui n'est plus au sens ordinaire une chose ; si ceci représente la nature du monde physique, quelle place reste-t-il donc pour la Première Hiérarchie? D'immenses énergies longtemps endormies, peuvent s'éveiller, déclenchant tout d'un coup la destruction à un degré tel que l'homme jamais ne se l'imagina (théorie anglo-saxonne dite du “*big-bang*”, *ndt*). Cette vision est très difficile à concilier avec la bonté se trouvant au fondement des choses. Mais cela « marche » bien. Le physicien arrange pour ces énergies, des dispositifs extrêmement délicats et complexes, qui réussissent ainsi à les libérer. Pour utiliser une expression qui pourrait sembler triviale, c'est comme si une mère laissait traîner toutes sortes de poisons, des explosifs, et des instruments tranchants, dans une pièce où ses petits enfants jouent seuls. Dieu semblerait donc avoir ainsi déposé des matériaux dangereux presque partout.

Certes, des questions telles que la souffrance et le mal ont depuis longtemps obnubilé l'esprit de l'homme. Et nombreux sont ceux qui cherchèrent à expliquer que sans la souffrance et la peine, l'âme humaine n'apprendrait rien, et que sans la possibilité du mal, l'homme ne pourrait pas être libre. Mais quelle nécessité concevable y avait-il, disons le crûment, à laisser se faire une chose aussi dangereuse ? Peut-être que finalement derrière ce problème, il y a quelque chose d'essentiel à apprendre pour l'homme.

À nouveau, et encore une fois, en considérant les Hiérarchies, nous sommes ramenés à la question: Qu'est ce que la réalité? Le mot anglais « *real* », réel, se rapporte au mot Latin « *res* », une chose. Ceux dont la langue est proche du latin sont donc rendus attentifs, sans pour autant le remarquer, au fait que la réalité est une affaire de choses. Tandis que les mots équivalents en néerlandais (*Wertigheid* ?) ou en allemand (*wirklich*), relie quant à eux la réalité avec l'idée de travail, avec l'efficacité. Probablement que la majorité des êtres humains à travers le monde, pensent à la réalité en rapport avec des faits et des processus physiques. Mais c'est là ne pas constater et prendre en compte, que toutes nos idées sur les phénomènes extérieurs proviennent de ce que quelqu'un pense et perçoit — c'est à dire d'événements se déroulant dans la *conscience* et pas uniquement dans l'espace et le temps. Que serait une chose si elle n'avait aucune conscience, si personne ne la percevait ni ne la comprenait ? Cette chose pourrait très bien ne pas être? On conçoit bien mieux la réalité comme composée d'êtres conscients avec leurs activités, leurs rapports réciproques.

Nous passons une grande partie de nos vies, en ayant affaire à des objets matériels qui semblent presque inconscients. Mais toute la substance de ce livre fut de montrer que ce n'est qu'une illusion. Ne pouvons-nous pas penser qu'une pierre ou qu'un objet façonnés pourraient devenir transparents de la même façon qu'une plante vivante peut l'être, nous révélant ainsi des mondes d'êtres créatifs?

Avant d'essayer de répondre à ceci, peut-être devrions nous devenir attentifs aux effets que le temps passé en rapport avec les objets matériels, peut avoir sur nous. D'un autre côté, ceci nous instruit sur la connaissance de ce que nous faisons actuellement. La voiture roule suivant notre façon de conduire, un gâteau sort du four comme nous l'avons préparé. Là où des technologies complexes sont utilisées, un sens très fin des responsabilités peut se développer. Prendre soin ou non dans l'utilisation des choses matérielles, peut avoir des conséquences à longs termes.

D'autre part, on pourrait très bien croire que les objets matériels ne ressentant ni joie ni peine, sont entièrement remplaçables. Qu'il est sans importance par exemple, qu'on les jette. Un homme peut diriger tout son esprit vers un but à accomplir, et regarder les objets utilisés sur ce chemin avec indifférence.

On constate finalement que le désintérêt pour les objets peut conduire au désintérêt pour les gens, et l'attention portée aux objets matériels rendre attentifs aux soucis des autres. En fait, nous sommes souvent concernés autant par les objets que par les gens, car une chose matérielle représente généralement le travail de quelqu'un. Mais nous aimons penser que chaque objet peut être remplacé, tandis que nous savons qu'une personne ne peut pas l'être.

C'est comme si le monde matériel nous posait une grande question: « Comment vas-tu m'utiliser? ». Lorsque quelqu'un nie cette interrogation, il peut devenir destructeur. Et, en celui qui se sent interrogé par les choses inanimées du monde, une grande crainte peut naître. Il peut se dire: puissants et nobles sont les êtres du monde spirituel qui se tiennent derrière l'animal et la plante qui croissent, mais il faudra que je cherche bien plus loin encore et que je ressente une bien plus profonde vénération, afin d'approcher les êtres dont la patience et le sacrifice ont rendu le royaume des choses inanimées possible.

Dans les noms utilisés par Denis l'Aréopagite pour les Hiérarchies, ceux qui désignent les Esprits de la Sagesse jusqu'aux Anges possèdent tous une certaine similitude. Les mots grecs Kyriotetes, Exousiaï, Dynamis, Archaï, suggèrent autorité et pouvoir; Ange signifie messenger. Pour la Première Hiérarchie, nous trouvons deux noms hébreux, Séraphins et Chérubins. Le nom Trône quant à lui, est grec, et c'est peut-être le plus énigmatique. Dans la bible, il ne désigne jamais explicitement un rang d'êtres spirituels. Lorsqu'il apparaît, c'est généralement au singulier, comme le Trône de Dieu. On pourrait se demander: « Pourquoi ces êtres spirituels possèdent-ils le nom d'une chose inanimée, d'une construction humaine? » Cela apparaît avec une extraordinaire insistance dans la Révélation de St Jean: « J'étais en esprit, et voyez! Un trône était dans les cieux, et quelqu'un y était assis! » **(36)**. Dans Isaïe, cette insistance n'est pas aussi présente: « Je vis le Seigneur assis sur un Trône fort élevé » **(37)**.

Si nous lisons divers chapitres de l'Apocalypse de St Jean consécutivement, il semble souvent y avoir des changements brusques d'atmosphère et de thème. Mais si nous sommes plus attentifs, nous verrons que ce qui suit, fut annoncé peut-être d'une façon très discrète. Cette grande vision du Trône dans les cieux, se prépare dans la dernière des sept lettres aux églises. À la fin de chaque lettre, une promesse est faite aux membres de chaque Église, concernant ce qui s'accomplirait s'ils étaient victorieux des puissances adverses. Aux membres de l'Église de Laodicée, il est dit: « à celui qui sera victorieux, je lui accorderai de s'asseoir avec moi sur mon trône, ainsi que moi-même, vainqueur, je m'assis avec mon Père sur son trône » **(38)**. Jean garde

cette promesse au fond du cœur, et se prépare ainsi pour l'ouverture de la porte des cieux avec le Trône divin en son centre et les vingt quatre trônes des anciens autour de lui.

Que sont les Trônes et que font-ils dans le monde spirituel? Chaque chaise sur laquelle nous nous asseyons est une de leurs descendants déchus. Dans les temps anciens, les gens ordinaires ne s'asseyaient pas sur des chaises ; ils restaient debout ou couchés, s'asseyaient sur le sol ou tout au plus sur une sorte de banc. S'asseoir sur une chaise isolée, c'était comme être un roi, et lorsqu'un roi s'asseyait, il était comme un Dieu ! Un sujet qui regardait vers celui qu'il considérait comme un roi véritable, assis sur son trône, se sentait pénétré d'une ferme vision, d'une chaude acceptation, d'une volonté active et reconnaissante. Le mot grec « *thronos* » est apparenté au Latin « *firmus* », d'où proviennent les mots anglais de « *firm* » (ferme, adj. ; entreprise, nom, *ndt*), et « *affirm* » (affirmer), (ainsi que le merveilleux mot de confirmation). Ils sont aussi en parenté au Sanskrit « *dharma* », l'expression de la loi cosmique. La chose essentielle dans un trône ou une chaise — c'est qu'ils soutiennent un être pleinement éveillé. Ils montrent cette merveilleuse sécurité dont nous devrions être reconnaissants envers les choses inanimées. Il y a quelque chose de dérangent, lorsqu'un animal s'assied sur une chaise ou même lorsqu'un être humain s'y endort. À une époque antérieure, on construisait une sorte de fauteuil appelé « chaise de berger », et qui renversait son occupant si celui-ci venait par mégarde à s'endormir.

Le nom qu'utilise Rudolf Steiner pour les êtres que Denis appelle les Trônes, est « Esprits de la Volonté ». Nous devons penser non pas à une volonté arbitraire, mais à la plus haute qualité de patience et de constance de volonté. Derrière tout ce qui dans le monde est calculable et régulier, nous pouvons imaginer une volonté inébranlable qui accepte de se sacrifier. Ces êtres qui furent des créateurs pleins de spontanéité, d'une manière qui elle, ne peut pas être calculée, ont depuis de longs âges sacrifié cette liberté. Un jour, ils la retrouveront. Leur sacrifice se réalisa par amour pour d'autres êtres qui avaient besoin, eux, d'un monde calculable. Dans le sacrifice, la volonté du Père est rendue effective.

De même que toute la Troisième Hiérarchie peut être considérée comme un instrument de l'Esprit Saint et la Seconde comme révélant la Gloire du Fils, la Première Hiérarchie travaille au service immédiat du Père. Ceci nous aidera à comprendre ce qui autrement pourrait sembler étrange dans la description de Jean, lorsqu'il parle du trône divin: « et Lui qui était assis là, était de Jaspe et de Sardoine et autour du trône il y avait un arc-en-ciel qui semblait d'Émeraude. » (39) Dans son effort pour décrire les hauteurs spirituelles les plus élevées auxquelles l'être humain puisse se hisser, Jean fait une comparaison avec des pierres (précieuses, cependant *ndt*). Comme dans le récit de la « Nouvelle Jérusalem », il utilise les noms de ce que nous appelons des pierres précieuses et semi- précieuses. Certaines d'entre elles sont transparentes et d'autres opaques, mais dans un sens plus élevé, pour lui, elles sont toutes transparentes. Il voit apparaître au travers des pierres, de toutes puissantes individualités ; comme nous essayons de voir derrière les animaux et les plantes, leurs esprits-groupes. Les individualités des pierres sont les descendants des Esprits de la Volonté. Les couleurs des fleurs et des feuilles s'estompent et passent, mais le rouge de la Sardoine et le vert de l'Émeraude dureront aussi longtemps que durera la Terre.

Ce n'est pas à cause de leur beauté ou de leur rareté seules, que certaines pierres furent considérées comme étant précieuses. Elles furent aussi ressenties comme porteuses de certaines qualités morales. Le nom d'Améthyste, par exemple, signifie quelque chose comme « exempt d'intoxication », qui crée une pure conscience. N'importe qui peut porter un joyau, dans la révélation de St Jean, Babylone la grande prostituée est décrite comme « parée d'or, de bijoux et de perles » (40). C'est une sorte de blasphème, car celui qui porte ou utilise l'or et les bijoux, devrait reconnaître leur sacralité et être purifié par elle. Ce n'est pas pour rien que Shakespeare

parle de « sermons dans la pierre ». Les roches de la terre parlent à l'homme de tâches à réaliser sur de très longs âges, au cours desquels, ce qui est sombre et confus dans les profondeurs de son existence doit devenir translucide comme un cristal.

Colet résume quant à lui la description de la Première Hiérarchie chez Denys l'Aréopagite par ces mots: « Pouvoir purifie, vérité limpide rend serein, amour accompli rend parfait » (41). Le pouvoir est celui des Trônes. La vérité limpide ruisselle des Chérubins, l'amour accompli jaillit des Séraphins. Ce n'est pas qu'ils aient le pouvoir, la vérité ou l'amour en leur possession propre, mais ils participent plus que tout autre être au pouvoir, à la vérité et à l'amour divin. Face à la Première Hiérarchie, l'homme doit reconnaître ce que signifie l'ultime purification de son être. Il est en présence du rejet total de toute trace de fausseté. Dans le Jardin du Paradis et ensuite, près du fleuve de la Nouvelle Jérusalem, se dresse l'Arbre de Vie. Mais personne ne s'en approchera s'il « aime et pratique le mensonge » (42). Dans la Genèse, il est dit: « À l'Est du jardin du Paradis il plaça les Chérubins et une épée enflammée qui tournait en tous sens, pour garder la chemin qui mène vers l'Arbre de Vie » (43).

Nous ne mentons pas seulement en nous représentant mal les faits extérieurs, mais parce qu'en nos mots, la véritable essence des choses n'est plus ressuscitée à la vie. Si un être humain partage jusqu'à un certain point les merveilles du monde spirituel, il voudra en parler à ses compagnons humains. Mais le langage qu'il utilise sur Terre, n'est plus adapté à cette tâche. Il est indigne d'être un messenger de l'esprit dans l'entière de son âme et dans toutes les habitudes de sa vie. Il devrait s'avouer quelque chose qui ressemble à la confession d'Isaïe: « Malheur sur moi! C'en est fait de moi, car je suis un homme aux lèvres impures, et j'erre au milieu d'un peuple aux lèvres impures, car mes yeux ont vu le Roi, le Seigneur des Armées! ». Isaïe reçoit ensuite une grâce de guérison venant d'un royaume plus élevé que celui des Chérubins. « Alors fondit sur moi un des Séraphins, il avait dans sa main une braise ardente qu'il l'avait prise avec des pinces sur l'autel. Il toucha ma bouche et dit: Vois, ceci a touché tes lèvres. Ta culpabilité t'est retirée et ton péché t'est pardonné. Et j'entendis la voix du Seigneur disant: Qui vais-je envoyer, qui ira pour nous ? Alors je dis, me voici, envoyez-moi! ». (44)

Qu'est ce qui a rendu la parole humaine impure? Qu'est ce qui a entraîné nos mots, les différenciant du Logos créateur dont ils sont les images? Il est évident que cette chute se réalisa en partie à cause des émotions humaines. La parole fut obscurcie par la colère, la jalousie et la peur. Elle fut aussi corrompue, car nous l'avons utilisée pour décrire des faits extérieurs en nuances oubliées de leur origine divine. La révélation de St Jean décrit comment les marchands qui pleurèrent Babylone, se souviennent de toutes les choses qu'on y achetait et vendait; y compris les corps et les âmes humaines. La parole sur cette place de marché est avilie dans les deux sens, de l'intérieur par le désir, de l'extérieur par l'idolâtrie. Car l'idolâtrie, ainsi que l'entendent le Nouveau et l'Ancien Testament, consiste aussi à posséder ou à vouloir posséder ce qui, par essence, ne peut pas l'être.

Ainsi, la parole humaine doit être purifiée. Le feu de l'autel en est capable. Du royaume le plus sacré, les Séraphins apportent un amour brûlant d'ardeur. Alors nous découvrons ce que nous désirons réellement, et ce que sont vraiment les choses. Isaïe ressent en un instant ce profond changement s'opérer en lui, et devient digne d'être un messenger. Pour la plupart d'entre nous ce changement s'opère très lentement, nous mûrissons comme la moisson, mais en de longues années d'existences.

Shakespeare est très conscient de ce pouvoir mystérieux du temps, à faire évoluer vers la maturité. Bien sûr ceci ne se produit pas toujours ; dans « *Polonius* », il nous montre de façon terrible mais exceptionnelle, comment la vieillesse peut se dérouler dans les illusions d'une sagesse de mascarade, toute superficielle. Il n'existe pas d'évolution sans souffrance. Dans « *Le*

Roi Lear », nous trouvons deux vieillards qui surmontent certaines de leurs illusions. L'un d'eux, le Duc de Gloucester, est privé de sa vue physique par un acte de violence. Son fils Edgar, perd rang et possessions à cause d'une odieuse duperie. Tel un mendiant en loques, il simula la démence. Pour lui, comme pour son père, la mort ne semble pas loin. Et il dit à son père:

« Les hommes doivent supporter
leur départ d'ici-bas, comme leur venue.
La maturité est tout ». (45)

Edgar réunit les mystères de la naissance et de la mort. Tous deux peuvent être vus comme de profonds changements dans nos rapports avec la Première Hiérarchie. À la naissance, nous pénétrons dans le monde physique et nous nous rapprochons des choses. Cela peut troubler un enfant pendant un moment, de rencontrer les objets qui ne sont ni aimants, ni en colère, de quelque façon qu'on les traite. Bien à l'intérieur de lui, gît une profonde crainte, et quelquefois nous pouvons avoir le soupçon fugitif d'une riche expérience qu'il apporte avec lui. Et là où les êtres humains n'ont pas perdu ce respect mêlé de crainte, ou l'ont retrouvé à nouveau, la vieillesse peut les rapprocher quelque peu du royaume des Séraphins, des Chérubins et des Trônes. Par ce rapprochement, un vieil être humain peut révéler quelque chose du caractère de ce royaume. Dans un merveilleux passage concernant l'ascension de l'âme au sein des hiérarchies, Rudolf Steiner dit qu'il existe certains vieillards dont les paroles reflètent une part de cette sagesse sereine des Chérubins, non pas simplement par la sagesse de leur parole, mais plus encore par la qualité et l'atmosphère de celle-ci. Et il est certains vieillards dont la présence même, sans qu'il soit nécessaire pour eux d'agir ou de parler, peut nous donner un sentiment des Séraphins.

On raconte que lorsqu'il fut très vieux, Jean l'Évangéliste disait souvent: « Petits enfants, aimez-vous les uns les autres! ». De telles paroles auraient un effet différent si elles étaient prononcées par quelqu'un d'autre. Par une longue patience et une grande persévérance, par des années de travail modeste dans les Églises d'Asie, et en méditant sur le souvenir des années passées avec Jésus Christ durant son activité terrestre, Jean atteignit une maturité qui donna à ses mots leur musique particulière. Tout au long de cet Évangile, c'est cela qui doit être observé et entendu. Il nous élève dans l'infinie lumière des Chérubins, en une Sagesse qui doit être atteinte par les Anges plutôt que par les hommes. Et pourtant il y a dans cet Évangile une merveilleuse attention pour les détails physiques; comme la vision d'un aigle peut englober l'horizon mais aussi repérer de petits mouvements au sol. La Samaritaine, lorsqu'elle va chercher ses amis, laisse sa vaisselle près du puits. Jésus se ceint lui-même d'une serviette avant de laver les pieds de ses disciples. Et, si cet Évangile s'attache beaucoup aux rencontres de Jésus Christ avec des êtres humains particuliers, au travers des mots de Jean continue à résonner malgré tout la sagesse de l'éternité.

Rudolf Steiner dit de l'Évangile de St Luc, qu'il nous guide dans le royaume des Séraphins, c'est l'Évangile de l'amour sacrificiel brûlant. Il y a un être envers qui St Jean et St Luc sont très attentifs. On mentionne peu les dires de cet être dans le Nouveau Testament, mais sa présence doit avoir apporté une bénédiction inoubliable. C'est Marie, la mère de Jésus. St Luc est parfois représenté comme peignant son portrait, car la tradition le montre aussi bien comme peintre que comme médecin. C'est St Luc qui parle de sa présence parmi les Apôtres après l'Ascension. Tout au long de sa vie, elle doit leur avoir apporté un insondable réconfort chaque fois qu'ils revenaient de leurs longs voyages. Cette chaleur Séraphique, Luc sut la transmettre, lorsqu'il raconta la parabole christique du pardon, et décrivit ses actes de guérison.

Avec l'Évangile de St Marc, nous vivons dans l'impulsion d'une volonté infaillible. St Marc possède une relation particulière avec le royaume des Trônes, peut-être parce que lui-même

expérimenta une défaillance de la volonté, ainsi que les Actes des Apôtres nous le racontent. Il renonça à sa tâche, alors que Paul et Barnabé voyageaient vers l'intérieur de l'Asie mineure. Il devint ensuite l'interprète de Pierre, l'Apôtre en lequel il y avait aussi ce gigantesque pouvoir de volonté alternant avec des moments soudains de profonde faiblesse. Finalement, Marc trouva le courage d'affronter l'hostilité d'une cité qui était devenue profondément matérialiste, et il y souffrit son propre martyre. Son Évangile est le plus court des quatre, presque tout ce dont il parle se retrouve aussi bien chez Matthieu que chez Luc. St Marc, décrit tout avec une claire franchise qui montre le pouvoir de la volonté du Christ, d'accomplir sa tâche. Peu d'enseignements, peu de paraboles, mais des actes sur des actes, portant la volonté céleste dans la vie de la terre déchue.

L'Évangile de St Matthieu montre en Jésus Christ une sage harmonie des qualités humaines par lesquelles les disciples peuvent être guidés vers leurs responsabilités. Par contre, Marc, Luc et Jean portent devant nos yeux une force d'intention, une douce bonté, et une vision céleste, qui sont plus qu'humaines. Pourtant en leur présence, la pensée, les sentiments et la volonté de l'homme peuvent évoluer vers la maturité. C'est seulement dans ce cas qu'il peut espérer dépasser le matérialisme qui voudrait le maintenir prisonnier.

Comment le monde physique peut-il être une manifestation de la Première Hiérarchie et néanmoins être porteur de tels dangers pour l'âme humaine ? Nous ne devrions pas attendre d'une explication du monde physique, qu'elle soit très simple, alors que même une description purement quantitative de processus matériels familiers, devient rapidement complexe. Dans le livre d'Ezéchiel, il y a une description des Chérubins dans laquelle on trouve certaines indications concernant les énigmes propres à ce royaume, et comment y trouver une réponse. Tout d'abord Ezéchiel décrit les quatre Vivants eux-mêmes, leurs visages, leurs ailes, leurs corps et leurs mouvements. Et ensuite, il décrit les roues qui les suivent, leurs mouvements correspondants aux mouvements des Chérubins eux-mêmes:

« En cheminant, elles allaient de leurs quatre côtés, et elles ne se tournaient point dans leur marche. Elles avaient une circonférence et une hauteur effrayantes, et à leur circonférence les quatre roues étaient remplies d'yeux tout autour. Quand les Vivants marchaient, les roues cheminaient à côté d'eux; et quand les Vivants s'élevaient de terre, les roues s'élevaient aussi. Ils allaient où l'esprit les poussait à aller; et les roues s'élevaient avec eux, car l'esprit des êtres vivants était dans les roues. Quand ils marchaient, elles marchaient; quand ils s'arrêtaient, elles s'arrêtaient; quand ils s'élevaient de terre, les roues s'élevaient avec eux, car l'esprit des êtres vivants était dans les roues. » (46)

Dans l'ensemble des objets fabriqués par l'homme, la roue possède une place particulière. Les outils sont généralement une extension de ce que les membres humains peuvent déjà faire, et d'une certaine façon, ressemblent aux formes de ces membres. Mais dans notre environnement naturel immédiat, dans les plantes, les animaux et dans le corps physique de l'homme, il n'y a pas de roues. Lorsque l'homme commença à donner des roues à ses véhicules, il fit quelque chose qui en fait était très surprenant. Il n'avait jamais vu de roue dans le monde physique [Les Incas ne connaissaient pas la roue, *ndt*]. Beaucoup de choses durent être transformées, pour rendre l'environnement adéquat à leur utilisation. Et beaucoup d'autres choses encore se transformèrent du fait que l'homme se mit à en fabriquer.

Lorsque Ezéchiel regarde les Roues de sa vision, elles sont très différentes. L'esprit des créatures vivantes est en elles et leurs bords sont pleins d'yeux. Dans les machines humaines l'esprit est utilisé pour la construction et l'arrangement des roues, mais il n'est pas en elles et elles n'ont pas d'yeux. Elles mettent du temps pour tourner ; mais le temps ne possède aucune signification pour elles. Aussi étrange que cela puisse paraître, ceci est la tragédie de notre technologie. Elle fonctionne dans l'espace, utilisant le temps comme s'il n'avait pas signification.

Ainsi que les autres rangs des hiérarchies, les Chérubins et les Séraphins ont des descendants qui eux, travaillent dans les rythmes du temps. Toute la vie de l'animal et de la plante sur terre est accordée de façon complexe et mystérieuse avec ces rythmes. Les êtres élémentaires, descendants de la Troisième Hiérarchie, suivent les guides que sont les descendants de la Première, les esprits du jour, du mois, de l'année. « Leur » mouvement est plein de signification, réchauffé et illuminé par les premiers débuts de toute existence.

Chaque rythme tourne, revenant vers son origine, peut-être pas complètement, mais de façon à devenir reconnaissable. Comme une roue qui se meut sur la route, un point de son bord parfois au-dessus du centre puis au-dessous, tout en avançant. Il est un rythme important qui s'approche avec amour et s'en retourne avec le même amour; et est irradié en chaque point de sa course changeante, par la sagesse. C'est la nuit affamée du jour et le jour assoiffé de la nuit. Durant notre vie sur terre, quelque chose en nous tend à vouloir rejoindre notre demeure dans le monde spirituel. Et à l'inverse, lors de notre vie dans les cieux, le courage grandit à nouveau de rencontrer la Terre. Lorsque l'âme humaine mûrit, elle apprend à accepter de plus en plus chaque condition changeante de son existence.

Mais il est des puissances spirituelles qui s'opposent aux descendants de la Première Hiérarchie. Elles essayent de vider l'espace et le temps de toutes significations. Le genre de maturité qui pourrait se développer sous leur influence serait complètement différent de ce qui vient d'être décrit. Elle serait intensément intelligente et froide. Elle pourrait prendre la forme du cynisme, ou du désespoir.

En des paroles demeurés célèbres, Shakespeare représenta une des formes possible de ce type d'atmosphère. Macbeth, ayant déjà plusieurs meurtres à son actif, apprend que sa femme est décédée. Bien qu'il ait été très proche d'elle, il n'arrive pas à ressentir ce qu'il voudrait. Il répond au messager:

« Elle aurait dû mourir plus tard;
Il y aurait eu un temps pour un tel mot.
Demain, et demain, et demain,
Rampe à petits pas, de jours en jours,
Vers la dernière syllabe du temps noté ;
Et tous nos hiers ont éclairés aux fous,
Le chemin vers la mort poussiéreuse.
Éteins-toi, éteins-toi brève chandelle!
La vie n'est qu'une ombre errante, un pauvre histrion
Qui se pavane et s'irrite une heure sur la scène,
Et qu'on n'entend plus ensuite. C'est un conte
Raconté par un idiot, plein de bruit et de fureur,
Et qui ne signifie rien.” (47)

Pour Macbeth, il n'est plus possible de retrouver la signification du temps, il n'y a plus le moindre moyen qu'il puisse trouver durant les heures qu'il lui reste avant sa mort. Dans « *le Conte d'Hiver* », Léonte, après avoir pris connaissance de la mort de sa reine, trouve le chemin après de longues années de prières et est conduit vers le mystère de la résurrection. Dans la tragédie de *Macbeth*, c'est un autre homme qui est conduit vers les sources de l'ordre véritable, par son humble recherche des grâces qui font les rois.

Les esprits élémentaires reçoivent leurs temps et leurs places des esprits du jour, du mois et de l'année. Nous aussi nous avons besoin de connaître notre temps et notre place. La méditation et la prière doivent toujours débiter par quelque chose de plus grand que nous-mêmes, et lorsque nous avons vraiment senti cette grandeur, elle nous montre quand et où notre tâche se situe dans la totalité. Temps et espace ne sont plus vides pour nous, ne sont plus un récit désordonné ou un désert gris, mais sont prêts à recevoir la Gloire de Dieu.

Lorsque nous visitons un lieu sacré, par exemple un ancien cercle de pierre ou une cathédrale médiévale, nous découvrons souvent qu'elle est implantée en relation avec les directions cosmiques. Peut-être avec le lever ou le coucher du Soleil, la Lune ou les étoiles. Pour n'importe quel endroit sur la terre, ces directions changent lentement. Ainsi un temple devient une sorte d'aide mémoire solennel, qui nous rappelle comment des rythmes plus courts s'inscrivent dans de grands rythmes, et comment l'espace est gouverné par le temps. Nous sommes conduits alors, vers ces directions ultimes marquées par les étoiles bien qu'elles aussi se meuvent lentement. Pour notre vision depuis la Terre, les planètes circulent à l'intérieur de la grande roue du Zodiaque. Nous regardons vers le Lion, le Scorpion, le Verseau, et le Taureau, et les directions de l'espace cosmique, qui marquent ces constellations, nous parlent de vastes âges des temps, durant lesquels notre monde traversa ses incarnations précédentes, et à l'intérieur desquelles il vit maintenant. La constellation du Lion nous parle du sacrifice cosmique des Trônes d'où naquit le feu. Bien que la direction de la constellation du Scorpion peut nous sembler sombre, c'est de là que la gloire et la splendeur de l'Ancien Soleil, le don cosmique des Esprits de la Sagesse, ruisselle sur nous. Et à partir de la constellation du Verseau, nous pouvons nous pénétrer du monde onirique des eaux, guidés par les Esprits du Mouvement. Lorsque nous nous tournons vers la puissante constellation du Taureau et la délicate brume des Pléiades, nous pouvons sentir la source de l'univers dans lequel nous vivons actuellement et devons nous éveiller au travail qu'on attend de nous. Ainsi les grands âges du temps passé se rencontrent dans les profondeurs de l'espace. La tente royale de Dieu s'est déployée, en laquelle chacun de nous possède une chambre.

Notre siècle actuel éprouve beaucoup de difficultés à croire en une relation entre notre vie intérieure et l'univers extérieur. Et pourtant, il est clair que nos rythmes de sommeil et d'éveil correspondent à la rotation de la Terre. Dans la grande orientation de l'univers, nous avons les plus petites orientations cardinales, de l'Est au Sud, de l'Ouest au Nord, correspondantes pour l'hémisphère nord respectivement, au lever, à midi, au coucher et à minuit. Notre vie de l'âme est vécue dans ce rythme d'éveil et de sommeil. À l'intérieur de notre temps de veille, nous pouvons faire le libre choix si nous le désirons, de vivre quelques minutes de calme, des minutes pendant lesquelles nous essayons de nous libérer de la pression immédiate des événements présents. Mais il n'est pas équivalent que nous placions ces moments le matin, le soir ou au milieu de la journée. Dans le sommeil, nous étions dans le monde spirituel, mais normalement inconscients de cet état. En la méditation, nous pouvons chercher cet état consciemment. Mais il est important de savoir de quand date notre sommeil, ou quand nous dormirons à nouveau, car cela peut avoir des effets différents.

Le matin, le Soleil est ascendant et sa lumière encore douce. Un des profonds fragments d'Héraclite dit: « Le Soleil est chaque jour nouveau ». Véritablement, le soleil qui brille ce matin n'a jamais brillé auparavant. À midi, le Soleil commande le monde au Sud ; la lumière visible, le tumulte de la journée, peuvent être difficiles à supporter pour la lumière intérieure. Soljenitsyne a dit que la précipitation et la superficialité sont les grands troubles psychiques du vingtième siècle. Ne pas être précipité et traverser la surface des choses est plus difficile à midi. Le soir, nous sommes bien loin du lever du Soleil, la poussière de la journée épaissit l'air. Et pourtant, comme

les charrettes dans les champs pendant la moisson, les âmes humaines se préparent à ramener vers le monde spirituel les réalisations et les découvertes de la journée. La nuit, nos corps peuvent être embarrassants lorsque nous essayons de compléter ce voyage par le sommeil. Et pourtant la quiétude peut devenir plus facile à atteindre si nous la recherchons.

Dans notre méditation, trois royaumes se rencontrent. Nous sommes aidés dans la recherche du calme par la Troisième Hiérarchie et particulièrement par notre Ange. Le grand royaume situé derrière le rayonnement visible du Soleil, celui de la Seconde Hiérarchie, se déverse alors dans cette quiétude. Derrière le vaste royaume du Soleil, sont les étoiles; derrière lesquelles œuvrent les pouvoirs de la Première Hiérarchie. Celles-ci sont aussi présentes dans les plus intimes profondeurs de l'âme. Chaque méditation, aussi humble ou aussi brève soit-elle, peut débiter par la contemplation d'une vérité, et toute vérité vivante ouvre le chemin qui conduit des Anges jusqu'aux hauteurs des Chérubins. La vérité qui se réchauffe, devient une prière et une louange. Elle cherche alors la chaleur mûrissante des Séraphins afin d'être accueillie dans leurs chants. Et la prière nous incitera toujours, soutenue par la force des Esprits de la Volonté, à reprendre notre place et notre travail sur la Terre. La raison peut devenir claire pourquoi l'homme, du fait de son rapport avec des choses matérielles, possède une responsabilité si grande et pourquoi la matière est une chose si dangereuse. L'homme s'est vu confier des pouvoirs qui peuvent être aussi destructeurs que furent constructrices les actions créatrices des Hiérarchies. Ceci est le pari le plus audacieux qui puisse avoir été fait, non seulement pour l'homme individuel mais pour l'humanité dans son ensemble.

8. LA DIVINE TRINITÉ

Parmi les paroles souvent énigmatiques d'Héraclite, il y a un dicton d'une portée considérable : « Une chose, l'unique chose vraie et sage, ne consent pas et consent d'être appelée par le nom de Zeus ». Pour décrire ce qui est divin, les mots humains sont constamment inadéquats ; comment pouvons-nous supposer que les êtres des mondes célestes consentiraient à être décrits par nous ? Dans un dialogue très en rapport avec les enseignements d'Héraclite, *Cratyle*, Platon revient plus d'une fois sur ce sujet ; même les noms que les Dieux ont pour les uns et les autres sont différents de ceux que nous avons pour eux. Et cependant, l'être qui est au-delà de tous les noms laisse la parole à l'homme. Le discours humain deviendrait un royaume désertique si la réalité spirituelle en était exclue. Nos paroles doivent vivre dans cette tension ; non seulement comme quelque chose que nos esprits reconnaissent, mais comme la réponse de notre entité entière à un appel auquel nous ne pouvons répondre complètement. Car les esprits des Hiérarchies ne parlent pas seulement entre eux — ils essayent de s'entretenir avec nous aussi. « Que celui qui a des oreilles, laissez-le entendre. » Nous demander pourquoi nous n'entendons pas, ni ne comprenons ni ne répondons, est l'une des premières grandes tâches de la connaissance de soi. Dans l'Évangile de St Matthieu, dans la parabole des noces, lorsque les invités sont enfin réunis, on demande à l'un d'eux pourquoi il n'a pas de vêtement de noces. Et « il resta sans voix » (48). Les noces sont une rencontre entre le spirituel et le terrestre. Tout être humain peut se ressentir non-préparé à cette rencontre ; le vêtement de noce est l'âme emplie de vénération et d'humilité, préparée à refléter en son sein les couleurs et formes du monde spirituel.

Un enfant apprend à parler en écoutant, pas seulement les paroles qu'on lui adresse, mais aussi la conversation qui se déroule autour de lui. Certains enfants montrent plutôt manifestement qu'ils attendent d'en arriver à un certain « *standard* », avant d'avoir envie de parler — comme pour dire que ceci est pour exprimer un profond sentiment qui évolue ensuite dans les mots extérieurs. D'autres sont réticents à se livrer à tous les dangers de cette mer du discours humain. On peut rencontrer cela dans certains formes extrêmes de l'autisme où ils peuvent parler plutôt clairement et efficacement quand ils sont très émus et étonnés, et ensuite sombrer de nouveau dans le silence pour un long moment. Similairement, des êtres humains peut se trouver soudainement capables de prier quand ils sont très préoccupés au sujet d'une personne aimée, quoique à d'autres moments, ils peuvent même en arriver à croire que la prière n'a absolument aucun sens.

Nous avons tous écouté nos aînés, les esprits des Hiérarchies — quand nous sommes endormis et avant de naître. Mais si nous avons perdu la vénération nécessaire dans nos âmes, il peut s'avérer difficile d'en retrouver la mémoire durant notre vie éveillée. Mais nous nous y préparons vraiment en pratiquant l'écoute dans la vie ordinaire. Il y a deux manière de recevoir des sons du monde qui nous entoure. Nous pouvons réagir en un instant par sympathie et antipathie, par une approbation immédiate ou un refus de ce que nous entendons. Ou bien nous pouvons donner du temps au son pour qu'il se déploie lui-même, tel qu'il est, au sein de notre âme. Les sons des oiseaux et des animaux, d'événements naturels et des machines, tout cela acquiert plus de signification pour nous si nous avons la patience de laisser croître notre sympathie et notre compréhension à leurs égards. Il est particulièrement difficile de ne pas s'impatienter lorsqu'on écoute les opinions des autres ; l'impulsion à les corriger, presque avant que les mots sortent de leurs bouches, est très forte chez la plupart d'entre nous, et elle est même

présente chez les petits enfants. Une fille peut même dire à sa mère, à l'intérieur d'une brève discussion, de ne pas parler si fort, de ne pas chuchoter, et de ne pas rester si silencieuse. Plus tard, nous pouvons en arriver à la conclusion que presque tout ce qui est dit par quiconque autre que nous est plus ou moins un non-sens. Notre monde intérieur est devenu si bruyant, si plein d'arguments et de sujets de plainte, qu'il nous est à peine possible d'entendre quelque chose. C'est ce qu'on appelle dans les Évangiles le royaume des « pleurs et des grincements de dents ». Le chemin du retour est long, et toutefois la distance en est courte, de ce royaume vers la salle des banquets illuminée, où les noces continuent. L'homme qui pense que n'importe qui d'autre est un fou pourrait être d'accord avec Héraclite en parlant de « du seul vrai sage », bien qu'il l'identifie avec lui-même. Mais il n'y a qu'un petit pas à faire pour voir que *ceci* n'est pas vrai. Même un lombric du sol dispose de plus de sagesse dans son organisme que notre esprit ne peut en contenir.

Quand nous développons un sentiment d'humilité à l'égard de la sagesse abondante qui est cachée en toutes choses autour de nous, nous écoutons mieux, aussi, les opinions des autres êtres humains qui sont nos voisins. Nous commençons à observer que des vues qui semblent plutôt opposées peuvent être en même temps vraies. Nous pouvons même parvenir à la conclusion que toute chose à partir du désir d'exprimer la vérité possède une certaine légitimité pour ce faire. Ce que les hommes affirment est vrai en général ; c'est quand nous rejetons ou nions, ou même refusons de croire qu'il peut y avoir quelque chose de plus à dire sur un sujet ou un autre, que nous faisons fausse route. C'est quand un groupe de personnes sont préparées à être à l'écoute les unes des autres, en croyant à la contribution que chacune peut apporter, que l'on peut ressentir la présence d'un pouvoir céleste qui est à l'œuvre, ce pouvoir que les Évangiles, et en particulier l'Évangile de St Jean, décrivent comme l'Esprit de Vérité, le Saint Esprit.

Ce pouvoir peut être perçu actif dans ce qui semble plutôt une chose triviale. Et pourtant c'est un pouvoir plus grand que toutes les neuf Hiérarchies, comme ce livre a tenté de l'indiquer : en vérité une partie de la Trinité divine. Nous devrions par conséquent être très attentifs à l'inadéquation de nos mots quand nous tentons de le décrire, comme nous avons tenté de l'être à l'égard de tous les Esprits célestes. Nous pouvons mettre à l'épreuve chacun des termes qui sont utilisés pour écrire ce que nous tenons en haute estime et voir combien la compréhension que nous en avons s'est appauvrie. « Vérité » est encore un mot grandiose, mais il s'est souvent réduit, dans l'esprit humain, à signifier la correspondance exacte entre des événements extérieurs et une description de ceux-ci. Dans quelle mesure pouvons-nous encore donner un sens réel au terme « saint » ? Dans le Nouveau Testament rédigé en grec, il y a un terme grandiose qui est différemment traduit en français — *Paraklêtos*, le Consolateur ou l'Avocat. Il signifie littéralement celui que l'on fait venir, que l'on fait appeler à son côté — avec le sens implicite que celui qui appelle se trouve bel et bien dans une difficulté sérieuse. En faisant face à une accusation, ou dans la confusion, ou en ayant perdu son chemin, il se peut que nous ayons absolument besoin d'un conseiller. Le Christ en parla à ses disciples, en particulier lorsqu'il décrivit leur besoin à venir, quand ils ne Le verraient plus. Le Saint Esprit les aiderait à se souvenir de ce qu'Il avait dit, et à apprendre ce qu'il n'avait pas pu leur dire encore ; à répondre à leurs ennemis et à estimer la portée dans une destinée humaine de diverses sortes de faute ou d'échec.

Ce fut une part des conseils apportés par Rudolf Steiner, à ceux qui inaugurèrent La Communauté des Chrétiens, que d'expliquer que le Saint Esprit devait être compris maintenant et jusqu'à nouvel ordre dans le futur, au travers de l'idée de guérison. Nous pouvons réconcilier — non pas de manière triviale, mais en faisant face à toutes les complexités des destinées humaines — les problèmes de la maladie humaine et ceux du péché humain, et voir le Saint Esprit à

l'œuvre dans tout ce qui est réalisé comme une guérison authentique. Ce n'est pas pour rien que nos fautes et nos échecs ont toujours leur effet, d'une manière quelconque, sur ceux qui nous entourent et appellent les gens ensemble à venir nous aider et à mettre en ordre ce qui ne va pas pour les autres aussi bien. Par exemple, un homme peut avoir un accident, provoqué par une faute de conduite et subir une blessure pour laquelle il va à l'hôpital. À partir du moment de cette faute, jusqu'à celui de sa parfaite guérison, il peut y avoir des centaines de gens qui le prennent en compte et pensent à ses besoins. Et très souvent il y aura deux ou trois personnes en même temps, s'entretenant de ce qui devrait être fait, parfois non seulement pour son corps, mais aussi pour lui en tant que personne. Le sentiment que ces choses avancent constamment, et que la douce sagesse à l'œuvre dans de telles consultations augmentera au travers des siècles, c'est l'une des choses qui peuvent le plus nous réconforter lorsque nous sommes anxieux au sujet de l'avenir.

Lorsque nous partageons la préoccupation des besoins des autres, ce qui arrive en nous peut être comparé à ce qui se passe en sortant du sommeil. Dans les derniers rêves avant le matin, et peut-être dans les quelques premières minutes où nous sommes conscients de notre corps dans le lit, notre conscience est souvent restreinte à nous-mêmes. Lorsque nous parvenons en plein éveil, nous prenons conscience de ce que les autres vont avoir besoin de nous durant la journée qui vient. Mais l'image que nous avons des autres gens n'est pas très complète, en général ; souvent nous découvrons que les gens que nous rencontrons dans le cours de la journée, même certains de ceux que nous considérons proches de nous, ne sont pas tous dans l'état d'esprit que nous supposons. Nous pouvons en venir à réaliser que beaucoup de notre vie s'est passé dans une sorte de rêve, même si nous nous imaginons nous-mêmes éveillés. En considérant le futur, que nous pensions à ce qui nous approche personnellement ou au futur de l'humanité, nous comptons sur une plus grande faculté d'éveil ; une conscience de plus en plus en plus claire des souffrances et des joies, des moments de compréhension et de confusion, des impulsions à l'action et les expériences des difficultés que traversent d'autres êtres humains et les puissances spirituelles. C'est dans la lumière de l'Esprit Saint que nous nous éveillerons.

Ce que Luc décrit dans les Actes des Apôtres, comme l'événement de la Pentecôte en est un exemple grandiose. Ceux qui rencontrent les disciples dans les rues de Jérusalem se sentent eux-mêmes interpellés dans la langue de leurs propres pays. Pendant des semaines, les disciples ont été absorbés dans leur rencontre avec le Christ Ressuscité, et dans un certain sens, ils ont tourné le dos au reste de l'humanité. À présent, l'Esprit Saint illumine pour eux tous les gens qu'ils rencontrent, d'une manière telle qu'ils perçoivent tout d'un coup leurs questions et leurs besoins. Et donc les disciples peuvent parler d'une manière qui trouve une réponse immédiate. Le pouvoir qu'ils avaient alors se développera lentement dans le futur dans le monde entier. De plus en plus de gens ressentiront au tout premier instant où ils parleront dans quelle mesure leurs paroles sont justes et utiles pour ceux qui les écouteront ; et la lumière de l'Esprit Saint sera ressentie juste et réelle, en vérité plus réelle que la lumière du Soleil et des étoiles, et de tout autre lumière créée par l'homme.

a a a

Le Nouveau Testament est très modéré sur l'usage du nom de Dieu le Père. Il l'est moins sur celui du Christ ; cependant le nom survient plus rarement que nous pourrions nous y attendre dans un livre dont Il est après tout le Sujet principal. Au travers du Nouveau Testament, on a le sentiment que ce nom ne doit être utilisé qu'avec une profonde vénération et humilité, et au moment juste. Plutôt souvent, lors de récit d'événements par exemple, l'Évangile dit : « Lui » là

où nous pourrions nous attendre à ce que son nom soit répété afin d'éviter toute ambiguïté ; et pourtant, il y a une grande différence entre nommer le Père et nommer le Fils. En nommant le Père, le sentiment d'une totale impossibilité de le décrire ne peut jamais être bien loin ; avec le Fils nous sommes en présence d'un être chez lequel tout action de nommer prend sa source, qui *est* Nom. Et si nous observons attentivement, nous voyons que le Nouveau Testament abonde en noms grandioses et pertinents pour le Christ — Aucun d'eux n'est utilisé par hasard ou comme une alternative seulement ; chacun doit être approché avec un respect mêlé de crainte et le sens du contexte dans lequel il a été employé. Mais il y a une abondance de noms ; et un sentiment de leur justesse peut prédominer pour nous sur le sentiment — lequel doit y être bien sûr présent aussi — de leur caractère incomplet.

Nous pouvons observer que les noms varient en ce qu'ils peuvent être plus ou moins en rapport avec l'Incarnation sur Terre. Il y a des noms qui s'adressent plus vers l'éternité et d'autres directement en relation avec le sacrifice du Golgotha. « Fils » et « Logos » sont des noms d'éternité ; « Agneau de Dieu » suggère la connaissance anticipée, dont Jean le Baptiste dispose sur le Golgotha. Le nom le plus souvent utilisé par le Christ Lui-même, « Fils de l'Homme », renferme le dessein de l'Incarnation ; et la succession des noms extraordinaires qui se trouvent dans l'Évangile de Jean, commençant par « Pain de Vie » et « Lumière du Monde » sont tous des descriptions de la relation du Christ avec l'homme.

Le nom de « Christ » possède de multiples facettes dans sa signification. C'est le mot grec « oint ». Quand dans l'ancien monde un prêtre ou un roi était oint, il y avait quelqu'un qui avait le droit d'accomplir un tel acte, dans lequel la substance terrestre, l'huile, était utilisée pour exprimer le don de grâce à un être humain par lequel la parole et l'acte pouvait être mis en accord avec le monde divin. Et il y avait ceux *pour* qui il était oint, son Église ou ses sujets. Le terme de « prêtre » et « roi » sont eux-mêmes très rarement employés dans le nouveau Testament comme des descriptions du Christ ; le rédacteur de la Lettre aux Hébreux parle de Lui comme d'un prêtre éternel, comparable à Melchisédech, plutôt qu'à la prêtrise juive. Et le rédacteur de l'Apocalypse parle de lui comme du « Roi des Rois et Seigneurs des Seigneurs ». (49) Ceux qui le suivent ne peuvent donc pas vraiment être décrits comme des sujets (quoiqu'ils puissent être appelés serviteurs) ; ils sont libres et souverains par eux-mêmes.

C'est le Père par lequel le Christ est oint, étant donné que ce qui est dit et fait par le Christ dans tous les mondes peut être en accord parfait avec les desseins éternels pour lesquels ses mondes vinrent à l'existence. Nous avons vu pourquoi l'huile, à la fois dans les traditions juive et grecque, est employée pour exprimer le pouvoir d'instaurer des relations et des transitions harmonieuses et paisibles ; et que l'olivier donne au paysage la qualité de favoriser, d'accueillir ce pouvoir. Paul rattache son enseignement à l'ensemble de la région méditerranéenne dans laquelle prospère si admirablement l'olivier. Et dans les Évangiles, il y a un endroit qui est distingué comme ayant cette qualité. Le Mont des Oliviers est en effet la scène d'un grand événement certain. Là, en regardant au travers de la vallée du Kildron en direction du rempart Est de Jérusalem et du Temple, Jésus parle, deux ou trois jours avant la Passion, à un petit groupe de disciples sur le futur de la Terre et son propre retour « dans les nuées ». Et c'est sur le Mont des Oliviers, au moment de ce que nous nous appelons Ascension, qu'il va au-delà des limites de la vision de ses disciples, en s'unissant Lui-même avec toute la vie de la Terre. Plus tard, c'est au moment où Paul descend des hauteurs stériles pour arriver aux terrasses fertiles couvertes d'oliviers autour de Damas qu'il voit le Christ en vision.

Le nom de Jésus est utilisé dans le Nouveau Testament en étroite association avec le nom Christ. C'est un nom personnel juif, « Dieu sauve ». Il est employé pour l'homme terrestre, à l'intérieur duquel entre l'esprit éternel du Christ. On peut donc dire, « Jésus de Nazareth » ; et

pour St Jean l'œuvre décisive du Chrétien c'est de reconnaître — que Jésus est le Christ. Quand les deux noms sont juxtaposés, l'Incarnation et la Passion sont mises en valeur, le divin, souffrant dans l'homme.

Mais c'est unilatéral, et même en vérité l'une des faiblesses qui a limité la chrétienté traditionnelle, de penser que l'œuvre du Christ ne se préoccupe que de la rédemption de l'homme. Il est là et œuvre pour toutes les Hiérarchies, pour les êtres élémentaires, et pour toutes les créatures de la Terre. Tout comme l'homme, regardant en direction de l'esprit du Christ peut comprendre ce que cela veut vraiment dire d'être un homme, de la même façon, un Ange ou un membre d'un autre degré des Hiérarchies apprend de nouveau à reconnaître sa place dans l'univers par la contemplation de l'être du Christ à l'œuvre. Nous pouvons tenter de comprendre cela concrètement ; un Ange doit faire face, au moment actuel et dans le développement de l'humanité à beaucoup de choses énigmatiques pour lui. L'être humain confié à ses soins est en train de se développer dans des directions qui apportent de nouvelles tâches aux Anges. Et quand ils se tournent vers le Christ, ils peuvent Le voir dans une forme angélique, comme on l'a brièvement signalé dans cet ouvrage, et voir comment il guide et reconforte les êtres humains quand ils affrontent l'étrangeté amère qui semble submerger le monde.

Les êtres élémentaires aussi doivent faire face à des difficultés particulières au travers du développement de la technologie humaine. Nous sommes en train de polluer les endroits où ils se sentaient le plus chez eux — les haies magnifiques d'Angleterre, par exemple — Ils rencontrent les résultats de l'intervention humaine, par laquelle leurs tâches devient de plus en plus difficile. Ils peuvent être tentés aussi d'abandonner le travail dont la Terre a besoin. Mais si des êtres parmi les hôtes élémentaires sont capable de ressentir la présence du Christ, ils sont renouvelés et renforcés dans leur pouvoir de venir en aide à la Terre. Un gnome comprend mieux, pour le dire ainsi, ce que cela veut dire d'être un gnome, une ondine ce que signifie être une ondine. Ici l'homme peut aider par la manière dont il regarde les rochers et fleuves et par l'accomplissement des sacrements dans lesquels les substances de la Terre sont utilisées avec justesse. Chaque habitation humaine peut aider ou entraver la compréhension des élémentaires pour l'Acte du Christ.

Nous pouvons espérer apprendre de très nombreux noms, si nous évoluons en partageant ces choses plus intimement. Car choses et êtres ont des noms variés selon le point de vue duquel on les voit.

Dans les langues européennes modernes, on demande à certains mots d'exprimer une trop large diversité de sens. Parmi ceux-ci il y a des mots qui décrivent des relations positives et chaleureuses entre les êtres humains ; par exemple, des mots tels que « amour » et « aimer » et « aimer bien ». C'est un témoignage de l'état d'une civilisation qu'elle donne une portée particulière à la signification du mot « amour » ou à ses équivalents. Les premiers Chrétiens donnèrent beaucoup de nouveaux sens aux termes grecs qu'ils employaient, en particulier au terme *agape*. Le Moyen Âge adoucit et approfondit de nombreux mots latins. À notre époque, il y a de nombreux mots qui nécessitent d'être rehaussés de nouveau, souvent à partir des usages les plus triviaux et les plus tordus que l'on en fait. Nous pouvons peut-être dire — si dans n'importe quel langage le terme « Christ » doit être correctement utilisé, il doit y avoir un mot pour amour qui signifie un travail désintéressé et dévoué pour d'autres êtres. Tout comme nous pouvons consacrer des choses à des buts définis, ainsi les mots ont besoin d'être consacrés de nouveau s'ils doivent être des compagnons des noms divins.

On a dit que l'échec du langage humain est le plus grand quand il tente de décrire le Fondement du Monde, le Père. Toutefois, la première demande de la prière chrétienne de base est « Que Ton nom soit sanctifié ». Dans la structure merveilleuse du Notre Père, nous pouvons distinguer les trois premières demandes des quatre dernières. Les trois premières regardent en directions du futur entier de l'humanité. Elles appellent à une transformation de toutes choses qui font l'homme et de ce qu'il fait — sa compréhension du monde, sa société, ses relations avec les règnes de la nature. Les quatre dernières demandes sont plus proches, quoique leurs implications aient encore une portée très grande. Mais on nous rappelle le fait que nous mangeons chaque jour et que nous avons à être pardonné et à pardonner presque à chaque heure. Donner un sens aux noms de Dieu, c'est quelque chose que nous ne réalisons que très lentement. C'est à cette œuvre lente auquel se réfère le terme « sanctifier ». Le nom du Père ne peut pas être réellement sanctifié sans la patiente tentative de sanctifier chaque mot et chaque pensée.

Au vingtième siècle, nous rencontrons une difficulté particulière à utiliser le terme de « Père ». Car dans un nombre incalculable de familles terrestres, l'idée de la place du père et de sa responsabilité s'est rompue sous la tension. Combien de nombreux hommes, en particulier en Europe, regardant en arrière dans leur vie passée, ne ressentent-ils pas une profonde incertitude et souvent même de vifs remords, sur le rôle qu'ils ont joué en tant que pères ? Les mères ressentent souvent en vérité qu'elles n'ont pas été à la hauteur, mais il existe un accord bien plus général sur le devoir d'une mère à l'égard de ses enfants que sur le devoir du père.

Depuis l'enfance, nous luttons au corps à corps avec le problème de la liberté. Nous voulons être des êtres libres, mais il y a une grande difficulté à connaître ce qu'est la liberté. Nous voulons respecter la liberté des autres, mais il y a de grandes difficultés à le faire, en particulier au sein des familles. Le père terrestre d'aujourd'hui est plongé dans un dilemme continu : « Si je dis à mon enfant ce qu'il faut faire, j'interfère dans sa liberté ; si je ne lui dis pas ce qu'il faut faire, je néglige mon devoir et je me montre indifférent. » L'objection peut bien être faite que des pères terrestres sont continuellement en train de résoudre ce dilemme en recourant au bon sens ; et à un certain niveau c'est vrai, bien sûr ! Mais existe-il beaucoup de gens qui, regardant en arrière, ont quant à eux le sentiment que leur père terrestre trouvât une solution réelle et ultime, un accord réel entre le respect à l'égard de leur liberté d'enfant et leur préoccupation aimante pour ce qu'ils expérimentèrent et firent alors ? Là où de tels moments d'harmonie s'illuminent dans notre mémoire, nous approchons l'archétype de la paternité humaine, et de la raison de son utilisation comme analogie, quoique bien sûr une analogie infiniment imparfaite, pour la relation entre des êtres créateurs et le Fondement du Monde.

Chaque fois que Jésus utilise le mot « Père », soit en parlant du Fondement de l'Univers ou d'une relation humaine, le sens de cette unité n'est pas très éloigné. Un exemple grandiose en est la parabole du Fils Prodigue. Le père accepte complètement le souhait de son fils de prendre possession de sa part d'héritage et de partir et il ne lui reproche pas de revenir sans rien. Une compréhension admirable est exprimée dans les cadeaux qu'il fait à son fils ; une tenue nouvelle, un anneau, et des chaussures. Et quand le frère du fils prodigue est en colère, le père respecte sa liberté aussi ; il ne lui ordonne pas de venir, mais sort et s'explique calmement avec lui (Il est bon d'observer la délicate alternance du « tu » et du « nous » dans ce passage.)

Tout ce que dit le Christ-Jésus au sujet du Père peut contribuer à notre compréhension ; presque tout ce que les théologiens ont dit entrave cette compréhension parce qu'ils ont généralement utilisé une sorte de pensée inadaptée à l'appréhension des réalités spirituelle. Par exemple, on a souvent dit : la souffrance est imperfection ; Dieu est parfait ; par conséquent Dieu

ne souffre pas. Ceux qui ont accepté cet argument n'ont pas vu de quelle manière radicale ils contredisaient ainsi tout l'esprit du Nouveau Testament. Il est plutôt clair que le Dieu qui est préoccupé de la chute d'un moineau souffre avec sa créature. Et quand Jésus dit à ses disciples qu'il va révéler complètement le Père, il est en train de préparer la Passion.

Il n'y a pas si longtemps, il était relativement rare pour les êtres humains d'avoir un sentiment de la souffrance des animaux. Rudolf Steiner orienta notre compassion vers le haut, par exemple, lors des dernières lettres qu'il rédigea durant sa maladie, où il décrit la souffrance éprouvée par Michaël lors de la préparation de sa mission en 1879 ; son anxiété pour l'humanité. Des êtres humains de notre époque peuvent faire les tout premiers commencements de compassion, non seulement pour les créatures de la Terre, mais aussi pour les puissances célestes.

Nous pensons au sol sous nos pieds comme quelque chose de passif, piétiné par nous. Mais il est aussi possible de le penser — comme nous portant et nous sustentant. Quand le Père divin est décrit comme le Fondement de l'Univers, on signifie se soutenir et cette nourriture apportés à tous les êtres. Quand nous quittons cette Terre, qui nous a sustentés, nous foulons un autre monde, mais l'être spirituel qui nous soutient est toujours le même et son soutien ne nous donne pas seulement une place pour exister, mais il nous bénit activement, Il veut que nous soyons ce que nous sommes dans notre plus profonde nature. Tout comme le Fils Prodigue est sustenté tout le long de son voyage, et au travers de ses actes insignifiants par ce qu'il reçut en héritage, ainsi le Père sustente des êtres qui, pendant une partie de leur existence s'opposent à la volonté qui les a créés. Mais comme tout vient de Lui, tous y retournent aussi ; humbles, riches d'expériences, et remplis de joie comme ils s'en rapprochent.

REFERENCES.

1. Shakespeare, La douzième nuit, V,1 ;
2. Shakespeare, Troilus et Cressida, I, 3;
3. Shakespeare, Sonnet 29;
4. Shakespeare, Henry V, IV,1;
5. Jean 8: 32;
6. Car Michaël, Gadelica, Vol.I, p.497;

7. Shakespeare, Sonnet 18;
8. Shakespeare, Sonnet 98;
9. Shakespeare, Macbeth, IV,3;
10. W.von.Eschenbach, Parzifal, Livre V,252;
11. Shakespeare, Cymbeline, IV, 2;
12. Jude 9;
13. Apo. 11:8;
14. Apo. 12:7-12;
15. Tobie 12:15;
16. A.CarMichaël, Carmina Gadelica, Vol.I, pp.89-91;
17. A.CarMichaël, Carmina Gadelica, Vol.I, p.305;
18. Jean 12:31 ;
19. Kalevala, Rune VIII, 1.271 et suiv. ;
20. Gen. 1:3;
21. Gen. 18;
22. Gen. 2:5;
23. Exod. 3:14;
24. Luc 24:39;
25. Apo.1:17-18 ;
26. Jean 20:22 ;
27. Gen.2:7 ;
28. Shakespeare, Périclès, III, 1;
29. Matt. 26:64;
30. Matt. 24:29;
31. Gen. 14:18-20;
32. Gen. 4:2-5;
33. Heb. 7:3;
34. Jean. 14:27;
35. Matt. 5:48;
36. Apo. 4:2;
37. Isa. 6:1;
38. Apo.3:21;
39. Apo.4:3;
40. Apo.17:4;
41. J.Colet, Hiérarchies Spirituelles, (dans "Deux Traités sur les Hiérarchies de Dyonysius", Ed.Lupton, Londres 1869) ;
42. Apo.22:15;
43. Gen.3:24;
44. Isaïe.6:6-8;
45. Shakespeare, Le Roi Lear, V, 2;
46. Ezéchiél.1:17-21;
47. Shakespeare, Macbeth, V, 5;
48. Matt.22:12;
49. Rev.19:16.

Au sujet de l'auteur:

Adam Bittleston naquit en 1911 à Ockley, Surrey. Il étudia la philosophie, la politique et l'économie à Oxford et fut ordonné prêtre de la Communauté des Chrétiens en 1935. Il oeuvra à Leeds, Londres et Édimbourg. À partir de 1970 il enseigna au centre de formation de la Communauté des Chrétiens et à l'Emerson College de Forest Row, Sussex. Il mourut en 1989. Il est l'auteur de *The Spirit of the Circling Stars* (Les esprits des étoiles circumpolaires); *Meditative Prayers for Today* (Prières méditatives d'aujourd'hui); et *Loneliness* (solitude).

